

Quelle vie de chien !!!



Jay Rowling



Quelle Vie de chien!

Jay Rowling



Conception graphique de la couverture: M.L. Lego

Photo de la couverture arrière: Jim Lego

Toute ressemblance avec des personnages ou des faits réels ne peut être que fortuite.

© Jay Rowling, 2013

ISBN: 978-2-924224-13-7

Éditeur : Les Éditions La Plume D'Or

**Puisse ce livre ravir
les amateurs de chiens...**

L'ENFANCE

Le premier son que j'entendis fut « kirk, kirk, kirk! ». J'étais aveugle, je trouvais ce cri charmant et m'efforçais de l'imiter de mon mieux. Je fis donc « kirk, kirk, kirk! ». Puis quelque chose de doux et humide me passa sur le nez et le corps. Là, je me mis à crier plus fort. Une sensation de vide au creux de l'estomac m'envahit. On me bouscula. Je donnai un coup de museau pour me défendre. J'ouvris la bouche et une chose pointue et chaude me remplit la gueule. Je suçai machinalement ce bonbon acidulé et un liquide mielleux et douceâtre me coula dans la gorge. Je n'avais jamais rien goûté d'aussi bon. Il faut dire que c'était le premier repas de mon existence.

Quelques jours plus tard, après une routine de toilettage, mangeaille et farniente, mes yeux s'ouvrirent sur mon univers. Je ne vis qu'elle, d'abord, ma maman. Une magnifique chienne que le peintre avait colorée en noir et blanc. Elle me communiqua tout son amour d'un coup de langue bien juteuse sur mon petit museau. Je l'aimai immédiatement et me blottis entre ses pattes. Aucun de mes frères et sœurs, j'en avais plein, je les compterai plus tard, n'étaient d'accord. Ils essayèrent de me subtiliser ma place. Je dus me battre avec mes pattes et mes petits crocs pour la garder. Je m'endormis, épuisé par ce premier combat qui ne serait sûrement pas mon dernier.

Mes deux sœurs, que je reconnus aux attributs manquant derrière leurs pattes arrière, et mes trois frères étaient pelotonnés dans le nid douillet. Celui-ci n'était rien d'autre qu'un landau de bébé abandonné dans une vieille remise, au fond d'un jardin, depuis des années, voire même des siècles. Il était poussiéreux à souhait et de vieux chiffons pleins de graisse et de senteurs diverses en recouvraient le fond. Notre mère avait bien fait les choses... un vrai paradis pour chiots. Je m'y sentis à l'aise dès les premiers instants de ma vie.

Notre nourricière était d'une race chinoise et se targuait d'être une pure chienne de ruelles. Au début, je croyais que ça signifiait qu'elle prenait des marches, une fois le soleil levé, dans les ruelles du quartier, mais en fait, j'appris plus tard que c'était un nom un peu péjoratif pour désigner les chiens qui avaient perdu leurs papiers d'identité à leur naissance, comme nous six d'ailleurs. Dans quelques semaines, j'allais rencontrer des compagnons qui eux, étaient moins brouillons et avaient gardé les leurs, comme Monsieur le Berger, Madame de Lasapso ou Mademoiselle Dalmatienne.

J'étais donc un petit chien tout blanc sans pedigree, mais avec de magnifiques yeux bleus, quand je me mis à arpenter le plateau des vaches. J'ignore pourquoi on appelle ces voies asphaltées « le plateau des vaches », car je n'en ai jamais rencontrées... en fait, les seuls animaux à quatre pattes que je croisais dans les rues de ma ville, se limitaient aux chats, aux rats, aux écureuils et aux bébés. Mes oreilles tombantes et mon visage aplati trahissaient des gènes de Shih Tzu; mais mon plus bel atout était mes yeux que j'avais hérités de mon père. Ma mère me l'avait décrit comme un beau mâle doré aux yeux bleus comme l'azur. Les miens étaient aussi bleus et s'agençaient à la perfection à la blancheur de mon pelage. De ma mère, j'avais hérité les quelques poils noirs qui parsemaient mes oreilles ici et là.

Chacun de mes frères et sœurs avaient emprunté une teinte de couleur sur une partie différente de son corps. Il y avait Chanel, minuscule touffe de poil neige comme le dessous de son

ventre; de même que Ghizmo qui lui, avait décidé d'imiter le masque facial noir et blanc de notre maman; «Grizzly» avait un pelage gris écureuil et tout comme la queue de celui-ci, son poil angora était tout ébouriffé. Lily, de son côté, était quant à elle le clone parfait de notre mère et sûrement la plus réussie de notre joyeuse troupe. Enfin, il y avait Toby, de loin le plus costaud de nous tous, un mâle noir aux yeux verts. Toby était le seul à ne présenter aucune ressemblance avec nos parents.

Je savais qu'il mentait quand il me raconta que son père à lui était un « pur ruelle » d'un noir de jais. En colère, je lui donnai un coup de patte et lui signifiai que notre papa à tous avait un pelage blanc et des yeux bleus. Ma mère me l'avait dit et un point c'est tout. Voyant que l'on se chamaillait à propos de notre lignée, celle-ci rassembla la famille avant de se livrer au récit de ses histoires d'amour.

-Mon premier coup de foudre, commença-t-elle par dire, fut pour un beau Shih Tzu blanc aux magnifiques yeux bleus

Là, je ne manquai pas de donner un coup de tête à mon frangin.

-Tu vois bien que c'est notre père! lui glissai-je à l'oreille.

-Chut! Attend! Écoute la suite de l'histoire!

Puis notre mère poursuivit:

-Il habitait un magnifique garage, rempli de bidons d'huile et de vieux chiffons gras. Il vint me jouer ici même la sérénade pendant une semaine entière et quand il chanta vraiment juste, je le suivis dans son appartement surmonté d'un chevron rouge, à l'autre bout du quartier. Nous nous glissâmes sous la porte métallique et il me déclara son amour. Curieusement, le lendemain, il ne vint pas me voir. Je le revis une semaine plus tard, mais il m'ignora... tout comme moi, d'ailleurs, car je venais de rencontrer le toutou de mes rêves: un chien noir aux yeux vairons et aux oreilles entaillées.

Et ce fut au tour de mon frangin de me donner un coup de patte sur le museau.

-Son œil bleu et son œil vert me fascinèrent et je tombai tout de suite sous le charme. Je lui permis de m'honorer dans mon propre jardin. À peine avait-il fini son affaire qu'un gros boxer, qui avait ses papiers sur lui, m'attrapa par le cou et me grimpa dessus. J'eus beau le mordre et hurler autant que je le pouvais, rien n'y fit. Il m'a fait très mal car nous sommes restés longtemps collés l'un à l'autre. Quand il se dégagea, il évita de justesse l'un de mes crocs avant de s'enfuir à toutes pattes. Pendant tout ce temps, mon beau chien noir s'était tapi dans un coin du jardin et ne daigna même pas intervenir pour prendre ma défense. Mon amour pour lui s'envola aussitôt. La nuit suivante, je subis les avances de trois autres traîneurs dont un mâle qui s'était camouflé en échiquier.

-C'est mon papa! murmura Ghizmo.

-Chut!

-Au bout de quelques mois, je me sentis très fatiguée. Mon ventre se gonflait sous mes pattes et je prenais du poids. J'essayai bien de suivre un régime, mais rien ne fonctionnait. J'étais

passée de treize à seize livres. J'avais déjà visité cette remise et quand je vis ce vieux landau, je décidai de m'y installer pour faire un somme. Je compris que j'étais enceinte quand Ghizmo s'éjecta d'entre mes cuisses, puis Lily et tous les suivants. Je me suis retrouvée avec six petits souriceaux qui piaillaient et s'agitaient dans tous les sens.

Ici, de vives protestations s'élevèrent du groupe. C'est ainsi qu'on entendit:

-Des « souriceaux »? Nous? Et puis quoi encore?

-Moi... piailler? Jamais!

-Chut! Laissons poursuivre maman!

Et cette dernière put enfin continuer:

-Chacun de vous, mes petits, a un père différent... voilà pourquoi vos pelages ne se ressemblent pas. Mais je suis votre unique mère à tous les six.

-Et mon papa, il va venir me voir? interrogea Chanel.

-Mes enfants! Vos pères ne sont pas très fidèles. Chacun d'eux a plein de petits et n'a pas le temps de leur rendre visite... ils sont tous très occupés. Alors, vous allez devoir vous contenter de moi seule.

Après ce long discours, tout le monde eut très faim et nous nous précipitâmes sur les mamelles juteuses de maman. Celle-ci se coucha sur le côté et ferma les yeux devant ce spectacle de glotonnerie. Chanel, la dernière née et la plus chétive, essaya de se frayer un passage parmi tous ces costauds qui lui barraient l'accès à la friandise. Mais n'y arrivant pas, repoussée de toute part qu'elle était, elle finit par se blottir dans un coin de la couche. Cela faisait plusieurs jours qu'elle ne s'alimentait plus, mais personne ne s'en formalisait. Nous aurions peut-être dû, car la semaine suivante, nous nous réveillâmes sur un triste matin de deuil. Maman prit la petite boule blanche dans sa gueule et sauta hors du landau. Nous la vîmes sortir de la remise. Quand elle revint, une demi-heure plus tard, Chanel avait disparu de sa gueule.

Les deux pattes appuyées sur le rebord de notre lit à roulettes, je scrutais l'horizon. J'aurais bien voulu explorer tous les recoins qui s'offraient à ma vue, mais j'étais trop petit pour faire le grand saut qui me séparait du sol. Je me contentais donc d'admirer cet univers sombre, éclairé par un simple vasistas, incorporé dans le toit. Une étagère couverte de pots de peinture courait le long de deux murs. Nous pouvions deviner la couleur de chaque pot aux coulures sur les côtés ou aux couvercles multicolores. Je dis cela pour ceux qui comprennent quelque chose à la palette du peintre. Moi, en tant que daltonien, ma vue ne me permet pas de voir la vie en rose, ni même en couleur. Mais mon odorat ultra performant me fit souvent traiter de « p'tit senteux » par des gens pourtant très bien élevés. Un râteau, une bêche et un balai reposaient contre un mur, à côté de grands pots vides, squattés par des petits cons d'écureuils qui dans quelques semaines, me serviront d'excellents passe-temps. Deux poutres en bois, tombées sur le sol, affichaient de belles rainures faites de pattes de maître. Sûrement des chats. En voilà d'autres qui dans quelque temps, feraient ma joie. Maman est excellente dans l'art de les effrayer. Je m'y essaierai plus tard. Je m'y appliquerai de mon mieux et de tous mes crocs. Gare à vous, les chats!

Pour ce qui est de combattre, je ne m'en privais pas. Tout comme moi, ma sœur et mes frères avaient pris du volume et l'oxygène commençait à nous manquer sérieusement, dans notre landau conçu pour un seul bébé. Or nous, nous étions cinq chiots et une mère. Un jour, Toby, le plus fort d'entre nous, décida de faire le grand saut. Quelque chose comme quatre-vingts centimètres. Nous le vîmes se dresser sur ses pattes arrière, celles avant posées sur le rebord de notre lit, et là, il fit ressort avec les postérieures et se propulsa sur le sol en un atterrissage, ma foi, fort bien maîtrisé.

Quatre boules de poils essayèrent de l'imiter mais sans grand résultat. Les tentatives se soldèrent par des culbutes, des roulades arrière et des sauts stationnaires. Quand maman rentra de sa chasse et qu'elle vit Toby au pied du nid, nous nous bouchâmes les lobes et les yeux pour ne pas entendre ni voir sa fureur. Quelle ne fut pas notre surprise de la voir le lécher avec amour et lui dire des mots tendres à l'oreille. Dès lors, il devint le préféré de la progéniture. Notre mère, d'un bond, atterrit à côté de nous et prit Lily dans sa gueule avant de resauter à l'extérieur et la déposa sur le sol à côté de son frère. Elle recommença la même chose trois fois, et c'est ainsi que nous nous sommes tous retrouvés sur le plateau « des vaches » cité plus haut.

L'exploration débuta pour les cinq rejetons que nous étions. Chacun fut attiré par un coin différent de la remise, soit celui qu'il avait repéré du haut du mirador. Mon instinct me dirigea directement vers le coin le plus sombre. Je grimpai sur une montagne de matière noire empilée au pied d'un mur et me mis à creuser à l'aide de mes pattes. J'avais déjà observé ma mère en train de gratter la terre de cette manière. Alors je l'imitais. J'éternuai cinq fois de suite, ce qui fit se retourner toute la petite troupe. Des cris d'effroi sortirent de leurs gorges, sauf de celle de Toby qui montra les dents. Maman m'attrapa par la peau du cou et me secoua comme un prunier. Elle me réprimanda sévèrement:

-Mais regarde dans quel état tu t'es mis!

J'étais noir de la tête aux pattes. Je m'étais roulé sur un tas de charbon. Adieu mon joli pelage blanc. Je n'étais plus qu'un vulgaire chien noir. On m'avait cloné en Toby. Puisqu'à l'extérieur, la pluie tambourinait à grosses gouttes, ma mère me poussa d'autorité sous la porte pour m'obliger à prendre une douche. J'essayai bien de m'échapper, mais elle me maintenait sous l'eau. De ce jour, je développai une sainte horreur de l'eau.

C'est de cette façon que je pus contempler le monde extérieur avant mes frères et sœur. Je me souviens que de la boue anthracite s'écoulait d'entre mes pattes. Quand la pluie cessa, ma mère compléta ma toilette, non sans me bousculer plus que de raison. Je rigolais en voyant sa langue se noircir sous le léchage. Quand le soleil darda de nouveau ses rayons, mon poil était comme immaculé. J'étais redevenu moi-même. J'en fus extrêmement soulagé, du fait que je ne tenais vraiment pas à ressembler à mon frère de sang.

Une fois remis de mes émotions, je repris mes investigations là où je les avais interrompues, ou plutôt à côté, évitant soigneusement le coin sombre qui m'avait apporté tant de malheurs. Des odeurs bizarres me chatouillaient les narines. Un monde nouveau s'ouvrait à mes sens. La bêche sentait la terre, le coin des murs sentait les papas et les tuiles sentaient le soleil. J'éprouvai mon équilibre en m'attaquant à la traversée des poutres par la face sud. Je n'avais pas vu que Ghizmo s'y était engagé par la face nord, trop occupé à me concentrer sur l'obstacle et à contempler la position de mes quatre pattes. C'est facile, pour vous les humains, de ne synchroniser que deux pattes, mais essayez quatre pour voir! Puis ce qui

devait arriver arriva: nous nous percutâmes le haut du crâne, roulant en un bel ensemble dans la poussière du sol. Nous en profitâmes pour jouer à la bagarre. Je pris rapidement le dessus et lui le dessous. Quand nous nous relevâmes, il ressemblait à un rat d'égout et moi, à une vieille vadrouille. Nous fîmes vite de nous cacher, de peur de subir une douche et nous léchâmes mutuellement tout en grimaçant en avalant cette matière peu ragoûtante. Quand nous ressortîmes de l'ombre, chacun avait retrouvé sa figure animale.

Ghizmo partit vers les tuiles et moi vers la lumière. Le dehors m'attirait comme un aimant. Je passai ma frimousse sous la porte pour humer l'herbe mouillée et contempler le paradis qui se trouvait sous le soleil. Le printemps souriait. Une bête vrombissante m'attaqua sans prévenir, comme le voudrait la bienséance. Je reculai à l'abri, sous l'œil mauvais de ma mère. Elle m'attrapa à nouveau par le col et me déposa au milieu du logis, me faisant comprendre que mon domaine se limitait à ce petit espace. Je fus bien triste de constater que le dehors était uniquement réservé à la toilette humide; ce monde avait pourtant l'air si amusant! Ce que j'ignorais encore, c'est que notre mère nous en réservait la visite à un moment plus propice.

Je m'endormis sur un tas de chiffons embaumant le pétrole et la térébenthine, parfums ô combien subtils. Mes frères avaient beau me regarder avec envie, je refusai catégoriquement de leur laisser la place. Je ne cédaï même pas sous les coups de boutoir de Toby qui s'éloigna, penaud, pour se trouver un autre coin. Nos dix-huit heures de sommeil quotidien exigeaient un lit confortable et sécurisant, attribué à vie. J'avais tout lieu d'être satisfait de ma trouvaille, quand je vis Toby sauter dans notre ancien landau de bébé. Je me mis à regretter de n'en avoir pas eu l'idée avant lui. Une certaine rivalité commençait à naître entre nous.

Quand mes paupières s'ouvrirent, la lumière commençait à s'infiltrer peu à peu sous la porte de l'univers interdit. J'étirai un à un mes quatre membres engourdis par ces dix heures de sommeil, puis je me roulai sur moi-même avant d'y aller de quelques exercices assouplissants pour la tête. Il ne faudrait quand même pas se faire un claquage. Puis comme tous mes frères et sœur, je me précipitai vers ma mère pour le petit déjeuner. Mais quelle ne fut pas notre surprise de la voir nous refuser l'accès, à grands coups de pattes, à son garde-manger. Dépités, nous nous rassemblâmes autour de notre nourricière réticente.

-Mes enfants! de nous annoncer celle-ci, vous allez aujourd'hui goûter à une autre nourriture! Nous allons à la chasse!

-Youpi! Super! Génial! Trop cool!

Les superlatifs fusaient de partout!

-Bon! Mais avant tout, sachez que cela exige de la discipline! Le monde extérieur est plein de dangers et d'embûches. Vous allez me suivre comme mon ombre, mettre vos traces dans les miennes et rester silencieux. Chacun tiendra la queue du précédent dans sa gueule. Lily! Derrière moi! Puis Ghizmo, Toby, Grizzly! Toi, Rayon de soleil, tu fermes la marche et tu surveilles l'arrière!

Ce fut le premier nom de ma longue existence et de loin le plus beau parmi les nombreux autres qui suivirent. Je n'étais pas peu fier de la responsabilité que m'octroya maman. D'un seul coup je devenais plus beau, plus grand et surtout, plus fort que Toby. La petite troupe en bon ordre, surtout au début, s'ébranla queues dans gueules et se glissa comme un tram sous la porte, vers les monstres du monde interdit. Ce fut tout de suite très drôle. Une multitude de

petits trucs noirs déambulaient dans tous les sens, comme s'ils étaient pressés ou extrêmement affairés. Ils semblaient nous craindre, aussi. Dès que l'un de nous essaya d'en attraper un, ou que l'une de nos pattes s'approchait d'un peu trop près, ils se sauvaient, complètement paniqués. J'appris plus tard que ces trucs noirs étaient en fait des fourmis et que leur rôle était d'amener le plus de nourriture possible dans leur fourmilière. On leur aurait bien piqué cette nourriture, mais selon maman, les petits bouts de ci ou de ça qu'elles traînaient avec elles n'étaient pas tellement nutritifs pour nous. Pas plus que les fourmis elles-mêmes, d'ailleurs. Ghizmo l'apprit à ses dépens lorsqu'après en avoir entraîné une dans sa gueule, la petite chose courait à ce point sur sa langue, que ça le chatouillait en pas pour rire. Du coup, il rejeta la bestiole sur le sol.

Au bout de cinq minutes, nous croisâmes ce que maman appelait des écureuils. Dès qu'on les aperçut, la rangée de louveteaux bien disciplinés que nous formions se défit. Chacun se lança à la chasse aux écureuils. Puisque j'étais du genre rapide, je réussis à en cerner un entre trois grosses pierres. Pour se sauver, le pauvre n'avait guère le choix. Il lui fallait emprunter l'unique issue... que je protégeais jalousement. Je m'amusai à lui faire peur en jappant du mieux que je pouvais et en lui présentant mes plus impressionnantes positions d'attaque que d'instinct, je connaissais déjà. J'allais lui donner un coup de patte lorsque ce petit con me démontra jusqu'à quel point il était agile. D'un bond, il sauta sur l'une des grosses roches, pour ensuite la gravir à la vitesse de l'éclair jusqu'au sommet. Wow! J'aurais bien voulu faire de même, mais vraisemblablement, les chiens n'ont pas été conçus pour grimper. Après s'être quelque peu moquée de moi, maman reconstitua la troupe éparpillée avant de nous demander:

-Avez-vous faim?

Ce à quoi nous répondîmes en chœur:

-Oh oui!

-Alors suivez-moi!

Nous nous dirigeâmes vers un grand bâtiment gris. Elle franchit les trois marches du perron, non sans avoir balancé un regard inquiet à droite et à gauche. Un divin fumet réveilla mon odorat et je fus le premier à tomber sur la chose. Une gamelle en plastique bleu ciel, marquée « toutou » en grosses lettres rouges, et remplie d'une pâtée digne d'une comtesse. Je fus également le premier à passer la langue sur le mélange. C'était salé à souhait et un peu amer, tout à fait à mon goût. J'avalai tout rond, mais au bout de trois bouchées, une vague de poils multicolores me submergea, pareille à une mêlée de rugby. Je laissai le butin et m'éloignai pour régurgiter une substance intacte. Peut-être avais-je mangé ce premier repas consistant un peu trop vite? La prochaine fois, c'est promis, je dégusterai.

Quand la gamelle du « toutou » fut lavée, récurée et nettoyée par cinq langues affamées, nous suivîmes notre guide vers un autre terrain de jeux. L'herbe haute du jardin nous chatouillait les narines. D'instinct nous rampions, mimant notre mère, quand nous la vîmes partir à courir tel un véritable cheval de course. Elle revînt quelques secondes plus tard pour nous présenter sa proie frémissante qui pendait au bout de sa gueule, un petit mulot gris qui nous observait de ses jolis yeux noirs larmoyants. Il piaillait à nos oreilles. Puis maman le libéra. Affolé, il s'enfuit dans la mauvaise direction, en l'occurrence la nôtre. Toby abattit ses crocs plutôt rudement sur le dos du rongeur qui mourut sur le coup. Maman nous apprit à le dépecer minutieusement. Chacun en eut une minuscule part. C'était difficile à manger, dur et

élastique, ce qui nous obligeait à mastiquer longuement. Cette fois je ne vomis pas. Maman nous expliqua que normalement, ce genre de nourriture convenait davantage aux chats qu'aux chiens, mais étant donné ce que nous étions, il était difficile de jouer les fines bouches. En tant que chiens de ruelles, nous devions nous contenter de ce que nous trouvions.

La journée se passa en repérage des lieux, en découverte de senteurs diverses et inconnues, et en chasse gustative. La meilleure nourriture, selon ma mère, se trouvait dans les poubelles. J'étais le champion pour renifler les odeurs. Votre serviteur réussit même à repérer une poubelle contenant les délicieux restes d'un gigot d'agneau. Après que nous nous fûmes tous bien régalez, la lumière du jour commençait à s'assombrir. Maman nous regroupa donc avant de nous ramener vers notre demeure, sous la porte de laquelle nous nous glissâmes tous les six. Rassasié et fourbu, chacun retrouva son coin de prédilection et plongea en une seule seconde dans un long et profond sommeil, peuplé de monstres noirs et de nourritures croquantes.

Les nuits se déroulaient en longues siestes et tétées. À tour de rôle, nous allions solliciter les mamelles de notre mère, non sans chaque fois lui promettre que ce serait la dernière. Il s'agissait là de vaines promesses car nous prenions tous plaisir à y retourner, et ce, de façon régulière. Toutefois, plus je vieillissais en jours, plus le lait maternel, assez curieusement, commençait à me lever le cœur. Bien malgré moi, je devenais un peu plus carnivore chaque jour.

Oh! Mais j'y pense... j'ai oublié de vous décrire l'endroit où nous habitons. L'intérieur de notre maison, vous connaissez déjà. Maintenant, laissez-moi vous parler de l'extérieur. Commençons par le cabanon... celui-ci se trouvait à l'extrémité d'un jardin où l'herbe était verte, haute et très douce. À l'opposé de ce dernier, se trouvait une bâtisse grise. Pour y accéder, et surtout arriver à la gamelle de « Belzébuth », un Saint-bernard un peu fou et pas très sociable, il nous fallait traverser un chemin à découvert avant de gravir les trois marches menant au perron rectangulaire. Maman connaissait parfaitement les habitudes de ce chien trop bien nourri qui toujours, se plaisait à laisser la moitié de sa pâtée dans son plat. Une fois bien repue, la bête allait faire un roupillon dans sa niche. Ceci, à onze heures précises, chaque matin. Quant à ses maîtres, ceux-ci, jours après jour, remettaient dans son plat la même quantité de nourriture qui s'y trouvait dès le moment où ils constataient que leur compagnon à quatre pattes avait tout bouffé, c'est-à-dire le soir, en rentant du travail.

Entre le cabanon et le balcon de Belzébuth, se trouvait le paradis sur terre. À droite, un lilas rose au tronc invitant, dont l'humidité de l'écorce grise permettait de deviner que mes frères et moi ne détestions pas y laisser notre trace. Au milieu, une ruelle abandonnée où nous prîmes l'habitude d'y laisser nos autres petits besoins.

Malgré tout ce que je viens de vous raconter, il ne faut pas croire que notre vie de chiots était faite de farniente. Nous aussi, nous avons des devoirs et des leçons à apprendre par cœur. Maman nous les faisait réciter chaque jour. Il y avait la maîtrise de notre odorat, la chasse, la cynégétique et l'examen au plus fort coefficient, la méfiance en tout animal à deux ou quatre pattes.

Ceci dit, poursuivons la visite de notre extérieur. À gauche, venait le parterre fleuri. Comme je suis né un moche soir de printemps, j'ai pu profiter, pour célébrer mes deux mois, d'un magnifique massif floral. Maman nous avait dit que nous avions de la chance d'être ainsi nés en cette période de l'année. Les pauvres petits chiots qui naissaient en hiver, eux, étaient

condamnés à souffrir de froid et de ce fait, ne pouvaient bénéficier, tout comme nous, de longues siestes sous un soleil d'été, bien à l'abri des regards indiscrets. Ils ne pouvaient s'adonner à la chasse, ni même repérer l'odeur des restes laissés dans les poubelles, du fait que tout était gelé. Bien pire, ces chiots ne connaîtraient jamais la joie de mettre leurs museaux dans les rosiers et de les ressortir tout griffés et tuméfiés par de belles grosses épines griffes.

-Oh reine des fleurs, comme j'aime ton parfum envoûtant, comme j'aime le velours de tes pétales, mais comme je déteste tes lames acérées sur mon petit nez délicat!

Ce poème, je l'ai composé après mon premier combat avec une « Queen Elizabeth » rougie par le sang de ses victimes et trois fois plus haute que moi. J'aurais préféré m'attaquer à une « Comtesse du Barry ». Vraiment une chance d'être né au printemps?

C'est vrai que dans le parterre, il n'y avait pas que des rosiers. Des petits rochers, couverts de petites fleurs violettes, étaient survolés par des centaines d'insectes. Cela n'avait pas la classe d'une chasse aux fourmis, surtout que nous n'attrapions jamais rien, mais nous nous amusions bien en les pourchassant. Mais le plus drôle, c'étaient les parties de cache-cache auxquelles nous jouions, mes frères et moi, à l'endroit même où se trouvait un arbuste d'une jolie couleur lie-de-vin. Nous nous glissions en dessous, rampions sous les branches basses et les feuilles tombantes et nous nous appliquions à effrayer l'adversaire, en lui sautant dessus à l'improviste ou en lui jappant dans les oreilles.

La vie se passait dans l'insouciance la plus totale, jusqu'au premier jour de septembre. Un soir, peu après la rentrée des classes des deux pattes, Toby disparut. Le plus étonnant fut que notre mère ne lança même pas d'avis de recherche et se désintéressa complètement du problème. Elle ne semblait pas du tout s'en émouvoir. La vie reprit son cours et je dois avouer que moi aussi j'oubliai très rapidement mon frangin.

La deuxième disparition fut beaucoup plus dramatique. Un jour, alors que nous étions sortis de notre domaine, notre escapade quotidienne devait nous entraîner bien au-delà de la barrière blanche qui clôturait notre jardin. C'est là que l'accident se produisit. Grizzly, attiré par un mouvement suspect, traversa la bande noire que maman nous avait pourtant interdit d'emprunter. Avant même qu'il n'ait pu atteindre son but, qui se trouvait de l'autre côté de la route, un énorme camion, rapide comme le vent, le happa en pleine course. Nous le retrouvâmes sur l'asphalte, complètement aplati. Je lui administrai un coup de patte, Lily un coup de museau... mais il refusait de nous répondre. Nous le laissâmes donc là et continuâmes nos investigations.

On ne le revit jamais. Il avait dû décider de ne pas rentrer à la maison et d'aller vivre sa vie sous d'autres cieux. Notre troupe s'en trouva réduite d'autant. Ne restait plus que quatre membres: moi, Lily, notre mère et un unique frère. De ce jour, une certaine rivalité s'établit entre moi et Ghizmo. C'était devenu celui qui attaquerait le plus de mulots, qui découvrirait le plus de trésors dans les poubelles, qui courrait le plus vite et qui gagnerait le plus de batailles. J'ai horreur de le dire, mais nos combats devenaient de plus en plus fréquents.

Notre sœur, quant à elle, ne quittait plus notre mère d'une patte. Elles passaient beaucoup de temps à se lécher ou à dormir bien collées. Leurs pelages se confondaient alors tellement, que des fois, nous devions nous y reprendre à deux reprises pour les distinguer l'une de l'autre, en particulier lorsque Lily se blottissait contre le ventre de maman, qui elle, soit dit en passant,

ne s'occupait plus du tout de ses deux fils. Elle s'absentait souvent, le jour, et se faisait la voix de la ruelle. Parfois, elle s'éloignait avec un chien et nous ne la retrouvions qu'à la tombée du jour. Puis, un beau matin d'automne, alors que les feuilles dorées jonchaient le sol et que les arbres étaient en flammes, ma mère demanda à me parler en particulier.

-Mon fils, dit-elle, tu es grand, maintenant, tu as plus de quatre mois et dans trois autres, tu acquerras ta maturité sexuelle. Il faut songer à trouver ton propre territoire, pour pouvoir conquérir des femelles. Tu es fort, tu es intelligent, tu n'auras aucun mal à imposer ta loi. Pars mon enfant! Tu dois assurer ta descendance. De l'autre côté de la barrière, il y a tout un univers qui t'attend.

-Mais pourquoi moi, maman? protestais-je. Je veux rester avec vous trois!

-Rayon de soleil! Ghizmo est parti cette nuit pour vivre sa vie... maintenant, c'est ton tour!

-Et Lily? interrogeais-je pour gagner du temps.

-Ta sœur reste ici avec moi. Ce n'est plus qu'une question de mois avant qu'elle soit enceinte et lorsque cela arrivera, elle aura besoin de moi pour élever sa progéniture.

-Je vais être tonton? Si jeune?

-Ta sœur sera mature pour ses sept mois, tu sais! Contrairement à toi qui ne seras prêt à engendrer qu'après tes neuf mois. Elle a déjà des vues sur un beau Lasapso aux yeux bruns, un Shih Tzu mélangé, comme nous, un boxer aux yeux dorés, sans compter le bichon aux yeux bleus comme les tiens qui lui fait une cour assidue.

-C'est tout? m'exclamai-je.

-Presque. Je crois qu'elle est aussi tombée amoureuse d'un beau chihuahua beige.

-Waouh! Elle en a des prétendants! Pas très fidèle, la frangine!

-Toi aussi tu tomberas souvent amoureux, tu verras! Mais pour cela, il faut aller chercher les fiancées.

-Alors j'y vais! répondis-je sans réfléchir.

Et je tournai les pattes sans plus de cérémonie, m'éloignant sans même me retourner. C'est comme cela que je perdis à tout jamais le contact avec ma famille, que j'abandonnai mon enfance pour foncer tête baissée dans la vie adulte. Puisse mon instinct de survie me servir!

SURVIE

Mon pelage lançait des reflets lumineux sous les feux du soleil et mes yeux brillaient comme l'azur. Disons que pour la discrétion, on avait déjà vu mieux. Je fis cent mètres à découvert et me glissai dans le premier coin sombre de la rue, attendant les bienfaits de la nuit. Quoi de mieux, effectivement que de profiter de la nuit pour passer incognito.

Quand l'éclairage fut tout juste nécessaire à un nyctalope, je sortis de ma cachette diurne. Un grand vide me tirait la tête et l'estomac. Je décidai de m'occuper de ma faim. Avec un ventre bien rempli, les idées sont plus claires. La pâtée du chien d'à côté était bien loin, tout comme les mamelles juteuses de maman. J'errai une bonne partie de la nuit avant de tomber sur une poubelle débordante de victuailles. Je dévorai à pleins crocs tout ce que j'y trouvai: restes de poulet, de bœuf et aussi, de spaghetti. Ne dit-on pas que les chiens sont toujours affamés? Ce doit certes être le cas, puisque malgré tout ce que j'avais absorbé, c'est tout juste si j'étais parvenu à contenter une infime partie de mon estomac. Je continuai donc ma quête, humant l'air, essayant de détecter le moindre petit bout de nourriture.

L'aube pointait déjà quand un fumet des plus délicats m'emplit les narines. Cela venait d'un sac plastique noir que j'éventrai avec soin. Quand le trottoir fut jonché de détrit, je trouvai le trésor qu'il contenait: une carcasse de canard à moitié dévorée. Mon instinct me fit m'éloigner rapidement du lieu du crime avec mon butin. Bien m'en prit car j'entendis quelqu'un s'agiter et vociférer derrière mon dos. J'allongeai mes foulées et me retrouvai bientôt hors d'atteinte de la furie à deux pattes, et ce, sans jamais lâcher ma proie.

Je trouvai un espace de bienvenue entre un mur et un énorme container à déchets. Je m'y glissai avant de très vite déceler une odeur de moisissure. Je mis plus d'une heure à nettoyer les os du moindre morceau de viande. Je recrachais les herbes aromatiques et les petites esquilles au fur et à mesure. Enfin, j'étais rassasié. Je m'endormis, satisfait de cette première chasse à la survie.

Quand j'ouvris les yeux, le soleil brillait très haut dans le ciel. Je retournai au même endroit que la veille, mais aucune odeur alléchante ne sortait de la poubelle. Le trottoir avait été nettoyé. Je repris mes investigations. Mes pattes m'entraînaient de plus en plus loin dans la ville. Je ne rencontrais à peu près personne, sinon des souris et des poubelles bienveillantes. Ce n'est pas croyable ce que les humains peuvent jeter comme nourriture! De la bonne, en plus! Il paraît que rien qu'en analysant les déchets d'une famille, on peut reconstituer son existence. Si je me fie à tout ce que l'on peut découvrir d'extraordinaire dans les poubelles des hommes, je n'ai aucune difficulté à croire en une telle chose. En tout cas, ce n'est pas mon estomac qui allait s'en plaindre.

Rien d'insolite ne vaut d'être conté, jusqu'à ce fameux soir où des milliers d'étoiles se mirent à tomber du firmament. Le ciel renvoyait une lumière blanche, plus un astre ne brillait. La voûte céleste se vida soudainement. Je me blottis sous une porte cochère. La chaussée devint immaculée, un froid intense pénétrait mes poils et quand je posais une patte sur le coton blanc, elle s'enfonça aussitôt, laissant une empreinte indélébile de mon passage. Plus question de passer incognito dans cette masse molle et glacée.

En voyant le soleil réapparaître le jour suivant, je fus soulagé de constater que le ciel ne s'était pas complètement vidé de ses bijoux. J'étais heureux de voir que certains y étaient malgré

tout restés accrochés, évitant ainsi la chute vers le néant. La masse blanche était toujours là et le froid que j'avais ressenti tout au long de la dernière nuit ne fut rien comparé à ce que j'allais endurer durant le reste de la semaine.

Sous le soleil, la neige se transforma en boue aussi grise qu'hideuse. Mes chaussettes blanches virèrent au gris et mes jolis coussinets roses devinrent noirs. Mon estomac criait famine, les bêtes se terraient, les humains ne sortaient plus leurs poubelles, les insectes étaient disparus. Je connus les affres de la disette et de la solitude, jusqu'au jour de la rencontre.

Il était grand et musclé. Son poil très court, couleur de suif, luisait comme du carbone. Un œil bleu et un autre vert surmontaient son museau alors que sa queue pointait vers le ciel. Il me fixait, je m'approchai, remuant presque la queue comme un bon toutou, trop content de retrouver une âme vivante après ces trop grandes heures de solitude. Même s'il ne s'agissait que d'un vulgaire chat, j'allais pouvoir discuter, me réchauffer et consoler ma détresse. Je voulais me frotter et me blottir tout contre lui.

Il se mit à feuler. Peu familier avec les chats, je crus à un message de bienvenue. Je ne vis pas la patte se lever toutes griffes dehors et s'abattre en plein sur le coin de mon œil droit. Du coup, je devins aveuglé par le sang qui m'obscurcissait la vue. Le chat m'immobilisa de tout son poids et me mordit au cou et à l'omoplate. Je hurlai de frayeur et de douleur. Puis il me lâcha avant de se retourner, me lancer un jet d'urine et feuler à nouveau. Je compris cette fois que ce n'était pas une marque de sympathie, mais bien un avertissement. Je pris donc mes pattes à mon cou et me tirai de là au plus vite.

Hors d'haleine, je m'arrêtai un kilomètre plus loin, perdu dans une zone désertique, et trouvai refuge dans un hangar sombre qui sentait bon le cuir neuf et le caoutchouc. Là, je m'endormis dans le creux d'une grosse bouée située à l'arrière d'un pick up. La chose, circulaire et noire, épousait parfaitement mon corps. Je rêvai de ma mère et de mes frères de sang.

Un hurlement me réveilla en sursaut. La porte métallique était en train de se soulever. Le soleil brillait à l'extérieur. Je n'allais plus le revoir avant plusieurs jours. Deux hommes tout en muscles pénétrèrent sous le hangar. Je me blottis au fond de mon lit improvisé, invisible.

-Bon! lança un des hommes. Tu vas me monter les pneus sur le Berliet et me faire l'équilibrage.

-OK Patron!

Je me sentis soulever du sol. Je sautai en bas du pick up, paniqué par cet état de lévitation, et cavalai vers un coin sombre.

-Qu'est-ce que c'était que ce machin?

-De quoi tu parles, Bob?

-Je ne sais pas, un truc blanc qui m'est passé entre les jambes! Il s'est planqué là-bas!

Les deux hommes en bleu, s'étaient mis à quatre pattes pour scruter le dessous du camion où je m'étais réfugié. Le plus costaud avança sa grosse main poilue et m'attrapa par la peau du cou. Je ne bougeais plus, comme paralysé.

-Regarde-moi ça! Un chiot de l'année! T'as vu dans quel état il s'est mis? Sacrée raclée qu'il a eue!

-Ouais! Un p'tit Shih Tzu bagarreur! C'est pas un pure race, mais bon... J'en avais un avant. Il lui manquait un œil et la moitié d'une oreille!

-On le noie Patron?

-Ça va pas non! Repose-le par terre.

Je me réfugiai à nouveau sous les roues du camion, ne sachant plus où aller. J'y restai toute la matinée. Les humains semblaient m'avoir oublié. Je décidai d'attendre la nuit pour m'éclipser. Mais à la fin de l'après-midi, ils déposèrent un bol d'eau sur le sol, de même qu'un petit plat de pâté. N'en pouvant plus, tenaillé comme j'étais par la faim, je sortis bien sûr de ma cachette, non sans m'empresser de vider le contenu de mes bols. J'avais à peine terminé que je fus soulevé de terre par une grosse main rougeaude et poilue.

-Je vais l'emmener à la SPCA. Ils vont le soigner.

-OK Patron!

L'homme conduisait d'une seule main tout ne me maintenant aplati sur le siège passager de l'autre. J'essayais bien de le mordre pour pouvoir m'échapper, mais il refusait de lâcher prise. Et c'est suite à ces circonstances malheureuses qu'on me jeta en prison.

LE REFUGE

Des mains douces et parfumées passèrent des cotons imbibés d'une odeur âcre sur mes blessures de guerre. On me tripata, on me palpa, on me retourna et on me caressa. Je fis pipi sur les mains douces et parfumées et je fus enfermé dans une cage d'un mètre carré, aux barreaux argentés et serrés. Je me blottis dans un coin, sur un lit de graviers. Une coupe d'eau et une autre remplie de granulés odorants étaient posées à l'opposé. Je n'y touchai pas, tout retourné que j'étais. J'observais les allées et venues des hommes et des femmes en blouses blanches, lesquels firent les cent pas durant toute la journée.

Quand les lumières s'éteignirent et que le remue-ménage cessa, je m'approchai des bols. Les croquettes étaient délicieuses et salées à point. J'engloutis tout le contenu de la coupe en deux minutes et mis dix minutes à récupérer les éclats de croquettes et à lécher les parois. Je bus la moitié de l'eau et examinai les alentours. Des dizaines de cages identiques à la mienne m'entouraient, lançant des odeurs de congénères mais aussi, d'autres très désagréables, comme des senteurs d'excréments, de médicaments et surtout... de chats!

Mes pattes tremblaient, je pleurais... enfin bref, je n'arrivais pas à me calmer. Des gémissements, des aboiements et des plaintes à répétition se faisant entendre, j'envoyai moi aussi un hurlement soutenu et fort à la face du monde. Une cacophonie délirante s'élevait des cellules des prisonniers, mais personne ne vint imposer le silence. Je finis par m'endormir, bercé par tout ce bruit, et rêvai d'enlèvements et de cages dorées. Mes pattes remuaient dans tous les sens, mes dents claquaient et je roulais constamment sur moi-même. À mon réveil, une grosse bonne femme me fixait droit dans les yeux, ce qui ne manqua pas de m'agresser.

-Qui a accepté celui-là? cria-t-elle. Il est trop jeune, il faut le piquer. On ne garde que les adultes, sinon on ne place que les chiots et les autres nous restent sur les bras!

Fort heureusement pour moi, une jeune fille s'approcha pour prendre ma défense.

-On l'a déjà enregistré. Regardez... voici sa fiche!

Puis la matrone lut tout haut.

-Mâle entier, race Shih Tzu, huit mois, couleur blanche, yeux bleus, non de baptême: « Fido ».

C'était la deuxième fois qu'on me baptisait. Je n'aimais pas beaucoup de nom-ci. Je criai que mon prénom était « Rayon de soleil », mais personne ne prenait la peine de m'écouter.

-Bon, décida la grosse femme. On le garde, mais ce sera le dernier de cet âge. Castrez-le et faites-lui ses vaccins!

Je n'en avais pas conscience, mais je venais de prolonger la durée de mon passage sur terre. On me prit par la peau du cou et m'installa sur une table avant de m'enfoncer une énorme aiguille dans la peau du dos. Tout ce dont je me rappelle, c'est d'avoir protesté fort mollement et ensuite... plus rien... le néant total.

Plus tard, je m'éveillai dans un box avec du brouillard plein la tête. Je ne tenais plus sur mes pattes. Je mis deux jours pour me remettre de cette torture. Je titubais jusqu'à la gamelle, avalais tout rond les croquettes.... l'enfer! Une jolie dame, aux cheveux presque aussi blanc que mon pelage, vint finalement ouvrir la porte de ma geôle. Je sautai très vite hors de celle-ci pour atterrir presque aussitôt sur le cul. Les antérieurs étaient désynchronisés par rapport aux postérieurs. Une de mes sous-paupières refusait obstinément de s'ouvrir. Voyant cela, la jeune fille me souleva de terre pour m'enfermer à nouveau.

-La promenade sera pour plus tard, m'adressa-t-elle. Dans quelques jours, tu verras, tu iras beaucoup mieux!

En fait, ça devait mettre des mois avant que je retrouve toutes mes facultés de canin de ruelles. L'anesthésie avait dérégulé mon sens de l'équilibre. Ceci n'arrivait qu'une fois sur mille, et j'étais le millième.

Un après-midi, des tas de gens bruyants vinrent tourner autour des cages. Des congénères en liberté se frottaient contre les jambes des visiteurs tandis que moi, je devais me contenter de les regarder à travers les barreaux. Là, un homme d'une trentaine d'années, grand, brun, les yeux aussi bleus que les miens, s'adressa à la directrice du refuge.

-Tous ces chiens sont à adopter?

-Oui! Nous en avons soixante-seize en ce moment!

-Wow! C'est pas le choix qui manque, alors! Je voudrais voir le plus moche... ou le plus vieux... celui qui est là depuis le plus longtemps!

-Marianne! Va chercher le gros Lulu!

Et la jeune rousse de revenir avec un énorme caniche dans les bras. Pendant que l'homme le flattait sous le menton, « gros Lulu » lui donna un coup de tête.

-Bon... fit-il, je vais en parler à ma femme et je reviendrai la semaine prochaine!

Au même moment, un gamin turbulent s'était accroché après les barreaux de ma cage tout en hurlant dans mes oreilles.

-C'est celui-là que je veux, maman! Dis papa, on le prend?

-D'accord, mon gars! Madame, pouvons-nous adopter le petit chien blanc, là?

-Ah, Fido! Il a des petits problèmes de santé en ce moment, mais rien de grave. Il nous fait une désynchronisation des antérieurs suite à l'anesthésie... mais il va vite s'en remettre. Vous pouvez l'emmener si vous voulez. Je vais vous faire les papiers, ça fera soixante-quinze dollars pour les frais d'adoption.

Quel scandale! Ainsi, je ne valais pas plus que soixante-quinze pauvres petits dollars? Le beau brun me regarda de ses beaux yeux rêveurs. Quand la directrice me sortit de la cage, il s'éloigna d'un pas rapide.

FAMILLE D'ACCUEIL

Le garçon me tint dans ses bras durant tout le trajet vers ma maison d'accueil. Il me tenait tellement fort que je n'arrivais plus à respirer. J'essayais donc de me débattre dans le but de reprendre mon souffle, mais ce faisant, l'autre se mit à croire que je voulais m'échapper. Du coup, il renforça sa prise, ce qui eut pour effet de couper encore un peu plus l'arrivée d'oxygène. Pourtant, j'étais bien trop content d'avoir trouvé une famille d'adoption pour songer à m'évader. J'aurais dû, j'allais déchanter.

Dès mon arrivée, on m'étrangla avec deux colliers; un marron qui puait la pharmacie et un noir qui renâclait la vache folle, avec une médaille où on pouvait lire « Gourmet ». Curieusement, le gamin m'annonça:

-Tu t'appelleras « Milou »!

Je restai silencieux. Inutile de m'évertuer à répéter que mon nom était « Rayon de soleil »... personne ne m'écoutait de toute façon.

-Allez Milou, tu viens? lança le petit garçon. On va faire le tour du jardin!

Je décidai d'ignorer ce nouveau nom et de rester là où l'on m'avait posé. L'enfant accrocha une laisse à l'anneau marqué « Gourmet » et tira jusqu'à ce que je daigne le suivre. Étranglé et suffoquant, je finis par le suivre. Un immense carré de verdure s'étendait à perte de vue. Outre le gazon frais coupé et un saule pleureur qui trônait en solitaire au beau milieu l'endroit... rien, absolument rien. Le vide total. Pas un taillis où se cacher, pas de niche, pas une seule cachette où disparaître, ni rien pour jouer. Si l'enfer canin existait, je m'y trouvais sûrement.

Nous fîmes le tour du propriétaire ou, devrais-je dire, de la lisière du terrain.

-On a pas le droit de marcher sur l'herbe, s'excusa le garçon.

Il laissa juste assez de mou à la corde pour que je puisse marcher entre lui et le grillage, lequel n'était pas sans me rappeler ma prison du refuge. J'aurais voulu courir, honorer de ma trace le tronc du saule et me rouler dans l'herbe grasse. Je commençais franchement à la trouver ennuyante, cette fichu promenade! Puis... après le troisième tour complet de la cours, je fus sauvé par la pluie. Euréka! D'énormes gouttes nous tombèrent sur le nez. Nous rentrâmes donc au pas de course par le plus court chemin, à travers le gazon interdit!

L'intérieur n'était pas plus engageant que l'extérieur. Les pièces étaient trop tout... trop spacieuses, trop lumineuses, trop propres et trop bien rangées. Je rêvais d'une niche, d'un coin bien à moi pour gruger des os, d'un fauteuil défoncé sentant bon le cuir vieilli pour m'y étendre, et voilà que tout ce qu'on trouva à me présenter se limitait à un vulgaire coussin jaune dans un panier en osier. Je le reniflai d'un air dégoûté, puis la queue immobile et la tête basse, je tournai les pattes pour me choisir un coin sous la table du salon, à même le parquet ciré. Le pied central me rentrait agréablement dans les côtes. Je fermai les yeux à moitié, restant sur mes gardes. Je ne devais pas y rester plus d'un quart d'heure. Là, une surprise, et de taille, me dévisageait.

Elle se faisait appeler « Mimi »; tel que je l'appris plus tard. Elle faisait au moins dix kilo, soit beaucoup plus que moi qui n'était qu'un petit chien. Y'a pas à dire, la minette jouait dans la cour des poids lourds. C'est à coussinets feutrés qu'elle se déplaçait vers moi alors même que mes yeux commençaient à se fermer malgré moi. Sans prévenir, comme le veut la bienséance, la fichue chatte me sauta sur le dos, avant de me mordre au cou pour mieux m'immobiliser, les yeux révoltés, et les muscles bandés. Je hurlai à la mort, bien qu'en cet instant, je ne ressentais aucune douleur. Heureusement, le gamin arriva en courant.

-Fais gaffe Tommy, essayai-je de le prévenir tandis qu'il plongeait sous la table, tu vas te faire griffer!

-Viens Mimi! commanda-t-il à mon assaillante. C'est un nouveau copain. Lâche-le!

La grosse lâcha prise et feula au visage de Tommy avant de lui administrer un coup de patte douloureux. Je profitai de la confusion pour m'échapper et me cacher sous un lit que j'étais parvenu à repérer. Gardant juste une petite partie de la tête hors de ma cachette, je fus à même de voir Mimi recevoir une claque sur le derrière. Quant à moi, j'eus droit aux regards sombres que posèrent sur moi les trois membres de la famille, maintenant réunis autour du lit.

Le père, la mère et le fiston se relayèrent le restant de la journée pour m'inciter à sortir de là. L'un parlait doucement, l'autre me grondait et le dernier m'agitait des gamelles odoriférantes sous le nez. Je faillis me faire prendre quand la mère apporta un plat de « Cesar au bœuf », mais je résistai et ignorai tout ce beau monde d'un air parfaitement boudeur.

Quand de guerre lasse, ils abandonnèrent la place, Mimi revint à pattes de velours et se posta devant le lit sans me quitter du regard. Je bâillai négligemment, étirai mes membres un à un et m'installai confortablement sous ma toiture pour y passer une longue nuit. Je n'avais rien à craindre. Mimi était beaucoup trop lourde et aussi, beaucoup trop âgée pour venir me déloger. Je fermai donc les yeux pour ensuite sombrer en toute quiétude dans le sommeil.

Tout se compliqua quand mon estomac me rappela à l'ordre. Ça faisait trente-six heures que je n'avais pas touché à une gamelle. Au bout de quatre-vingt-seize heures, le père finit par s'inquiéter.

-On ne peut pas le garder, dit-il. Mimi ne l'acceptera jamais. Je vais le ramener au refuge. On prendra un autre chat, ça passera mieux.

-OK! approuva Tommy, je viens avec toi.

Le père se pencha sous le lit et étira un bras pour tenter de m'attraper. Je reculai donc, sans penser un seul instant qu'à l'autre extrémité du lit, m'attendait le gamin. Dès que je fus à sa portée, il m'attrapa par la queue et me tira vers lui. Une fois sorti de sous le lit, j'essayai bien de bondir pour m'échapper, mais mes problèmes d'équilibre étant toujours présents, le gamin profita de ce fait pour m'attraper au vol, quelque part entre le plancher et le dessus du lit. Voilà comment je me retrouvai à nouveau prisonnier.

Je décidai d'être malheureux. Je gémis, j'appelai, je hurlai, je criai, je pleurai en continu. Cette situation dura des mois. C'est du moins ce qu'il me semblait, les chiens n'ayant pas la même notion du temps que les deux pattes. Dans les faits, il m'aura fallu attendre deux jours après ma nouvelle admission chez les orphelins, pour qu'un événement inattendu se produise.

EMMÉNAGEMENT

-Je viens pour prendre le gros Lulu! Ma femme veut absolument un chien mâle. Je lui ai décrit Lulu et il lui convient parfaitement. Il sera un bon compagnon.

Je continuais à donner de la voix. Marianne tenait dans ses bras l'adopté du jour. L'homme plongea ses yeux azur dans les miens.

-Ce n'est pas celui qui avait été adopté lors de ma précédente visite? chercha-t-il à savoir.

-Oui, c'est bien lui, mais ça s'est mal passé. Ils ont une vieille chatte acariâtre qui l'a attaqué. Il est resté caché sous un lit pendant quatre jours, sans manger. La chatte refusait de le laisser sortir. Ils ont fini par me le ramener. Le pauvre était tout tremblant... et sous-alimenté, aussi.

L'homme hésita quelques secondes avant de déclarer qu'il me prendrait moi.

-C'est ma femme qui va être étonnée! fit-il. Je lui avais fait un portrait détaillé du gros Lulu. Elle s'attend à voir débarquer un énorme caniche et voilà qu'elle trouvera un petit Shih Tzu tout blanc et tout frêle.

-Oui, ce sera la surprise du jour!

-Nous avons déjà eu trois caniches, à la maison, alors ça nous changera. Ils ont disparu brutalement tous les trois. C'est qu'ils sortaient seuls, quelques fois, et... celui-là, en tout cas, ne traversera pas la rue sans laisse!

L'homme ouvrit lui-même la porte de ma cellule pendant que gros Lulu retournait à ses occupations. Mon avenir étant en jeu, j'arrêtai de geindre et mis mon museau humide dans le col de chemise de l'étranger. Il me gratifia d'un coup de tête affectueux, ce que je lui rendis parfaitement.

-Je crois que l'on va bien s'entendre tous les deux, me dit-il. Comment t'appelles-tu?

Ce à quoi la jeune fille répondit à ma place:

-Fido!

-Ce n'est pas terrible comme nom, me chuchota-t-il à l'oreille, on va t'en trouver un mieux.

Je le remerciai d'une « léchouille » sur le bout du nez. Une confiance mutuelle s'établit aussitôt entre nous. Il me porta jusqu'à sa voiture et me laissa gambader dans l'habitacle. Comme le trajet fit plus d'une heure, je finis par me coucher sur le plancher, à l'abri des regards. Je m'installai sous ses jambes qu'il bougeait sans cesse, un peu comme s'il dansait un ballet artistique.

Comment décrire le paradis?

La maison, dans un vieux quartier de la ville, se dressait sur trois niveaux. Le rez-de-chaussée comportait trois portes fermées, que je n'eus pas le droit d'ouvrir, et une quatrième donnant sur les caves humides, sombres et habitées par de grosses araignées velues. Je me promis de les embêter plus tard. C'est que j'adore faire peur aux insectes en les pourchassant. Mon nouveau maître habitait les deux étages supérieurs en compagnie de sa femme. Ils formaient un couple jeune, sans enfant pour vous tirer la queue, vous lancer le 4 x 4 télécommandé dans les pattes, vous pourchasser sans jamais perdre haleine et vous hurler dans l'oreille gauche. Je décidai tout de suite de les adopter, ainsi que la maison et son petit jardin arrière, son grenier en cours d'aménagement, ses caves odorantes et son dessous de galerie qui n'était pas sans me faire penser à une niche. Ce serait mon coin favori.

Bon! Je vais vous dépeindre mon nouveau domaine, en commençant par le premier étage, soit là où je débutai mon tour de reconnaissance.

Un chien blanc, semblant imiter mes mouvements de façon instantanée et répondant à mon grognement par un parfait grognement, m'accueillit dès mon arrivée dans le duplex. Ça commençait bien! Après le coup de la Mimi, voilà que l'on me faisait le coup du voisin imitateur. Il me fixait de ses yeux bleus, sans sourciller. J'avançai lentement vers lui. Ce faisant, il avança aussi. Je lui montrai alors une de mes nombreuses positions d'attaque, lorsqu'il fit de même. Ce petit con ne semblait vraiment pas impressionné. Je m'approchai un peu plus de lui, histoire d'établir mon autorité, mais plutôt que de se soumettre, là encore, il m'imita. Quand nos museaux entrèrent en contact, le froid sur mon nez me fit reculer brusquement. Lui aussi, d'ailleurs. Mais le duel dut s'arrêter là, mon maître me soulevant du sol.

-Nigaud! T'as pas vu que c'est ton propre reflet dans le miroir?

Oups... Euh... Bien sûr que j'avais vu! Pour qui me prenait-il? Je n'étais pas un chiot né de la dernière pluie. Il me reposa sur mes quatre pattes et je fis un grand détour pour entrer dans la pièce suivante. On ne sait jamais, la prudence est reine! L'endroit était spacieux et lumineux, dans les tons rouge et blanc (pour ceux qui sont initiés aux couleurs). Je fis le tour de la cuisine grise et grise, en longeant les murs, ne résistant qu'avec beaucoup de peine à cette envie qu'était la mienne de tracer mon territoire chaque fois que je croisais un coin, une plante ou une patte de chaise. Une bonne odeur de nourriture me flattait les narines. Je reconnus, sans jamais en avoir goûté, le lapin sauce chasseur. J'allais me régaler ce midi!

L'homme, que la fille appelait Jim, me désigna mon coin repas, composé de deux plats métalliques posés sur un petit tapis noir, juste sous la fenêtre. Pour le moment, seul le bol d'eau était rempli. Il trônait fièrement au mitan, occultant le « C » du célèbre sponsor « Cesar ». Le lapin n'était pas encore servi. Jim me montra mon coin pipi, une gazette placée dans un coin discret, sur une carpe en caoutchouc noir.

-Ça, se sera pour les fois où nous ne serons pas en mesure de t'emmenner à l'extérieur pour faire tes besoins, d'accord? me raconta-t-il le plus sérieusement du monde. Avant ce n'était requis car les chiens qui t'ont précédé ici vivaient pratiquement dehors. Toi, tu ne sortiras qu'en laisse et qu'avec nous. Nous tenons à te garder, tu comprends? Trois de perdus, un de retrouvé, ça suffit comme ça!

Je lui tournai le dos, pas très intéressé par son discours.

Les pattes de la grande chaise laqué blanc allait avoir toute mon attention dans quelques jours ainsi que la plante d'en face, qui allait recevoir quelques petits échantillons de mon urine. Ah... et il avait la petite armoire blanche, aussi, celle à l'intérieur de laquelle on avait déposé tout un tas de gâteries pour chien. Inutile de préciser qu'il m'arriverait régulièrement de faire le beau devant elle. Pour le moment, je passai devant sans même daigner y jeter un regard. Surtout que le chien du vestibule était de nouveau là, à me fixer droit dans les yeux, exactement comme tout à l'heure. Je m'approchai, prudent, humant l'air alentour, essayant de détecter son odeur. Rien. Il fallut que je me cogne le nez sur la surface lisse et réfléchissante du four pour comprendre que celle-ci me tirait elle aussi le portrait.

Je pénétrai dans la pièce suivante, en l'occurrence le salon. Je stoppai net dès l'entrée, tremblant de frayeur. Là, juste devant moi, deux yeux sombres qui me dévisageaient à travers une frange longue et poilue. Cette fois, cette bête blanche et noire, énorme, assise sur son séant et mesurant soixante centimètres au garrot ne pouvait être moi. Je cherchai le miroir déformant, il n'y en avait point. Je ne pouvais décemment pas attaquer de front le Yéti et la bête du Gévaudan réunis. Je rampai sous la table du salon et me transformai en statue de sel. Jim me rejoignit, à quatre pattes, sous mon abri.

-Je te présente « Nounours », réplique parfaite d'un authentique ours polaire qui ne demande pas mieux que de devenir ton copain. Ne crains rien, il est en pure laine des Pyrénées.

Je m'approchai à distance respectable pour le renifler, soit un mètre cinquante. Pas une odeur. Je ne lui adressai pas la parole. Nous ne deviendrions d'ailleurs jamais amis. Une antipathie viscérale, dès le départ, m'en empêcha. Je ne l'aborderai que pour mordiller son museau de feutrine noire, une fois de temps en temps, et ce par pur plaisir bestial.

Wow! Quelle joie! À l'angle du mur, au fond de la salle, un tapis de laine, surmonté d'une cheminée art déco! Comment exprimer le bonheur d'un feu de bois, la chaleur envahissant par vagues mon corps assoupi, les flammes rougeoyantes allumant un incendie dans mon pelage, l'odeur de la forêt, les fragrances de mes frères sauvages, la danse des elfes lumineux s'échappant des bûches qui crépitaient pour atterrir à quelques centimètres de mes pattes ou de mes oreilles, selon ma position du moment?

Mes pas me ramenèrent au point de départ, dans l'entrée, devant mon portrait en pattes. Les pièces communiquaient entre elles, idéalement pour les courses poursuites et les parties de cache-cache. Une porte, sur la droite, était fermée. Je grattai le chambranle, marquant ma désapprobation.

-Ce sont les toilettes, dit Jim, tu veux visiter?

Compréhensif, ce dernier m'ouvrit la porte. Il y avait un bidet au centre du minuscule espace. Je ne rentrai même pas et passai à la porte suivante.

-Tu vois, je te l'avais bien dit que ça ne t'intéresserait pas!

Je m'immisçai, museau en avant, dans l'entrebâillement d'une porte jouxtant les toilettes et poussai avec ma tête. Elle s'ouvrit largement. L'odeur de Jim, mélangée à un parfum inconnu, assaillit mes narines. Un lit trônait au centre. En face, des étagères croulaient sous les fringues et des appareils électriques

-C'est un peu le chantier, mais c'est du provisoire, de s'excuser mon maître.

Je fis plusieurs fois le tour du lit et finis par grimper dessus. J'avancai prudemment sur la surface molle, puis me roulai sur moi-même pour m'imprégner des notes fleuries de mes nouveaux amis. Je m'allongeai et entrepris de faire un petit somme.

-Eh bien! Tu ne t'en fais pas, toi!

Et il se jeta sur le couvre-lit, juste à côté de moi. Du coup, je pris peur et m'enfuis hors de la chambre. Il restait encore une porte au-dessus de deux volées de marches, qui barrait l'accès à l'étage supérieur. Je m'assis sur la première marche et regardai fixement la poignée.

-Tu veux monter là-haut?

Je fixais toujours la clenche, sans répondre. Jim essaya d'actionner la poignée, mais j'étais scotché devant la porte, n'ayant pas compris la subtilité de la chose, à savoir qu'elle pivotait de mon côté. Il faut reconnaître que l'ouverture d'une porte est une chose très complexe pour un chiot. Pousser avec la tête reste un geste simple mais tirer avec la patte ne s'acquière qu'après de longues années de pratique. Quant à sauter après les poignées, cela requiert un don et bien que pour ce faire, il faille être un chat, je dois tout de même avouer que pour un chien, je me débrouille plutôt bien à ce niveau. Vraiment pas mal. Vous ai-je déjà dit que dans ma famille de sang, c'était moi le champion de saut en hauteur? Je tentai donc de mettre tout de suite ce talent en application sauf que je n'y arrivai pas. La clenche n'étant pas trop haute, je n'avais aucun mal à atteindre sa hauteur. Mais comment voulez-vous qu'un pauvre chien parvienne à sauter tout en parvenant, une fois arrivé à la bonne hauteur, à poser la patte sur cette fichue clenche ronde et impossible à ouvrir? Je fis donc appel à la méthode canine en grattant de toutes mes forces dans le bas de la mini porte qui n'était faite que de petit bois. Mais encore là, ça ne fonctionna pas. Riant de la chose, Jim finit par me soulever d'une main tout en ouvrant la porte de l'autre. Après avoir grimpé quelques marches, je fis un long arrêt au milieu de l'escalier, devant la fenêtre. Un jardin en contrebas s'offrait à ma vue. L'endroit parfait pour gratter la terre et y cacher tous les os qu'on me donnerait!

Le dernier étage était un paradis pour chien. Cela tient en un seul mot... grenier!!! Un fouillis inextricable de cartons, de vieilles couvertures, d'outils, de vieux journaux et de poussière millénaire. L'odeur peu ragoûtante d'un satané chat m'emplit les narines alors même que je me dirigeais vers un petit panier en osier à l'intérieur duquel se trouvait un petit coussin bleu. Jim m'expliqua que plusieurs années auparavant, un chat avait déjà habité ce lieu. Des poils noirs traînaient encore sur le coussin. Et je vous fais grâce de l'odeur! Je m'empressai donc de gagner un autre coin où je ne manquai pas de remarquer la présence de quelques vieilles chaises, dont la tendresse des pattes saurait parfaitement me convenir chaque fois que l'envie d'affuter mes crocs me prendrait. Tout à fait génial!

Je poursuivis ma fouille minutieuse. Jim me suivait pas à pas tout autour du grenier, à l'écoute de mes moindres reproches. Je n'en eus aucun à formuler, mais je fus déçu quand il m'avoua avoir tardé à attaquer les travaux de rénovation, et que là où nous étions, il y aurait bientôt trois nouvelles pièces: une salle de bains, une chambre et une buanderie munie d'un laboratoire photo. Personnellement, j'aurais préféré qu'on laisse l'endroit tel quel. Comme salle de jeux, et même de siestes (une fois le lit du chat bien nettoyé), c'aurait été l'idéal. J'en aurais bien fait part à Jim, mais voilà qu'on entendit une porte claquer à l'étage inférieur.

L'étiq ue aurait voulu que je me mette à japper, mais en tant que nouveau pensionnaire, je décidai, pour cette fois, de m'abstenir.

-Jim? Tu es rentré?

-Chut! me chuchota alors l'autre d'une voix à peine audible, on va lui faire une surprise... reste dans l'escalier!

Je fis un arrêt devant la fenêtre pour contempler à nouveau le jardin et une petite cabane dans le coin sud. Humm... voilà qui pourrait aussi me servir de niche. Quoi que le dessous de la galerie semblait beaucoup mieux. Jim descendit les marches quatre à quatre et referma la petite porte derrière lui. Il m'avait enfermé! Je m'assis sur la marche la plus près de la sortie et attendis, intrigué, essayant de capter les bribes de conversation. Une voix féminine suppliait:

-Ne me fais pas languir! Montre-moi le gros Lulu!

J'entendis comme un roulement de tambour avant d'être libéré. Et voici la bête qui s'avancait dans l'arène! Je descendis maladroitement les trois marches restantes et fixai la jeune fille aux yeux verts.

-Oh ce qu'il est mignon! Mais ce n'est pas celui que tu m'avais décrit?

Et Jim de lui conter toute l'histoire: le gros Lulu, ma première adoption, mon retour au refuge, encore le gros Lulu et puis moi, pleurnichant comme si on allait m'égorger. Il conclut par:

-Je te présente « Fido »!

-Fido? Pas trop fort, comme nom! On va t'en choisir un autre, mon beau!

-Justement, dit Jim comme si elle s'était adressée à lui, je t'attendais pour y réfléchir.

-Bon! Le premier s'appelait Youppa, le second Yogi, le troisième Yoga... alors je propose Youppi!

-Youppi? Qu'en dis-tu? daigna-t-on enfin me demander.

Persuadé qu'une fois la question réglée, on songerait peut-être à me donner à manger, je lançai mon cri de guerre.

-Wof! Wof!!

-Adopté! décida Jim, et maintenant à table! On a tous très faim, pas vrai?

-Youppi! fis-je dans ma tête.

Un chien, contrairement aux humains, ne se lèche les babines qu'après manger. Donc, je ne me léchai pas les babines, mais suivais Diane à la trace (c'était le nom de la jeune fille qui sentait fort la fleur des jardins), pendant qu'elle préparait ma gamelle. Je n'en avais jamais

mangé, mais j'adorais déjà le lapin chasseur. Oh déception! Oh incompréhension de la gent canine! On me servit de la pâtée sponsorisée par mon set de table. Où était donc passé le gibier odoriférant? Je reniflai du bout du museau tout en suppliant mon compagnon du regard.

-J'ai l'impression qu'il veut autre chose, comprit ce dernier.

-C'est ce que crains, oui! Bon, juste un bout, mais ce n'est pas une habitude à prendre, me prévint la jeune fille.

Je peux l'avouer, le lapin chasseur était un pur délice, un mets de premier choix. À la prochaine occasion, j'en redemanderai.

Les émotions, la découverte des lieux et un bon repas eurent raison de mes dernières forces. Je m'éclipsai pendant leur repas et squattai leur lit sans permission. Déplié de tous mes membres, la tête posée sur un oreiller sentant bon la rose et la violette, je m'assoupis, heureux d'avoir adopté ces deux êtres humains.

NOUVELLE VIE

Le soleil dardait ses derniers feux à travers la fenêtre et se reflétait dans mon pelage. Je raidis mes deux pattes avant dans un mouvement tremblé, je bâillai à m'en décrocher la mâchoire et me levai. J'étendis à nouveau ma patte avant droite, puis la gauche, et sautai du lit, me dirigeant vers la cuisine pour me sustenter.

-Et ben dis donc, me lança Jim, sacrée sieste mon Youppi!

Je répondis par un « wooooh » retentissant, constatant que ma gamelle était vide.

-Il répond bien à son nom, dit Diane, on dirait qu'il nous comprend!

-Woooo... wooo...wof!

Je me répétais, j'avais vraiment très faim. Je passai et repassai devant ce que j'appelais mon armoire à cadeaux. Enfin, Jim finit par comprendre! Aussi, ramassa-t-il mon plat avant d'ouvrir non pas l'une des portes de mon paradis, mais une autre, juste en face, de laquelle s'échappait de l'air froid en même temps qu'une bonne odeur de lapin chasseur. Je salivais déjà.

-On t'a gardé quelques restes de lapin, m'annonça-t-il.

Et il posa la gamelle sur le « C » du sponsor. Le gibier était mélangé avec des rondelles orange et des petites billes vertes. Je mangeai de bon appétit puis lapai une bonne ration d'eau. Je m'installai à l'entrée de la pièce, sur la barre de métal, et entrepris de m'y étendre pour une nouvelle sieste, cette fois d'après repas.

-Dis donc, mon coquin! C'est quoi ça? de me réprimander Jim en me mettant mon assiette sous le nez.

Je détournai la tête d'un air dédaigneux. Je n'avais plus faim. Les rondelles de carottes trônaient à l'ouest, les petits pois au nord, sinon, la gamelle était parfaitement récurée.

-Et les légumes... qu'est-ce que t'en fais?

Je me purléchai les babines avant d'émettre un long bâillement. Puis je pris la direction de la fenêtre donnant sur la rue avant de sauter sur la petite tablette pas trop élevée qui lui servait de base. Là, je me mis à observer tout ce qui se déroulait. Un gros chien noir promenait une personne âgée. Ils passèrent sur le trottoir d'en face. Ils étaient encordés l'un à l'autre par une laisse rouge. Je m'aplatiss derrière le montant de la fenêtre et me redressai quand ils disparurent à ma vue. Un garçon sur planche à roulettes dévala la chaussée dans un bruit assourdissant, suivi d'une mobylette pétaradante. Un appartement s'éclaira en face du mien, une personne s'affairait, allant et venant pour mon plus grand plaisir. Puis une deuxième fenêtre s'illumina, puis une troisième. Ils s'étaient tous donné le mot. Cela m'occupait durant deux heures. Quand la nuit fut complètement tombée et les candélabres allumés, je me postai devant la porte de sortie et attendis qu'elle s'ouvre. C'est que j'avais drôlement envie, moi! On avait beau avoir déposé une gazette à cet effet, reste que ça ne me plaisait pas du tout.

Non, mais... on me prenait pour un chat, ou quoi? Elle resta close. J'avais beau gratter dans la porte, elle demeurait fermée. Je me mis à aboyer. Du coup, Diane vint me gronder.

Puis elle comprit. Après avoir chargé Jim de me faire prendre une marche, celui-ci me mit en laisse et m'emmena faire mes petits besoins. Ouf... quel soulagement. C'était ça, où je débarrassais tout au pied de la plante qui se trouvait dans la cuisine.

-Faudra t'apprendre à utiliser la gazette, me dit Jim après que nous fûmes rentrés. Allez hop, maintenant! Tu viens dans la chambre avec Diane et moi. Viens!

Et il me souleva du sol pour me transporter dans la chambre, devant une grosse boîte noire. Puisque rien d'intéressant ne se jouait sur le petit écran, je retournai me stationner devant la petite porte bloquant l'accès entre l'escalier et le salon et me mis à fixer la poignée avec insistance. Je mourais d'envie d'aller m'amuser avec la plante. Je pourrais délester son bac d'un peu de terre, qui sait! J'adore faire ça! Je fis des incantations dans ma tête, puis tout haut, j'eus soudain une idée de génie. Alors que Jim m'interpellait depuis la chambre, je montai sur mes deux pattes arrière tout en étirant une patte avant le plus haut possible, vers la clenche. Après quelques essais infructueux, le miracle se produisit! Je parvins à la faire tourner. Youppi! Je descendis deux petites marches pour ensuite prendre candidement la direction de la cuisine quand je fus bêtement arrêté par mon bon ami Jim qui me souleva du sol. Tout en me secouant comme un prunier, il me lança d'un ton franchement autoritaire:

-J'ai dit pas de sortie!

Et il me ramena dans la chambre, sans autre forme de procès, allant même, cette fois, jusqu'à fermer la porte de la pièce. Diane me prit dans ses bras et me susurra des mots doux.

-Toi, je te soupçonne d'avoir quelques petits mauvais coups en tête! Je t'aime déjà beaucoup tu sais! Je te promets que tu auras une longue vie de gâteries et de tendresse, avec nous, mais il te faudra être gentil.

Sa voix était sensuelle et douce. Elle me parlait tendrement à l'oreille, tout en me caressant le haut du crâne. Je me mis en mode charme et lui léchai le bout du nez à quelques reprises. Après l'avoir ainsi fait rire un bon coup, je me blottis sur son ventre, qu'elle avait chaud et plutôt bien rembourré. Je ne pensais même plus à la plante.

Eureka! À vingt-trois heures, après un somme douillet sur ma copine, on me conduisit à la cuisine. Après avoir installé un grand panier en osier contenant un coussin moelleux dans un coin de la pièce, Jim m'expliqua qu'il s'agissait de mon lit. Avant de me quitter, il ferma la porte donnant sur le salon pendant que Diane abaissait de moitié le volet de la fenêtre.

-Si tu t'ennuies, me dit-elle, tu regardes dehors! OK?

Et elle m'administra un doux baiser sur le front tout en me regardant tendrement. Ému, je lui rendis ce regard. Je crois bien que je l'aimais déjà beaucoup, moi aussi. Elle posa ma gamelle pleine à sa place usuelle et ferma la porte donnant sur l'entrée, me laissant seul dans le noir. Je mangeai les trois quarts de ma nourriture sèche et entrepris de tester ma gazette. Chemin faisant, mon instinct territorial devait l'emporter sur la raison lorsqu'en passant devant la plante, me vint l'idée de déposer à son pied un petit échantillon de mon meilleur pipi. Ceci fait, je poursuivis mon chemin jusqu'à la gazette. Une fois rendu, je commençai à l'examiner

tout en lui cherchant une utilité aussi rigolote que divertissante. Puis je trouvai... c'était si amusant de déchirer les feuilles en lamelles et de les mâchouiller! Je m'occupai ainsi durant cinq bonnes minutes, puis, fatigué, je rejoignis mon panier pour m'y coucher confortablement.

Je me réveillai un peu plus tard, alors que les étoiles brillaient encore dans le ciel. Je mangeai les restes de mon assiette, m'amusai quelque peu avec la plante qui finit par tomber et répandre une bonne partie de son sable sur le carrelage. Ouf... j'en avais plein les pattes quand je décidai de me rendre à la fenêtre pour observer le jardin. Le vent soufflait suffisamment fort pour faire osciller les branches du lilas. Les ombres allongées se mouvaient en cadence sur le sol. Certaines ressemblaient à des monstres préhistoriques. Un bruit suivi d'un pinceau lumineux passa à vive allure de l'autre côté du mur. Les ombres portées ne m'intéressaient plus. Ma gamelle était vide, j'avais fait trois fois le tour de la pièce et je n'avais plus envie de jouer. Je décidai donc d'appeler à la rescousse, pleurnichant tout doucement au début, comme un oisillon tombé du nid, puis hurlant à la mort derrière le chambranle par la suite. Mais ce fut hélas sans résultat. À mon grand désespoir, soit ma voix ne portait pas assez pour les réveiller, soit ils faisaient la sourde oreille. Très bien... Je décrétai alors qu'il fallait employer les grands moyens et sautai après la poignée. Celle-là était toutefois beaucoup trop haute. Il m'aurait fallu être un chat pour parvenir à l'atteindre. Humm... Ah... peut-être bien que si je sautais sur la chaise juste à côté de la porte, il me serait plus facile de poser la patte sur la poignée. Je m'exécutai et... Youppi! À la troisième tentative, elle s'ouvrit. J'étais libre. J'explorai l'entrée, traversai le salon et me remis à espionner l'extérieur par la fenêtre.

Rien ne se passait depuis un quart d'heure quand soudain, des bruits inquiétants me parvinrent aux oreilles. Des grincements, des chocs, des couinements et des bruits de vaisselle cassée. Quelques minutes plus tard, l'attaque se précisa sur le front ouest, se matérialisant sous la forme d'un rayon laser. Des flashes orange illuminaient la chaussée. Je me réfugiai derrière les rideaux, trop curieux pour fuir.

L'engin déboucha dans la rue dans un feu incendiaire, énorme masse métallique aux mâchoires d'acier et en mouvement permanent, enfermant, avalant, broyant tout dans sa gueule d'enfer, en un feulement terrifiant. Deux hommes couraient de chaque côté, alimentant l'animal de blocs de plastique gris, pendant que celui-ci activait ses lance-flammes. J'étais atterré, je me sauvai à toutes pattes et hurlai ma peur à la porte de mes hôtes. Celle-ci s'ouvrit avec fracas, me faisant fuir à nouveau sous l'abri anti-engeulades le plus proche, soit la table de la salle à manger.

-Youppi! T'as vu l'heure? me sermonna Diane.

-Euh... Non je n'avais pas regardé!

-Il est cinq heures du matin! me renseigna-t-elle pour répondre à mon interrogation muette.

Puis elle remarqua les tirs de laser transperçant les vitres du séjour.

-Oh! Excuse-moi mon bébé! Tu as eu peur des vidangeurs, c'est ça?

Et elle m'emmena d'autorité dans sa chambre à coucher, me posa sur l'édredon et se recoucha. Soudain, prise de soupçons:

-Au fait, que faisais-tu dans la salle à manger à cette heure-ci? Tu n'étais pas enfermé dans la cuisine?

Non, justement, je n'étais pas enfermé. Je profitai de la brèche ouverte pour me glisser sous les draps et me coller contre les jambes de Jim.

-Ah non, grommela celui-ci dans un demi-sommeil, on avait dit pas dans le lit!

Et il se mit à ronfler bruyamment. Je fis écho en émettant moi aussi des petits râles chaque fois que j'expirais. Car oui, un chien peut très bien faire ça. J'imaginai le petit sourire triomphal de Diane.

Nous nous réveillâmes tous les trois à sept heures, quand la minichaîne illumina la pièce de sa lumière martienne. Cela me remit en mémoire la guerre des étoiles du petit matin, quand les rayons laser avaient voulu m'assassiner. Puis on entonna en fanfare la Jazz suite n° 1 pour piano concerto de Chostakovitch.

-Merde! J'ai oublié de baisser le son de la chaîne!

Et Jim sauta en bas du lit, n'ayant pas trouvé la télécommande. Je me blottis contre le ventre brûlant de Diane pour un répit plein de tendresse. Jaloux, Jim se mit à nous secouer.

-Allez, debout! C'est l'heure de toute façon!

Je ne comprenais pas... peut-être pour eux, mais moi, je n'avais pas d'horaires. Je devais apprendre que les humains avaient une horloge en permanence connectée à leur cerveau. Moi, j'étais né sans montre.

Je fus le premier servi. Le petit déjeuner était copieux: mijoté de veau en sauce aux petits légumes, (je les recrachai consciencieusement dans un coin), petit bout de fromage blanc et coupelle d'eau. J'avais tout terminé avant même que mes hôtes passent à table. Je fis le beau devant mon maître pour qu'il s'occupe de moi. J'avais envie de m'amuser.

-Je travaille aujourd'hui, Youppi! Je ne vais pas avoir le temps de jouer avec toi.

Là, je lui fis mon plus bel air piteux.

-OK bonhomme!

Il alla vers mon armoire à cadeaux d'où il sortit un os qu'il lança à mon intention à l'autre bout du salon. Je partis au quadruple galop, surfai sur les lames de parquet vitrifiées et négociâmes un virage serré pour stopper tête première dans le montant d'une chaise en pin. Je saisis l'os dans ma gueule et le mordillai tout en reprenant la direction de la cuisine. Je m'aplatiss sur le sol en le laissant tomber, attendant que Jim me le lance à nouveau. Mais l'os resta là. Je lançai donc un « woof » plaintif.

-Ah oui! articula-t-il la bouche pleine.

Il relança l'os dans l'autre pièce. Ce manège dura un quart d'heure, jusqu'au rappel à l'ordre de Diane. Je devais me rendre compte que c'était surtout la fille qui était connectée à une horloge interne.

-Dépêche-toi Jim, le prévint-elle, on va être en retard au boulot! Tu joueras avec le chien ce soir! Est-ce que tu l'as emmené dehors pour ses besoins? C'est que j'ai pas envie qu'il me redécore la cuisine comme hier soir.

« Le chien » était le deuxième nom employé par l'un ou l'autre, et ce, en deux circonstances: quand ils étaient énervés ou quand ils étaient pressés. Sinon, ils m'appelaient Youppi, mon minou, bébé ou encore, mon trésor.

Avant de partir, Diane m'embrassa sur le front. Eux aussi avaient plusieurs noms selon le moment: Jim, Jimmy, ma chérie, Diane, Didi, imbécile, pauvre con ou va-te-faire-voir. Elle me donna une petite gamelle remplie de nourriture sèche.

-Tu seras sage! décida-t-elle pour nous deux. Nous devons partir gagner ta croûte. On repasse ce midi.

Et ils m'abandonnèrent.

Je croquai trois granulés secs et salés comme des cacahuètes et cherchai mes compagnons dans toutes les pièces. Ils m'avaient bel et bien laissé tomber. J'appelai de toute la force de mes poumons:

-Woof! Woof! Woooooooooooooooooo!

Je me lassai au bout d'un quart d'heure et montai à l'étage poursuivre mes investigations de la veille. Je découvris des objets hétéroclites dans les interstices du plancher mal joint. Au bout d'un temps certain, la moisson fut bonne. J'avais amassé un bout de chanvre, une épingle à nourrice, deux trombones, un joint de robinet, une cheville plastifiée et un monceau de poussière. Un bout de tissu effiloché bleu et blanc, qu'un gamin aurait pu orner, en imagination, d'une médaille de la drôle de guerre, dépassait d'une latte disjointe, mais pour moi, ce n'était qu'un morceau de tissu effiloché noir et blanc.

J'en vins à m'ennuyer. Je redescendis d'un étage et me stationnai devant la grande porte vitrée du séjour, guettant je ne sais quoi, mais guettant. Je m'installai dans la position « attente longue », c'est-à-dire couché, les prunelles tournées vers l'objectif. Mes yeux se fermèrent à la lumière du jour, ma tête tomba en avant, je sursautai et essayai de garder la tête haute. À la troisième tentative de Morphée, je m'endormis.

Un cliquetis métallique me réveilla. Je me redressai et repris ma surveillance de la rue. Une voiture mauve s'arrêta devant la maison. Mes deux adoptés en sortirent. Je me mis debout, les deux pattes avant sur la vitre, et jappai de tout mon soul. Diane me vit et répondit d'un signe de la main, imaginant que je lui disais bonjour. Quand ils disparurent de ma vue, je me précipitai dans le vestibule pour les accueillir, car j'avais très faim. Ils furent tout émus de cette marque d'attention et chacun déposa son odeur sur mon dos, du plat de la main. Je me secouai un bon coup avant de les suivre dans la cuisine. Je n'eus droit qu'à une cuillerée à café de pâtée.

-Tu auras ta vraie gamelle quand on s'en ira!

J'ignorai ce ridicule petit hors-d'œuvre et retrouvai mon os derrière un porte-revues. Je le dégageai d'un mouvement de patte, le pris délicatement entre mes crocs et le déposai entre les espadrilles de Jim, vautre dans le canapé, une revue « VTT » dépliée sur les genoux. Malgré cela, il continua sa lecture comme si de rien n'était. Alors d'un bond leste, j'atterris sur le magazine, le chiffonnant suffisamment pour le rendre illisible.

-Je vois que tu as de la suite dans les idées! fit-il avant de me lancer mon os.

Je le réceptionnai presque en plein vol et le lui ramenai aussitôt. J'étais franchement doué comme gardien de buts. Ça, c'était indéniable. Jim dut ruser et faire rouler l'os sur mon flanc gauche pour parvenir à percer mon infailible défense. Puis il m'annonça que Diane et lui devaient repartir. C'est alors avec beaucoup de tristesse que je les regardai se diriger vers la porte d'entrée pour me quitter à nouveau. Je dois toutefois confesser que je ne vis pas passer l'après-midi, trop occupé que j'étais à faire la sieste.

Je ne les entendis pas rentrer. Jim mit plus d'un quart d'heure avant de découvrir que j'étais sous le lit. Il me présenta quatre petits tubes en cuir. Il éprouva beaucoup de mal à emprisonner mes pattes dans chacun d'eux. Franchement, je n'appréciais pas du tout ce jeu et le pauvre dut me poursuivre à travers tout l'étage, sauf le grenier, dont il avait fermé l'accès, pour me mettre ces drôles d'engins aux pattes. Quand il y parvint, il me mit mon collier auquel il attachait une laisse puis m'annonça:

-On va visiter le jardin! J'ai dû te passer des petites bottes car il neige, ce soir.

Et il ouvrit la porte de sortie. Cette fois, je ne me fis pas avoir, je descendis les marches sans m'arrêter, entraînant Jim dans mon sillage, tel le hors-bord tirant un skieur nautique.

-Tu es fou de dévaler l'escalier comme ça, je n'ai que deux pattes, moi! Comment veux-tu que je rivalise avec toi?

Je répondis par un regard interrogatif et me postai devant l'accès au jardin. Une odeur de mousse, d'herbe et de terre me sauta au museau. J'étais aux anges. Je fouinais partout, méthodiquement, longeant la périphérie. Je commençai par un conteneur gris près de la porte, ressemblant étrangement à ceux qu'avalait le monstre d'acier aperçu le matin même. Il refoulait un nombre impressionnant de messages olfactifs d'ennemis potentiels à quatre pattes. Cela me déplut profondément. C'est qu'après tout, il s'agissait de mon territoire à moi. Puis je tombai sur un rosier grimpant que j'évitai soigneusement. Je n'avais pas de très bons souvenirs avec les rosiers.

Je rencontrai un serpent vert en plastique, roulé en spirale autour d'un support mural. Je piétinai des plates-bandes qui attendaient les semis, le long de l'autre mur et me cognai à un arbuste. Puis je fus immobilisé brusquement, ma laisse entortillée dans une haie de framboisiers dénudées de ses feuilles... mais pas de ses armes. Je reniflai ce nouvel ennemi et celui-ci se défendit, me lacérant le nez de ses dards affûtés. Mon maître, qui me suivait pas à pas, dut se mettre à quatre pattes pour me libérer avant d'en ressortir les mains en sang, et d'articuler des jurons que la décence m'interdit de répéter ici.

L'incident fut bénéfique puisqu'il retira ma laisse. Je pus ainsi courir dans l'herbe tendre et humide sans m'empêtrer, rouler sur moi-même et glisser sur le sol pour m'imprégner des effluves de la terre. Un amoncellement de bois s'érigéait le long du troisième mur. Je mis du temps à lire toutes les petites annonces laissées par les chiens du quartier sur les rondins du bas. Ceci fait, j'essayai de grimper sur le tas mais sans y arriver. Non seulement je n'y arrivais pas, mais ce petit exercice me fit tomber à la renverse, tête première dans une touffe rabougrie de menthe poivrée. L'hiver avait fait son œuvre sur les végétaux, pas une plante ne résistait, pas une fleur ne pavanait.

J'allais me couler sous la porte d'une petite cabane en crépis, le clou de la visite, quand j'entendis un « clac » qui m'arrêta net dans mon mouvement, patte avant droite en suspension, tel le coyote du dessin animé lorsqu'il effectue un vol stationnaire au-dessus du précipice.

-La nuit tombe, me signifia Jim, et en plus il fait froid. On va remonter, d'accord?

Je n'étais pas d'accord, mais je fis comme si et nous rentrâmes à la maison, non sans avoir fait de nombreux arrêts dans l'escalier.

JOURS DE FÊTE

La nuit se passa comme la précédente, mais ce fut la dernière du genre. Je mangeai sitôt enfermé dans ma chambre-cuisine, je terrassai ma gazette, je dormis, je mangeai, je grugeai mon os, je guettai les ombres inquiétantes, je pleurai puis j'ouvris la porte et me promenai dans le séjour. Une heure avant le réveil de mes hôtes, je me précipitai dans leur chambre pour ensuite me glisser dans leur lit, bien collé contre les jambes de Jim qui du coup, se mit à grommeler des jurons du genre:

-Toi le petit emmerdeur tu vas voir ce que tu vas voir!

Et il replongea dans ses ronflements. La matinée se déroula en fouilles archéologiques au grenier, le midi en partie de tennis avec Jim et en fin de journée, je retournai dans le jardin. Cette fois je me glissai tout de suite sous la porte du cabanon. Sauf que Jim avait prévu le coup... il sortit une clé de sa poche et ouvrit la porte pour me surveiller.

-C'est pour vérifier tes bêtises, argumenta-t-il en guise d'excuse pour s'immiscer dans mon domaine privé.

Des fourmis couraient tout partout pour se protéger de l'intrus que j'étais. Elles avaient bien raison... si je ne les écrasais pas involontairement en posant les pattes sur elle, je leur courais après pour mieux les voir fuir. Puis, comme ça, j'essayai, pour voir, d'en attraper une avec ma gueule. J'y parvins, mais je n'aimais vraiment pas ça. Pas vraiment mon type de nourriture. Jim, qui m'avait vu faire, me sermonna avec véhémence avant de se détourner avec un air de parfait dégoût. Pourtant étrange... il leur arrivait pourtant, à eux aussi, d'ingurgiter de la nourriture nauséabonde comme le jus d'orange ou encore, les oignons frits. Sauf que moi, je ne me permettais pas de leur adresser des réflexions désobligeantes.

Le cabanon regorgeait d'objets hétéroclites. Je pris beaucoup de temps pour explorer tous ces trésors: des pots de fleurs vides, des tuiles, des bouts de bois, une tondeuse avec une laisse comme moi, des outils de jardinage et surtout, deux vélos distillant tout un tas de renseignements. Il aura fallu que Jim me porte pour parvenir à me faire quitter cet endroit idyllique, non sans me promettre que je pourrais y revenir dès le lendemain.

Je passai la soirée sur les genoux de Diane, devant la petite lucarne, où cent et un pauvres petits chiens noirs et blancs étaient pourchassés et enlevés par une affreuse sorcière et ses deux idiots d'acolytes. Affreux! J'ai bien fait rire ma maîtresse lorsque je me mis à faire le tour de la boîte vitrée, à la recherche d'un moyen quelconque pour y entrer et me porter au secours de mes congénères. J'ignore ce qui la fit rire à ce point: parce qu'il n'y avait pas d'entrée, ou parce que je ne l'ai pas trouvée?

La nuit se déroula sans incident, jusqu'à l'aube. Là, j'eus beau monter sur la chaise pour ouvrir la clenche de la porte... il n'y avait rien à faire. Celle-ci demeura fermée. Je recommençai, encore et encore, jusqu'à épuisement. Niet! Avais-je perdu la patte? Je ne compris pas que Jim l'avait fermée à clé. J'étais prisonnier. Je pleurai, je grattai, je hurlai... mais en vain. Je finis par me coucher dans mon panier, les yeux rivés sur la poignée, comme si par là, j'espérais pouvoir l'ouvrir par la seule force de ma pensée. Mais encore là, peine perdue. Mes deux paupières tombèrent malgré moi et je plongeai dans un univers peuplé de rêves. Plus tard, Jim était devant moi, agitant sa main devant mes yeux. Surpris, je sursautai.

-Comme tu vois, rigola-t-il, c'est moi qui te réveille aujourd'hui!

-Woof! l'accueillis-je.

Le jour était levé depuis longtemps. Le ciel était tout blanc. Jim m'expliqua que c'était le week-end et que ces jours-là, on se levait plus tard car les maîtres restaient à la maison. Je protestai: d'abord, il était dix heures et je n'avais pas déjeuné et ensuite, c'était MOI le maître. Puisque la pâtée et le fromage blanc étaient délicieux, j'arrêtai de me plaindre. Et de toute façon, j'avais la bouche pleine.

Après avoir bien bu et bien mangé, je m'installai devant la fenêtre et fus le premier à voir tomber la neige. J'essayai d'attraper les flocons à travers la vitre, où au grand désespoir de Diane, je laissai mes empreintes de pattes. Si au début elle se fâcha de la chose, elle finit par me laisser faire, trop fatigué, j'imagine, de crier pour rien. Le jardin devint uniforme très rapidement. Je ne sortis pas de la journée, sinon rapidement pour mes petits besoins, Jim ayant décrété que ce n'était pas un temps à mettre un toutou dehors. En compensation, pour ne pas avoir tenu sa promesse de la veille, il m'annonça, d'un ton important, qu'il avait une surprise pour moi. Il me fit savoir que nous étions le 18 décembre et que de ce fait, on allait installer le sapin de Noël.

Ceci dit, il entreprit l'ascension du grenier. Je le doublai dans la montée, passant entre ses jambes au risque de le faire basculer dans le vide. Il fallait que j'arrive avant lui. Puis je me postai devant mes fouilles archéologiques. Il se dirigea vers une caisse en bois, sans même jeter un coup d'œil dans ma direction. J'étais scandalisé. Je fixais mon tas avec insistance pour attirer son attention, mais l'homme ployait sous sa charge et m'invita de la voix à le suivre à l'étage du dessous. Ne comprenait-il rien? Les humains sont d'une lenteur désespérante pour assimiler le langage des chiens. Ils jacassent toute la journée et doivent recourir à la parole pour communiquer entre eux... c'est une méthode tellement longue et fastidieuse pour faire passer ses idées! Tandis que moi, simple petit Shih Tzu mélangé, il me suffisait d'un simple clignement de l'œil ou d'une transmission de pensée pour obtenir ce que je désire. Puis soudain, une lueur de compréhension illumina le regard de mon maître. Il posa sa caisse en haut des marches.

-Wow! Où as-tu trouvé toutes ces merveilles, mon beau chien? Diane, monte! Viens voir les cadeaux de notre fils!

Il s'assit par terre en tailleur et se mit à séparer les objets exhumés du passé de l'amas de poussière. Diane se pencha sur mes trésors et contempla le tas d'un air admiratif. Moi, je me tenais à une distance respectable pour observer le tableau, bien assis, sans sourciller.

-Regarde-moi ça, Diane! Une ancienne pièce d'un dix sous, et là, un vingt-cinq sous!

L'air ravi, il mit de côté l'objet de mes recherches, dans une boîte en plastique translucide.

-Voilà! Belle trouvaille mon Youppi! Félicitations!

Il y avait les pièces de monnaie, le ruban, les trombones, de la ficelle, des joints, des rondelles de cuivre, des colliers plastiques, des perles, et surtout, une bille assortie à mes yeux et pour laquelle j'avais dû mettre plus d'une demi-heure avant de parvenir à l'extraire de sa cachette. Je consentis enfin à suivre le mâle et sa volumineuse caisse en bois à l'étage inférieur.

Là, ce fut à mon tour d'être fasciné par le coffre au trésor de Jim. Une multitude de boas pailletés, de boules de couleur et de personnages en terre cuite sortirent de la boîte. Je humai toutes ces choses. Je me roulai dans les guirlandes, les mordillant, les jetant en l'air, bravant ces serpents multicolores, qui perdaient un peu plus d'écailles sous chacun de mes assauts. J'en ressortis sous les quolibets de Jim. J'étais couvert de paillettes, j'étais grimé comme un vulgaire chien de carnaval. Vexé, je m'assis à l'écart pour me débarrasser de tout ce fard. J'étais absolument contre le maquillage, étant beaucoup plus séduisant au naturel avec mon masque facial blanc, mon museau tout noir et mes yeux d'azur. Pas besoin d'en rajouter. J'étais un être parfait, surtout depuis que mes pattes restaient immaculées, grâce à ma vie sédentaire.

Je m'approchai de la structure, censée ressembler à un sapin de montagne. Il sentait le plastique à plein nez. Jim accrocha des boules scintillantes. J'administrai un coup de museau à l'une d'elle pour la faire bouger. Elle lança des éclairs bleutés. J'étais subjugué. À chaque fois qu'elle se stabilisait, je la relançais, cette fois avec une patte, de plus en plus fort et de plus en plus vite. Tant et si bien, qu'elle finit par s'envoler, pour ensuite atterrir plus loin sur le plancher, après un saut périlleux arrière. Le tout causa un bruit mat et une véritable pluie d'étoiles. Je ne compris vraiment pas la colère de Jim. Comme effet spécial, c'était pourtant sublime! Je me repliai sous la table la plus proche.

Quand je le vis enrouler les boas autour du monticule en plastique, je m'approchai prudemment. Les serpents étaient toujours vivants! Ils ondulaient autour des branches. J'en attrapai un au bas du sapin, le mordis violemment puis le tirai de toute la force de mes dents. Le haut du sapin tournoya sur lui-même et une pluie d'étoiles s'écrasa à nouveau sur le sol. Jim me hurla dans les oreilles tandis que Diane se tenait les deux mains sur les hanches, à l'entrée de ma cuisine-chambre. Oups... à nouveau, je me repliai sous ma table-abri.

-Je t'avais bien dit que décorer un sapin de Noël avec un chien dans les pattes, c'était du suicide! lui dit-elle.

J'abandonnai ma lutte contre le sapin, même quand le soir venu, il se mit à lancer des flashes lumineux. Mais il ne perdait rien pour attendre.

Les semaines suivantes, quand je fus seul dans la maison, il eut ma visite tous les jours en plus de perdre un attribut à chacune de nos rixes. Quand les fêtes furent passées et que Jim démontra le sapin, il ne remit que quinze boules dans la boîte de rangement contre cinquante le jour du grand déballage. Il y remit aussi quinze sphères brillantes, que je n'avais pas réussi à atteindre parce que trop hautes pour moi. Quant au petit Jésus de la crèche et à son lit de paille, ils ne furent jamais retrouvés. J'avais de plus achevé les serpents. En toute modestie, je pense qu'il m'est permis de m'octroyer la victoire finale de cette guerre, ma première contre le faux sapin de montagne.

J'aimais, comme toute la gent canine, la routine et la tranquillité au quotidien. Je poursuivais mes fouilles, mes observations, mes jeux et mes siestes. Le manteau d'hermine, à l'extérieur, disparut par un bel après-midi ensoleillé. J'eus donc à nouveau la permission de fouler ma propriété. Sitôt dans le jardin, je tournai à droite, longeant le container gris et m'engouffrai sous la galerie, où des odeurs familières jaillirent à mes narines. Jim me héla, accroupi devant les marches d'escalier, dans le but de me faire revenir. Mais l'endroit était vraiment trop passionnant pour que je réponde. Une vraie niche! Ça sentait la terre battue humide, les

pommes de terre germées, la vinasse, la moisissure et le bois en composition. Je me gavai de tous ces parfums enivrants pour un chien vivant dans une maison aseptisée.

Entre-temps, Jim m'avait rejoint dans mon univers souterrain, via l'extrémité droite de la galerie. Il alluma la lumière de poche, faisant fuir les dizaines de fourmis que je m'efforçais d'effrayer. Pourquoi les humains doivent-ils toujours tout gâcher? Je passai une éternité à déposer ma trace personnelle dans chaque recoin. Je marquai mon territoire aux quatre points cardinaux de la galerie et sur les caisses de bois qu'on y avait remisées. Tout m'attirait, je ne savais plus où donner du museau. Las de ne point être écouté, Jim me rappela sévèrement à l'ordre. Il dut passer ses bras entre les marches et les étirer de tout leur long avant de parvenir à m'attraper et me sortir de là. J'eus le regret de ne pouvoir déposer une dernière marque odorante en haut de l'escalier. Tant pis, je m'y attellerais à la première occasion. En tout cas, le dessous de la galerie avait changé d'odeur. Maintenant, il sentait MOI!

Une surprise m'attendait à l'étage. En général, les chiens n'aiment pas les surprises, mais celle-ci était de taille. Pendant que j'arpentais mon domaine, Diane avait allumé la cheminée. Comment expliquer le bonheur d'un feu de bois? Je ne pris même pas la peine d'aller voir ma gamelle. J'étais fasciné par les trolls dansant derrière la vitre du foyer, dans une chorégraphie imaginée par le Diable en personne. La chaleur de l'enfer me cuisait le dos. La lueur diabolique brillait sur mon pelage. Des feux follets illuminaient mes yeux. J'étais aux anges (façon de parler)!

Je m'installai sur le pouf, devant l'âtre rougeoyant, offrant mon ventre à la marmite du Diable qui crépitait et lançait des flammèches incendiaires contre la surface vitrée. Jim ouvrit la cheminée pour ajouter une bûche. Du coup, une odeur de résine surchauffée envahit mes narines et des farfadets s'échappèrent dans la pièce. Je me mis à rêver de biscuits, d'os et de petits plats Cesar. Vivement la bonne bouffe! Le sapin, encore en place à cette époque, accrochait la lumière du foyer avec ses boules multicolores. Je savais d'instinct que la cheminée serait à nouveau allumée, mais avant ce jour de fête, j'allais subir un terrible spleen.

Le tout devait débiter par une agitation anormale dans ma chambre à coucher ou la cuisine de Diane, (comme on veut), et autour de la table du séjour. Jim et Diane ne s'occupaient plus du tout de moi, allant même jusqu'à pester quand je les suivais d'un peu trop près, grognant quand j'apportais un jouet et m'oubliant à tel point que je n'eus rien à manger pendant deux heures. Il faut dire que contrairement à mes congénères, qui se contentent d'une simple collation le matin et d'une autre le soir, moi j'en exigeais neuf, réparties comme suit: deux au lever, une au départ de mes hôtes pour le travail matinal, une à midi, une au deuxième départ de mes hôtes pour le travail de l'après-midi, deux à leur retour, une en début de soirée et la neuvième au coucher. Certes les portions étaient petites, mais je n'admettais pas que ma gamelle reste vide et encore moins qu'elle ne soit pas à sa place exacte, sur le « C » de mon sponsor. Mais voilà que je fixais depuis un quart d'heure mon assiette vide et que personne ne s'en formalisait. Je finis par me coucher sur le dossier du canapé en un point stratégique et haut perché, me permettant de visualiser la situation de loin, tout en évitant les coups de pied malencontreux. Le malheur se matérialisa par un premier coup de sonnette. Diane, toute joyeuse et pailletée comme le sapin, me mis au courant en ces termes:

-Aujourd'hui, c'est le réveillon de Noël. Nous allons avoir plein d'invités!

Je devais comprendre plus tard ce que signifiait « plein d'invités ». L'épreuve se traduisit par des voix stridentes pendant huit heures, des parfums pestilentiels, une multitude de jambes à slalomer, des attaques de talons aiguilles à esquiver, des effluves de viandes qu'on m'interdisait d'apprécier et surtout, une course poursuite de tous les instants pour éviter six petites mains potelées et roses. Ils avançaient sur leurs quatre pattes, comme moi, mais heureusement, ils ne savaient pas bien s'en servir. Ils étaient trois, se faufilant entre les pieds d'hommes, les échasses des femmes et les pieds de table, glissant sur le parquet ou le carrelage, essayant de s'agripper à mes poils, de me tirer la queue ou les oreilles ou encore, de me mettre les doigts dans les yeux. J'esquivai les coups bas pendant deux heures, me terrant dans les recoins les plus invraisemblables, me transformant en carpette, me cachant sous les meubles, quand l'un des bambins finit par me localiser derrière le minuscule espace laissé entre le lave-vaisselle et le mur. Pris au piège, je me défendis d'une petite mordillée sur la main qui approchait de mon museau. La réaction ne se fit pas attendre, un concert de hurlements s'éleva de la cuisine.

-Il m'a mordu! Maman! Papa! Le méchant chien m'a mordu! Wouin-in-in!

La mère ramassa sa progéniture qui se tordait de douleur sur le carrelage, dans ma foi un bon jeu d'acteur, en me lançant un « sale bête » de temps en temps. Deux autres femmes, empestant le « chat nul » N°5, soulevèrent les autres bébés avec des regards de terreur vers le canin mangeur d'enfants. Diane, une fois seule avec moi dans la cuisine, essaya de me persuader de sortir de ma nouvelle planque, derrière la plinthe, sous un meuble bas.

-Allez viens Youppi! Je suis désolée. Ce sont eux les méchants. En plus, j'ai examiné sa main... tu ne l'as même pas mordue. Ce sont de sales gosses. Viens mon bébé adoré!

Sa voix douce et sensuelle étant persuasive, je me fis de nouveau avoir, comme à chaque fois d'ailleurs, et me laissai apprivoiser. Elle me serra contre sa poitrine veloutée, sublime consolation, et frotta sa tête contre la mienne. Je lui fis un suçon dans le cou, elle me le rendit et je pardonnai l'offense à l'encontre de ma personne.

Elle emplit mon assiette de saucissons, de dinde, et de je ne sais quoi encore. Il ne m'en fallait guère davantage pour que je mette la turbine en route pour manger. Elle installa une couverture dans mon panier en osier et ferma les deux portes. Les voix m'arrivaient étouffées, supportables pour des oreilles aussi sensibles que les miennes. La fumée de cigarettes s'estompa et plus personne ne vint m'importuner. Je m'endormis, l'estomac lourd, l'esprit apaisé.

Le lendemain fut beaucoup plus drôle. La salle de séjour était méconnaissable. Je grugeai mon os, m'entortillai dans des guirlandes en papier, roulai dans les confettis, et mangeai les petits morceaux de dinde laissés dans les assiettes. Je m'amusai toute la matinée. Diane et Jim me lançaient des boules entre deux allers-retours dans ma chambre. Finalement, l'après-invités n'était pas désagréable.

Quand la fête de la nouvelle année arriva, Jim alluma la cheminée et Diane découpa une tranche de foie gras en petits cubes d'une taille idéale pour la gueule d'un petit chien affamé.

-Toi aussi tu as droit de fêter la nouvelle année! Ce soir, tu seras seul. Ne nous attends pas pour te coucher, nous allons rentrer tôt demain matin!

Ma soirée du nouvel an fut une vraie réussite. Le repas était des plus fins, l'atmosphère silencieuse, mes hôtes avaient déserté ma maison, l'âtre crépitait et me chauffait le dos. J'espérai que la fête des rois serait aussi délicieuse, mais mes compagnons passèrent outre celle-là. Par contre, plusieurs mois plus tard, ils me souhaitèrent une bonne fête, m'expliquant que cela faisait un an, déjà, que j'étais arrivé dans leur vie. Cette journée-là, j'ai reçu suffisamment d'os et de gâteries pour au moins toute une année! J'eus même droit à un petit plat de Cesar au canard que Diane était allée chercher spécialement pour moi à l'animalerie du centre-ville.

COHABITATION

Deux animaux partageaient mon appartement. Je vous ai déjà parlé du premier, « Nounours », l'ours polaire pelucheux trois fois plus grand que moi et qui suivait le moindre de mes déplacements de ses deux billes sombres. Je faisais toujours un grand détour quand je me mouvais dans le séjour. Je ne lui avais pas rendu visite depuis le jour de mon arrivée. Je m'approchai à pattes feutrées, yeux dans les yeux. Il ne broncha pas, jusqu'au moment où nos museaux entrèrent en contact... là, il recula. Bizarrement, son long museau était sec et chaud. Profitant de l'effet de surprise, je le mordillai juste sur le bout. Bien que mes crocs s'y soient imprimés, ce con ne répliqua pas à mon attaque. J'en conclus donc qu'il n'était pas dangereux. Je lui tournai le dos et le laissai à la surveillance de la salle à manger.

Le deuxième intrus était posé en hauteur, sur une étagère en verre, encastrée dans le mur nord. Il y avait trois étagères, il avait choisi celle du milieu pour se poser et n'était vraiment pas facile à aborder. Je l'avais repéré dès le premier jour. Pensez donc! Un authentique siamois assis sur son postérieur qui me narguait derrière son masque écarlate. Je sautai sur un sofa situé tout près, lequel devait me permettre d'accéder ensuite à l'étagère du bas. Une fois là, je l'examinai par en-dessous, attaquant la surface vitrée avec mon antérieur mais sans arriver à l'atteindre. Il ne daigna même pas me regarder. Je retournai le problème dans ma tête. Après tout, j'étais un chien d'une intelligence remarquable... pour sûr que j'allais trouver une solution. J'essayai de passer sur l'étagère concernée, mais c'était mathématiquement impossible. Il aurait fallu que je sois un chien-araignée pour y parvenir. Or, je ne disposais que de socquettes glissantes. En équilibre sur le bord, comme peu comme lorsque je fais le beau, j'eus soudain un éclair de génie... je levai la patte avant droite par-dessus l'étagère et donnai un coup sur le chat qui bougea quelque peu. Je dus refaire l'exercice à plusieurs reprises, mais je finis par atteindre mon but. Le petit morveux tomba sur le sol. Je sautai à sa suite et l'immobilisai rapidement, de peur qu'il ne se sauve. La chute avait dû l'assommer, car il ne bougeait plus. Je lui brisai la nuque dans un bruit sec et lui mordis la queue jusqu'à ce qu'elle le quitte. Curieusement, ce con ne réagissait pas, même lorsque je lui mordis une oreille. Et fort! Comme tous les chats, il était sans intérêt. Je le laissai donc à sa triste vie pour aller trouver mon lit.

Soudain, un cri d'effroi, en provenance du séjour, me réveilla en sursaut. C'était Jim qui venait de découvrir le champ de bataille.

-Hey le chien! Viens ici tout de suite!

Je ne savais pas pourquoi il criait ainsi. Était-il donc aveugle? J'étais déjà là à l'observer par l'embrasement de la porte, attendant les compliments. Il m'attrapa par la peau du cou et colla mon museau sur la queue du chat.

Non merci! Ça ne m'intéressait plus. Cet ignare était en pièces et en plus, il avait franchement mauvais goût. Je tournai les pattes et me mis en affût devant ma gamelle. Mon maître ne daigna pas me servir.

-Toi le chien, tu attendras un sacré bout pour avoir ta pitance.

Deux fois qu'il m'appelait « le chien »... il devait être pressé ou bien fâché, allez don savoir! Au bout d'une heure, il vint me déloger de devant mon coin repas, resté désespérément vide.

Il me souleva du sol et s'installa sur le canapé du séjour, me posant sur ses genoux. Il avait presque tout nettoyé; Ne restait plus qu'un petit bout d'oreille resté sous le sofa. Je le grugerais plus tard.

-Tu vois Youppi, ce pauvre siamois, c'était « Pirate », le premier des deux seuls chats que nous n'ayons jamais eus et que nous avons fait empailler après son décès. Il était à ma mère... peu avant sa mort, elle m'avait confié sa garde. C'était le dernier souvenir que nous possédions d'elle et toi, tu l'as mis à mort. Maintenant, il ne nous reste plus rien d'elle, sinon des photos jaunies.

Je respirais d'aise, bercé par sa voix douce et posée. Je ne comprenais rien à son histoire, mais le timbre grave et monotone m'endormit. Je me réveillai quand Diane tourna la poignée de la porte d'entrée. Jim ronflait les yeux clos et la bouche ouverte. Je me précipitai vers mon coin repas, me rappelant que j'étais affamé. Je me propulsai en avant après avoir posé une patte dans les parties intimes de mon maître pour une meilleure poussée. Celui-ci hurla de douleur tout en sursautant. Je jappais ma faim et me frottai après les jambes de Nylon, qui déposèrent leur électricité statique sur mon pelage, m'ébouriffant au passage.

-Pauvre pitou! Tu n'as plus rien à manger?

-Waf, waf! acquiesçai-je.

Je fis à nouveau crisser les bas de Diane, tout en surveillant la cuillère remplie de pâtée qu'elle tenait à la main. Notre ami commun émergea du salon en bâillant.

-Salut chérie! Ah, tu lui as cédé!

-Ben oui! Il était tout affamé le pauvre « pitchoun »! Pourquoi?

-Il est puni. Il s'est bien amusé cet après-midi, il a dépecé Pirate.

-Oh! C'est pas vrai? Tu as raison, il ne mérite pas sa gamelle!

Et elle me retira mon assiette dûment récurée.

-Trop tard il a tout avalé!

Je me léchais les babines, complètement étranger à cette conversation entre adultes. Diane me déposa un baiser bruyant sur le crâne et me confia à l'oreille:

-Tu as bien fait de m'en débarrasser. Je n'aime pas les animaux empaillés, c'est Jimmy qui avait insisté pour le garder, et en plus, il était tout poussiéreux. Ne lui dis pas, c'est un grand sentimental.

Je fis le beau pour mieux lui réclamer un biscuit

L'hiver avait remballé son blanc manteau, le soleil embellissait de ses pâles rayons les journées encore un peu fraîches, le printemps s'annonçait en beauté. Jim avait installé une longe dans le jardin. Fixée au sol, elle courait de l'appentis au tas de bois. Il fixait le mousqueton de ma laisse de plusieurs mètres à cette corde de rappel, ce qui me donnait un

rayon d'action important. J'arrivais à couvrir la moitié du jardin. Je passais de plus en plus de temps dehors et avec ce système de son invention, mon maître n'avait plus besoin de me surveiller constamment. Mais pourquoi avait-il besoin de m'entraver ou de me surveiller? J'étais un chien adulte et vacciné, maintenant.

J'avais toujours une multitude d'informations à lire, des fouilles à effectuer, des insectes à effrayer et mes crocs à affûter. Le mur au-dessus de ma tête était brut de briques, il appartenait à un immeuble mitoyen de quatre étages et des locataires clandestins squattaient les lieux tous les printemps. Ils avaient creusé des grottes à même le mortier et s'y installaient avec femelles et progénitures, me bombardant régulièrement de graviers. Je lorgnais ces voisins bruyants et indisciplinés de sous la porte de la cabane. Mais je crois bien que ces hôtes ailés m'avaient repéré.

Jim avait fabriqué une niche où il déposait chaque semaine des graines à oiseaux. J'essayais bien de japper pour leur faire peur ou de les attraper au vol, mais la mangeoire, comme un fait exprès, était accrochée trop haut. Bien que je m'en plaignis auprès de mon compagnon, celui-ci refusa catégoriquement de la descendre à ma portée. J'étais spolié, je devais supporter cette promiscuité sans n'en tirer aucun avantage. Je me rattraperai quelques mois plus tard, avec les oisillons tombés du nid. En fait, cette cohabitation n'était pas pour me déplaire; j'occupais mes longues heures de solitude à observer leurs allers-retours.

Un nouvel intrus devait s'avérer beaucoup plus gênant. Il se matérialisa une fin d'après-midi, en escaladant la grille de fer forgé de ma propriété. Il sauta lestement sur la mousse abandonnée par l'hiver, dans mon périmètre inaccessible. Je ne pouvais pas le virer, ni défendre mon territoire, comme la règle canine le dicte. Il s'assit au loin et commença une toilette minutieuse, en un sans-gêne inimaginable, au détriment des lois érigées, ignorant ma présence, feignant l'indifférence. Je montrai les crocs, je dilatai mes pupilles, bondis sur mes pattes et jappai comme un enragé, imitant les cent-un dalmatiens de la télévision. Il ne se retourna même pas et comble de l'impolitesse, se lécha les parties, dévoilant à mon regard son sexe rose.

Je me repliai, penaud, sous la porte de l'appentis, accroupi en position d'attente et ne le quittai plus des yeux. Il allait certainement faire « l'erreur », il allait passer dans le périmètre de ma corde et j'allais lui faire comprendre qui était le maître des lieux. « Monsieur », c'est le matricule qu'il portera plus tard, avait toute les apparences d'un chat de gouttière. C'était un mâle entier de style inconnu, son pelage noir tigré le camouflait parfaitement aux regards des rôdeurs noctambules. Ses pupilles, vertes comme les mers du nord, sa queue très fine et très allongée, anelée sur toute sa longueur, dénotait des gènes de chat sauvage. Le plus impressionnant, c'est ce qu'il portait sur sa figure. Ce connard de chat se cachait derrière le masque de Zorro. Sa tête, disproportionnée, était surmontée d'énormes bajoues à faire fuir n'importe qui.

La langue en arrêt au-dessus de sa patte avant, il plongeait ses émeraudes dans mes yeux. Je pris du recul pour me soustraire à sa vue. Aujourd'hui, il était le maître du jardin. Mais ce n'était que parce que j'étais prisonnier de ma corde. Mais il ne perdait rien pour attendre. Un de ces jours... j'aurais bien ma revanche.

La porte d'accès au couloir grinça sur ses gonds, elle coïnçait avec l'humidité. Le noiraud sauta prestement dans la rue avant que Jim n'apparaisse au milieu du chambranle. Il libéra le mousqueton qui me retenait prisonnier à la longe et je sprintai à toute la vitesse de mes quatre

membres vers le trou du grillage. Tellement, que la laisse volait derrière moi. Soudain, je fus stoppé net, étranglé. Mon maître avait malencontreusement bloqué la corde avec le pied et m'immobilisait en plein élan. Après avoir toussé trois fois, je tirai sur ma laisse, mais contre toute attente, il me souleva de la terre ferme et me remonta dans les étages. Je protestai avec véhémence. Mon devoir était de rattraper l'ennemi; il fallait que je lui apprenne à vivre, à ce pouilleux de chat, que je le corrige pour avoir osé franchir les limites de ma propriété privée.

Je dédaignai mon assiette et gagnai directement mon site d'observation devant la fenêtre de l'escalier. Pourquoi ces humains ne comprenaient-ils jamais rien? Resteraient-ils tranquillement à rêvasser si un cambrioleur s'introduisait chez eux sans leur permission? Je patientai sept minutes, pas une de plus, avant que sa face Halloween s'encadre à travers le trou du grillage. Il sauta en souplesse sur la mousse et disparut hors de ma vue en un clin d'œil. Il s'était introduit sous ma galerie, là même où je cachais mes os et autres gâteries que je gardais pour mes petits « en cas ». Wow! Tout de suite, je me précipitai à la fenêtre opposée, persuadé de le voir ressortir de l'autre côté. Personne! Cet ignare s'était métamorphosé en chat invisible. Je passai d'une fenêtre à l'autre une vingtaine de fois, sans résultat, jusqu'à ce que Jim m'intercepte.

-Qu'y a-t-il Youppi, on dirait que t'as vu un chat?

Incroyable! Pour la toute première fois, il avait compris le problème. Il allait enfin pouvoir me laisser chasser l'intrus et le mettre en pièces.

-Viens voir ta gamelle, à la place, il y a un petit extra!

Cette fois, j'en étais sûr, on ne pouvait absolument pas faire confiance aux deux pattes. J'avalai tout rond les petits dés de bœuf et allai m'étendre, dépité, sur le canapé du salon.

Quand je m'éveillai, j'avais chassé l'inconnu après l'avoir lacéré de mes crocs. Alors imaginez ma surprise quand le lendemain matin, je vis l'ennemi numéro un, trônant fièrement sur mon tas de bois, scrutant l'horizon comme un régisseur son domaine, indemne des blessures que je lui avais infligées pendant mon sommeil. Je refusai catégoriquement de manger et pleurai, grattai, geignis et jappai furieusement devant la porte de sortie. Diane, pas dupe, examina le côté jardin.

-Oh viens voir Jim chéri! Un beau petit chat tigré... comme celui qu'on a déjà eu. Et si c'était lui qui était revenu. Viens... on va essayer de l'approcher.

Mon compagnon arriva en courant pour observer l'intrus à son tour.

-Désolé mon amour, ce n'est pas lui! Celui-là a des rayures beaucoup plus noires. Notre chat avait un pelage plus gris et uniforme.

-Oui, tu as sans doute raison! J'avais seulement espéré un moment!!! C'était idiot!

Je la vis essuyer une larme. Et moi, dans tout cela, on m'oubliait? Je les rappelai à l'ordre.

-Grrrrrrrr!

Ils m'ignorèrent.

-En tout cas, il est super mignon! J'irais bien lui faire des câlins.

-Attends un peu qu'il s'habitue à notre présence. S'il vient régulièrement dans le jardin, je suis sûr que dans une semaine ou deux, on pourra l'approcher. On va commencer par lui mettre une gamelle sous la galerie.

-Youppi! On t'emprunte la tienne quelques minutes! D'accord?

-Quoi??? Mais non, je suis pas du tout d'accord!

Pourquoi poser la question? Ils ne tinrent pas compte de mon opinion. Pendant que Jim m'empêchait de sortir, Diane quitta l'appartement, ma propre auge remplie de ma pâtée odorante dans la main. En plus, c'était de la bouffe de chien... pas de chat!

Jim ne toucha pas les marches quand le loup, en l'occurrence moi, fut lâché dans les escaliers, et votre serviteur non plus. La laisse apprit à voler derrière moi, et Jim apprit à dévaler les marches quatre à quatre, sur mes métatarses. Il me supplia de ralentir, mais je restai sourd à ses imprécations, tout comme lui. Cette fois, je gagnai la course et arrivai bon premier au bas de l'escalier. Là, je me glissai entre deux marches pour m'infiltrer dans l'antre de la bête.

Elle était là, la p'tite conne, attablée devant MA gamelle. Hideuse, sombre, terrifiante, je ne lui laissai pas le temps de finir sa bouchée... je lui sautai à la gorge dans une prise de crocs digne de Dracula; en fait, j'atterris plutôt sur son arrière train, toutes dents sorties. Le monstre hurla et pivota sur lui-même. Je dus lâcher prise, je l'immobilisai alors à la nuque. Nous roulâmes dans la terre battue, s'arrachant mutuellement quelques poils au passage. Je ramassai une estafilade sur l'oreille gauche, je le mordis au-dessus de l'œil droit. Chacun avait laissé sa signature sur l'autre.

Jim frappa dans ses mains pour faire diversion; le pire, c'est que cela réussit. Je le regardai, surpris par le bang. Ma petite seconde d'inattention me fut fatale, puisque ma proie s'échappa par le petit espace situé entre le mur de la maison et celui de la galerie. Mon compagnon de vie ne me laissa pas le loisir de le poursuivre. Il me souleva de terre et me secoua comme un prunier, tout en me sermonnant pour mon manque de tolérance vis-à-vis un pauvre chat sans défense.

Durant la demi-heure qui suivit, je passai deux mauvais quarts d'heure. À la lumière du jour, mes hôtes me découvrirent poussiéreux, le pelage poudré de gris, des balafres sur les oreilles et le nez, et la queue farcie à la pâtée de bœuf. Jim annonça le verdict:

-On va le mettre sous la douche!

-Tu es fou, tenta Diane pour me défendre, tu sais bien qu'il hurle à la mort chaque fois qu'on le rentre dans le bain. Sans compter qu'il tremble comme une feuille... chaque fois, j'ai l'impression qu'il va nous faire une crise cardiaque!

-Il n'avait qu'à pas se battre et se mettre dans cet état. Je vais m'enfermer avec lui dans la cabine de douche.

Diane entendit des hurlements à déchirer les cœurs, des coups portés contre la paroi en Altuglas, des grincements de griffes sur l'émail et des jurons que je ne peux pas rapporter là.

-Apporte une serviette de bain!

Diane m'emmitoufla dans un linge éponge aux effluves de lavande. Humilié, mouillé, chahuté, j'étais démoralisé. Je restai prostré, je ne réagis même pas quand elle me serra contre son cœur. Je vis Jim sortir de la salle des supplices, trempé lui aussi de la tête aux pieds. Lui dut se débrouiller tout seul pour s'essuyer. Ah! Ah!

Ma maîtresse me frictionna tout en me murmurant des mots suaves à l'oreille et en m'embrassant sur le front. Installé sur ses genoux, je me laissai attendrir, comme toujours. Je ne me reconnus pas quand elle ôta le drap de bain; j'avais doublé de volume, j'étais tout ébouriffé et je sentais un subtil mélange de déodorant pour WC et de soleil de Provence. Ça me chatouillait sur tout le corps, aussi, comme à chaque fois que j'étais mouillé. Normalement, en pareille situation, je me mettais à courir dans tous les sens et à me rouler un peu partout pour sécher plus vite, mais là, je ne me sentais pas vraiment d'attaque, mes blessures de guerre me faisant quelque peu souffrir.

-Jim! Amène-moi des cotons tiges et un désinfectant, s'il te plaît!

Ce fut le deuxième mauvais quart d'heure. Je secouai les oreilles qui me brûlaient puis je m'endormis entre les seins de ma compagne, vaincu par toutes ces émotions.

Les jours qui suivirent, ce vulgaire chat de gouttière s'appropriâ la moitié de mon jardin. Il régnait sur la mangeoire aux oiseaux, l'appentis, les plants de menthe poivrée du Maroc, la table à bonsaï, les plants de tomates et la galerie. Moi, j'administrâ le lilas, le tas de bois, quelques arbres et les rosiers. Un partage certes équitable pour un observateur extérieur, mais complètement scandaleux quand on considère que j'avais pris possession de la place bien avant lui, soit six semaines plus tôt. De plus, j'avais de quoi protester: lui se baladait librement dans son domaine réservé, alors que moi j'avais toujours une laisse au cou.

Il fut baptisé deux semaines plus tard par Diane et adopté au bout de seulement cinq ans. C'est lui qui ne voulait pas. Il resta sauvage pendant des années et ne se laissait approcher que par une personne dont la main était porteuse d'une gamelle dûment remplie. Son baptême fut des plus simples; Diane l'appelait depuis plusieurs jours « Monsieur le chat », à cause de son port hautain et d'une tache sombre sous le cou, juste au niveau du menton, qui contrastait avec sa collerette claire et que ma maîtresse comparait à un nœud papillon. De fil en aiguille, son nom se raccourcit et il se fit simplement appeler « Monsieur ». Convaincue que chat et chien pouvaient faire bon ménage, cette chère Diane venait de faire entrer « Monsieur » dans ma vie. Puisse les autres chiens du quartier ne jamais être mis au courant.

STYLE DE VIE

L'oiseau bougeait encore. Monsieur lui administra un coup de patte alors qu'il battait faiblement des ailes, dont une qui pendait lamentablement. Puis il eut un soubresaut quand son bourreau lui fractura la nuque d'un coup de dents sec avant de le prendre dans la gueule et le secouer comme pour faire tomber sa couverture. Deux plumes de duvet gris pâle tournoyèrent dans l'air frais du matin et se posèrent délicatement sur le sol après une ultime arabesque. Monsieur n'était pas aussi doué que l'épervier, qui lui, déplumait sa proie rémige après rémige, rectrice après rectrice, sus-caudale après sus-caudale et alula après alula, formant une couette ronde et épaisse autour de ses serres et qui dégustait sa victime entièrement mise à nu. Ce n'était pas son cas; la queue de l'oiseau, je le vis bien, eut du mal à se frayer un passage à travers son gosier. Du coup, le con se mit à tousser, à cracher et enfin, à vomir dans MON herbe un mélange de boyaux et de duvet spécial oisillon tombé du nid.

De mon coin, je regardais ce lamentable spectacle. Un moineau s'était juché au-dessus de ma tête, sur une branche basse du troène, et contre toute attente, Monsieur ne daigna même pas lui jeter un regard. Il fit deux tours sur lui-même et se roula en boule pour entamer une sieste réparatrice, dans l'axe exact du seul rayon de soleil atteignant le jardin à cette saison. Moi, j'étais à l'ombre. Il bâilla une dernière fois avant de s'endormir, secoué par des tics nerveux laissant supposer un rêve agité. Il se réveilla dix minutes plus tard à l'ombre. Il étira ses membres et se déplaça de cinquante centimètres, pour se positionner à nouveau dans le rai de lumière. Il recommença ce manège une dizaine de fois, jusqu'à se retrouver au mitan de mon parterre de roses, évitant avec art la lacération par les épines de ces redoutables prédatrices.

Je quittai le lilas, de sous lequel je m'étais plu à observer l'ennemi, pour ensuite me rendre tout en haut du tas de bois, utilisant ainsi au maximum ma longueur de corde. Une oreille grise striée de noir se redressa une seconde pour retomber aussi vite. J'évaluai la distance: trois mètres. Ma corde mesurait deux mètres mais c'était sans compter les cinquante centimètres d'élastique que Jim avait ajouté pour éviter de m'étrangler lors de mes séances de musculation. Je prenais un malin plaisir à dévaler l'escalier à tout rompre et à ramper le plus loin possible sur le sol, jusqu'à ce que le sandow me fasse reculer de toute la force de son élasticité, en une pirouette arrière de deux mètres. Ces exercices répétés avaient eu pour effet de doubler ma masse musculaire. Je m'étais fabriqué des cuissots à faire pâlir une dinde de Noël. Jim avait bien essayé, au début, de me revêtir d'un harnais pour brider mes instincts de chien de traîneau. Mais après une première lutte d'un quart d'heure, où il avait eu gain de cause, mais qui le fit haleter comme un jeune chiot pendant cinq minutes, il ne m'obligea plus jamais à passer les pattes dans cet instrument de torture. Il avait donc adopté le collier traditionnel, comme tout le monde. Mais il avait dû faire breveter une longue « spéciale Youppi », comme il l'avait baptisée, soit un cinquième de sandow pour quatre cinquièmes de chanvre.

Il me manquait toujours cinquante centimètres pour atteindre mon but. Je tirai tout de même, discrètement, bien que l'herbe n'affichât guère plus d'un centimètre de haut, stoppant à chaque pas, guettant le moindre souffle d'air de ma proie. Sa respiration restait régulière, je progressai encore et encore. Ma corde se tendit, il me manquait quarante centimètres. Il ne s'était pas réveillé, il me tournait le dos, sûr de sa sécurité. Lui aussi était bon en calcul, sauf qu'il avait négligé mon joker, un atout de taille: le « propulseur Youppi ». Je reculai de cinq centimètres, me ramassai sur moi-même et avant qu'il n'ait le temps de réagir, je bondis en

avant. L'élastique s'étira, j'atteignis ma cible à la base de la queue que j'enfouis entre mes crocs, m'y accrochant tel un noyé à sa bouée de sauvetage.

Nous reculâmes de deux mètres dans un bel ensemble, cul par-dessus tête, dans un concert de hurlements déchirants. Je le saucissonnai avec ma longe comme une vulgaire « charcutaille », m'emprisonnant flanc contre flanc par la même occasion. Puis je me retrouvai sous lui, sa gueule au niveau de mon cou. Il me mordillait la carotide sans forcer, comme s'il se retenait de me faire mal. Moi je ne l'aurais pas loupé, je lui aurais sectionné une demi-oreille.

Immobilisés comme nous l'étions, nous ne vîmes pas arriver le deux pattes. L'homme avait contemplé notre show de la fenêtre du premier étage. Il avait eu la présence d'esprit de descendre avec des ciseaux. Il trancha la corde verte en trois bouts égaux pour nous libérer de nos liens. Monsieur disparut tête et queue sous la galerie. Je lui emboîtai les coussinets, mais Jim, en bon gardien de but, m'intercepta dans un placage au sol et me remonta à l'appartement manu militari.

-Tu ne sors plus jusqu'à nouvel ordre, décréta-t-il avec une pointe d'agacement dans la voix, et surtout, jusqu'à ce que je fabrique une nouvelle laisse.

Diane boucla le collier en cuir brun autour de mon cou et tint fermement la laisse flambant neuve, d'un beau rouge vif. Un élastique tressé vert et jaune complétait la panoplie. Elle ouvrit la portière de la voiture et aussitôt, je me précipitai hors du véhicule et fonçai vers le premier arbre pour faire mon petit pipi. Je fus stoppé net dans mon élan. Elle s'agenouilla près de moi.

-Youppi! Il faut que tu apprennes à obéir, mon beau chien. On va se promener au Parc Lafontaine. Il y a de beaux petits boisés, là-bas. Mais on y va doucement, d'accord?

-Non, pas d'accord!

Toutes ces odeurs, tout cet espace, toutes ces bêtes tapies dans les fourrés, je n'avais qu'une envie, ou plutôt plein d'envies: courir, japper, renifler, pratiquer mes positions d'attaque et chasser. Après trois tentatives pour semer la personne au bout de la laisse, je renonçai, calmai mes sens et adaptai mon pas à celui de mon accompagnatrice. Elle relâcha la pression sur la corde et j'en profitai pour explorer les bords du chemin. Un mètre à droite, un mètre à gauche, un mètre à droite, un mètre au centre... je reculais, m'arrêtais devant à peu près chaque arbre, enfin bref, j'avançais tout en ne sachant plus où verser mes petits échantillons. Tant et si bien, que Diane finit par se retrouver emberlificotée dans ma corde.

-T'es pas possible, toi! Si j'avais su, j'aurais adopté un chat! J'aurais pas eu besoin de le promener.

Elle me souleva de terre et m'embrassa avec fougue comme pour se faire pardonner cet impair.

-Sois pas fâché, je plaisantais! Je ne t'échangerais pour rien au monde, mon bébé adoré!

Je n'étais pas fâché, je voulais simplement que l'on me repose sur la sente. Heureusement, elle me comprit et je me remis à fureter dans tous les coins. Une moufette avait déposé sa forte odeur de musc sur une fougère, une horde de chiens avait labouré les fourrés, un écureuil avait décortiqué une noisette et un mulot avait creusé un terrier. C'est ce qui éveilla mon instinct de chasseur. Je l'aidai à agrandir son abri. Mes pattes passèrent du blanc au noir charbonneux, mais je ne réussis pas à déloger l'occupant. Quand soudain un mouvement à peine perceptible, près d'une touffe d'herbe, m'indiqua que j'avais débusqué le locataire, il s'était faufilé par une sortie de secours. Je ne pris pas le temps de la réflexion, je me ramassai sur mes pattes arrière et bondis en avant entre deux hêtres.

Une folle cavalcade s'ensuivit. Je ne quittais pas des yeux la bibitte grise qui se trouvait à seulement quelques mètres de moi. Je zigzaguais comme ma proie entre les troncs d'arbres et ma laisse volait derrière moi, comme je le lui avais si bien enseigné. J'accélérai encore la cadence et d'un bon ajusté, sautai sur le mulot stoppé net dans sa course éperdue. Comme je desserrai légèrement mon étreinte, l'autre fit mine de se sauver. Mais c'était juste pour rigoler, et je l'immobilisai à nouveau. Je lui laissai plusieurs fois l'espoir d'échapper à une mort certaine, puis je lui sautai de nouveau à la gorge, non sans y enfouir mes crocs. Du coup, ma proie se mis à saigner... avant de rendre son dernier souffle. Comme il ne m'amusait plus, je l'abandonnai à son triste sort et cherchai des yeux ma compagne.

Elle n'était plus là. Je fouinai encore un quart d'heure pour débusquer d'autres habitants du parc mais témoins de mon dernier forfait, tous s'étaient planqués. Je revins vers la voiture. J'attendis une heure. De temps à autre, j'entendais mon nom lancé à travers le couvert des arbres sans voir qui que ce soit. Puis je vis Diane surgir à l'orée du boisé, les larmes aux yeux. Je la regardais avancer sur le chemin, à couvert derrière la voiture. Quand elle ne fut plus qu'à quelques mètres, je m'extirpai de ma cachette et allai à sa rencontre.

-Youppi! Mon bébé! Ça fait deux heures que je te cherche partout! Tu t'étais perdu mon beau?

-Mais non, pas du tout!

Et elle me mouilla les oreilles d'eau salée.

-Tu m'as fait une de ces peurs!

Puis elle m'enguirlanda malgré le plaisir évident de m'avoir retrouvé. Allez y comprendre quelque chose!!!

-Tu n'aurais pas dû te sauver comme ça... t'aurais pu te perdre pour de bon! Ne recommence jamais ça, tu m'entends!

Au retour, je vomis sur la banquette arrière. Diane me dorlota et s'excusa de m'avoir traumatisé avec son engueulade. Décidément, les gorges de mulot ne me convenaient pas.

Ma vie s'était réglée d'elle-même, et se divisait en deux temps. La semaine, Diane et Jim disparaissaient une bonne partie de la journée. Je déjeunais léger puis je sortais quinze minutes dans l'air frais du matin. L'homme venait pour me remonter et après un baiser entre les deux oreilles, j'avais droit à une seconde gamelle. Là, je me mettais à chercher Jim pour jouer, pour découvrir que l'appartement était vide. Je jappais à quelques reprises mais sans

obtenir de réponse. Alors je jouais tout seul. Je continuais mes fouilles au grenier, trouvant chaque jour une nouvelle bêtise ou un nouvel exploit à accomplir. Ensuite, je m'endormais sur le canapé du séjour, de préférence sur un coussin ou une couverture posée là exprès pour moi. Quelques minutes avant les douze coups de midi, mon horloge interne m'ordonnait de me lever. J'allais inspecter ma gamelle et bien que cela faisait quatre heures qu'elle était vide, je la léchais quand même pour la vingtième fois, puis je regagnais mon poste d'observation devant la fenêtre donnant sur le coté rue.

À ce moment là de la journée, il n'y avait pas beaucoup d'animation sur la chaussée. Ni dans les logements d'en face, d'ailleurs. Ce jour-là, une Renault s'engagea dans la rue, mais... non, ce n'était pas la bonne. Je dus attendre encore une demi-heure avant d'ouïr le cliquetis caractéristique du véhicule de mes compagnons de vie. Je les accueillis dans l'entrée et montrai à Diane la direction à suivre, en l'occurrence celle de ma chambre-cuisine.

-Ah... ta gamelle est vide!

-Woof!!

-Bon, juste une bouchée alors! Tu sais bien que je te donne à manger uniquement quand nous retournons au travail.

Comme j'en avais pris l'habitude, j'ignorai ce ridicule en-cas et donnai un bon coup de patte sur mon os qui alla se positionner entre les deux espadrilles de Jim. Il me le lança plusieurs fois et moi, je le renvoyais à tous les coups. Mais mon tir n'était pas très précis et mon ami devait se contorsionner sous les meubles ou soulever le canapé pour le récupérer. Je m'étais donc allongé sur le tapis et attendais le prochain lancer franc.

-Eh dis donc toi! Tu joues couché, maintenant, alors que moi je me fatigue à ramasser ton jouet? Tu es un gros fainéant, tu le sais ça?

Et il laissa mon os là où il avait roulé, derrière une enceinte audio, et déplia une revue qu'il trouva sous le coussin sur lequel je m'étais assoupi durant la matinée.

-Dis donc, tu t'es vautré sur mon programme télé, toi, il est tout froissé! C'est celui de la semaine prochaine, en plus!

-Moi, la télé...

Je pleurnichai devant la porte d'entrée. Diane boucla mon mousqueton et vint me rechercher dix minutes plus tard, auréolée d'une odeur de café. Je n'avais même pas eu le temps de marquer mon lilas. Je traînai des quatre pattes pour remonter. Il faisait frais et beau et Monsieur, roulé en boule sous le troène, n'avait pas bronché. Diane me houspilla.

-Allez, dépêche-toi mon chien! On est en retard!

Cette expression revenait régulièrement dans le vocabulaire de mes amis. Je l'ignorais et fis un arrêt sur la deuxième marche pour renifler la moquette et le jet d'urine laissé là par mon ennemi juré numéro un. Diane me porta jusqu'à l'appartement, me posa devant ma gamelle pleine, puis j'entendis le pêne jouer dans la serrure. J'étais de nouveau livré à moi-même. Je fis le tour du logement par la périphérie: la chambre, l'entrée, la porte des toilettes toujours

close, le séjour, ma chambre-cuisine, je léchai mon assiette vide au passage, la porte d'entrée à nouveau puis ma chambre annexe. Je passai la tête entre le dessus-de-lit et le matelas, et d'un mouvement souple, me glissai entre les draps et le jeté de lit. Là, je m'endormis. Aplati et étalé comme j'étais, il fallait un œil expert pour déceler le léger bourrelet sous l'édredon. Mes hôtes, eux, ne s'y trompaient plus et me dénichaient à tous les coups. Comme d'habitude, je n'entendis pas le verrou tourner sur son axe et c'est Jim qui vint me réveiller.

-Ça y est, on est de retour!

Je bâillai, j'étirai une patte puis l'autre, je re-bâillai et me levai pour me diriger vers mon coin repas. Je restai dans la cuisine avec Diane. J'avais remarqué que des molécules appétissantes flottaient dans l'air à chaque fois qu'elle s'activait autour du gros cube plein de boutons et qui me tirait le portrait. Régulièrement, des expériences culinaires atterrissaient dans mon assiette. Des fois j'avalais tout rond, des fois je mettais en gueule pour aussitôt recracher et d'autres fois, j'ignorais la chose.

Quand les lumières s'allumèrent dans la rue, je repris mon poste d'observation coté chaussée et lorgnai les occupants des maisons d'en face. Des ombres passaient et repassaient derrière les rideaux, des congénères déambulaient avec leurs maîtres sur le trottoir alors que Monsieur en personne longea le caniveau. Une heure plus tard, le son de la télévision en provenance de ma chambre-sieste me parvint aux oreilles. Youppi! C'était le moment du plateau repas. Je sautai sur le lit avec toute la souplesse d'un éléphant, renversant un verre d'eau ou la moitié d'un bol de soupe. Je posai deux pattes dans le plateau et me fis inévitablement remettre à ma place. Puis je me couchai à coté, la tête sur le fromage. Je jouais avec un bout de pain, le faisant rouler d'un bord à l'autre jusqu'à me faire réprimander sous prétexte que l'on ne joue pas avec la nourriture. Ensuite, comme à tous les soirs, je donnai un coup de patte à Jim quand il voulut s'emparer de mon fromage.

-Tu en veux un bout?

-Woof! woof!

Je me redressai sur mes deux pattes arrière, attendant que mon ami pose un bout de comté dans le creux de sa main. Lorsqu'il abaissa cette dernière à la hauteur de ma gueule, je m'empressai d'ingurgiter le précieux morceau, sans même prendre le temps d'en apprécier la saveur. Ceci fait, je passai la soirée sur les seins de Diane, devant le petit écran. Quand plus tard je vis défiler le générique de la fin, je fonçai à la fenêtre du séjour pour voir à nouveau passer les chiens qui promenaient leurs maîtres au bout d'une laisse télescopique qui s'allongeait à l'infini et qui me faisait pâlir d'envie à coté de ma ridicule petite corde de deux mètres cinquante. Ce que je viens de vous raconter ici n'est rien d'autre qu'une journée de semaine typique de ma vie.

Le week-end, l'ordre des choses voyait son déroulement quelque peu bousculé, et ce, dès le matin. D'abord, je voyais la porte de ma chambre s'ouvrir avec trois heures de retard sur l'horaire habituel, malgré mes protestations qui allaient crescendo. Les mets étaient plus abondants et plus fins. Parfois j'avais droit à une promenade en forêt, quand les cieux étaient au sec, suivant la formule de Jim. Et puis je restais plus longtemps dehors en compagnie de Monsieur. Mais cela, je m'en passerais volontiers.

DRAMES

C'était une belle matinée de fin d'hiver, une journée à 15° si exceptionnelle dans la région montréalaise, qu'il fallait en profiter du matin au soir, sous peine d'en perdre le bénéfice. Car dès le lendemain, vous pouvez être sûr que la grisaille et les 0° traditionnels seraient de retour. Monsieur se prélassait déjà, allongé de tout son long, les griffes de pattes en éventail. Mon compagnon avait cédé à mes imprécations, face à la porte d'entrée, et avait fini par m'attacher dehors. Ce matin-là, il vint me rechercher cinq fois, à une demi-heure d'intervalle. Chaque fois, je refusais catégoriquement de remonter. J'aurais peut-être mieux fait. La sixième, ce fut Diane qui vint me trouver.

-Ça fait trois heures que tu es dehors et tu ne veux toujours pas rentrer?

-Woof!

-Bon, on va boire l'apéro chez les voisins. On revient dans une heure, d'accord? Soit sage, surtout!

Et elle me déposa un baiser bruyant, comme à son habitude, entre les deux oreilles. Je lui tournai le dos, et passai ma patte gauche sur le dessus de ma tête, exactement entre mes deux oreilles. En fait, je commençais à m'ennuyer.

J'avais exploré tout ce qui était possible d'atteindre dans mon rayon d'action. J'avais sollicité au maximum mon élastique pour venir renifler les roues du container en plastique qui se trouvait hors de mon périmètre. Puis, je m'étais fait attaquer par un rosier grim pant contre un mur, je m'étais roulé dans la menthe poivrée et mon pelage sentait maintenant la gomme à mâcher hollywoodienne. J'avais longé le mur de la cabane de b ric et de broc où l'odeur de Monsieur irritait mes muqueuses toutes les cinquante centimètres. J'avais exploré le moindre recoin de l'appentis. J'y avais trouvé des pots vides qui avaient contenu du terreau, des bidons d'huiles et d'essences diverses et deux VTT aux roues encore maculées de terre fleurant bon le compost, la forêt et la nature. Un grand sac d'écorces, que j'avais réussi à faire tomber, avait répandu une partie de son contenu sur la terre battue. Enfin, dans un coin sombre, j'avais déniché un sac poubelle contenant les restes du diner de la veille. Pas trop difficile à transpercer, je parvins à me servir quelque peu.

Après avoir lu les messages déposés sur le bas de la porte, je ressortis de la pénombre. Une tulipe blanche, croyant que le printemps était déjà là, émergeait en solitaire du sous-sol dégelé. Je posai une patte dessus et elle se cassa en deux. J'explorai à nouveau le tas de bois. Chaque rondin portait la marque olfactive de plusieurs autres bêtes. J'apposai mon propre sceau, espérant couvrir celui des imposteurs, mais mon urine de chien castré avait perdu de son arôme, comme une fragrance éventée; la signature de Monsieur s'imposait toujours à mes narines. Impossible de l'estomper. Ensuite, je franchis les quelques escaliers menant au balcon, qui me servait de tour de guet, et fis des yeux le tour de mon domaine. Il était certes modeste, mais il me convenait. En fait, il m'aurait parfaitement convenu si j'en avais été l'unique propriétaire. Le fait de devoir le partager avec ce bandit de grands chemins me restait toujours en travers du gosier.

Trois heures que je faisais les cent pattes dehors. Je m'ennuyais ferme et c'est de là que la bêtise me vint à l'esprit. Je descendis de mon piédestal et dirigeai à nouveau mes empreintes

vers la remise. Je passai sous la porte qui en fermait symboliquement l'accès, franchissable par en-dessous par tous les animaux de taille modeste, et l'examinai de l'intérieur. Elle était en palettes de récupération, toute vermoulue, en bois brut et tendre qui n'avait pas vu une lasure depuis une décennie et qui pelait comme un poisson à moitié écaillé. Je décidai de l'abîmer un peu plus en grattant dans le bas de toutes mes forces. Je n'avais peut-être pas des griffes aussi affûtées que celles de Monsieur, mais quand même, j'en avais suffisamment pour passer à travers une mince couche de bois. C'est surtout avec toute la force de mes pattes de chien ultra musclées que je comptais y parvenir. Peut-être bien, aussi, avec l'aide de mes dents, ne serait-ce que pour arracher définitivement les quelques petits bouts de bois que mes griffes parviendraient à défaire. De temps en temps, je m'arrêtais de travailler pour passer la tête sous le cadre de la porte, histoire de jeter un œil sur Monsieur, lequel levait chaque fois la tête. Ce con posait alors sur moi ce qui me semblait être un regard désapprobateur. Il n'avait que quelques semaines de plus que moi, mais il avait cette sagesse innée que je n'acquerrais jamais. Puis je retournais à mes occupations, non sans lui adresser quelques grognements bien choisis. Le temps passa, passa, puis passa encore, sans que je n'obtienne aucun résultat. Me lassant, je partis à la recherche d'un nouveau jeu. Là, je remarquai un tas de planches de bois, facile à escalader, menant à une fenêtre. Si je parvenais à le grimper, me dis-je, je pourrais être suffisamment haut pour m'offrir une excellente vue sur le trottoir d'en face. Non sans peine, j'y parvins, après avoir franchi une planche à la fois. Lorsque je trônai enfin devant la grande fenêtre, Monsieur, bien sûr, me remarqua. Du coup, il vint me rejoindre dans la remise en passant sous la porte et là, sauta les planches trois à trois pour aller s'installer d'un bond à l'extrémité de celle où je me trouvais. Comme la planche était placée en équilibre sur les autres, que croyez-vous qu'il se produisit après qu'il eut effectué son atterrissage? Eh bien moi je vais vous le dire! Ce fut le drame, pour ne pas dire la catastrophe! Je me trouvai en total déséquilibre, entraîné que j'étais par le poids de mon derrière qui n'arrivait plus à rester assis sur cette planche qui n'en finissait plus de bouger. Là, je perdis pattes et basculai dans le vide. Voilà que j'étais pendu par ma corde, comme un vulgaire pantin manipulé par un marionnettiste invisible, me balançant au bout de mon gibet, à mi-chemin entre le haut de la porte et le plancher des vaches. À chaque mouvement que je tentais pour me rétablir, mon collier m'étranglait un peu plus. C'est là que Monsieur s'approcha à pas de velours, comme pour me venir en aide. Il s'installa dans mon périmètre, au pied du chambranle, les yeux en l'air. Moi je gémissais, je pleurais, tentant désespérément de remonter sur une des planches. À force de lutter ainsi pour ma survie, pour sûr que je m'épuisais. Monsieur restait muet, le regard focalisé sur moi et mes efforts désespérés pour rester en vie. Cet ignare de chat me fixait comme pour me transmettre son énergie. Soudain, j'abandonnai la lutte. Je me laissai pendouiller par le cou, amorphe, apathique, inerte.

J'entendis vaguement la porte du jardin s'ouvrir, mais plus tard, bien plus tard. Mon nom fut hurlé comme dans un rêve ouaté, je perçus à peine la fuite de Monsieur, puis le chanvre céda et j'entrai en contact avec les seins de Diane. Jim avait sectionné la laisse et mon corps, presque sans vie, avait chu dans les bras de ma maîtresse. Je pouvais mourir tranquille dans l'étreinte chaleureuse de ces compagnons de vie. Je fus remonté dans l'appartement, mon poil baignant dans les larmes de Diane. Je restai une éternité, prostré dans son giron, sans bouger, puis soudain, je toussai pour dégager ma trachée et petit à petit, ma vie se remit en route. J'étais toujours au même endroit, mes hôtes n'avaient pas vieillis, j'étais heureux dans ce cocon d'amour. Pendant deux jours, mes coussinets en sang ne me portèrent plus. J'avais semé trois griffes dans la lutte, et je ne pus me réalimenter qu'au bout de vingt-quatre heures. Jim déclara d'un ton solennel:

-Il n'est plus question de te laisser seul dehors, sans surveillance, quand nous sommes absents!

Hélas pour lui, l'avenir ne devait pas lui donner raison.

Une vague de chaleur débuta le printemps, accompagnée d'une attaque en règle de puces, ce qui me valut un ras de cou du plus mauvais goût et à l'odeur la plus nauséabonde qui soit en guise de cadeau de bienvenue. Pour me consoler, une fenêtre du séjour me fut ouverte et je m'y installais les après-midi, allongé de tout mon long, le plus près possible du rebord. Et c'est par une de ces journées ensoleillées et oisives que je vis Monsieur sortir du dessous de ma galerie, au mitan de ma sieste digestive.

Au même moment, une camionnette blanche se stationna juste en-dessous de ma fenêtre. Je ne pris pas le temps de la réflexion, je sautai lourdement trois pieds plus bas avant d'atterrir sur le toit du véhicule. Mon amortissement, mal maîtrisé, me projeta en avant, ce qui fit que je me fracassai le menton sur la surface tôle. Mais mon esprit était ailleurs. Je descendis sur le capot avant en me laissant glisser par le pare-brise. Après quoi, ne me restait plus qu'à sauter sur le sol, l'affaire de quelques pieds, et de foncer sur ma victime qui en véritable lâche, avait disparu depuis des lustres. Je ne pouvais plus remonter et malgré la douleur de ma mâchoire brisée et de mon museau écorché, je furetai de droite et de gauche.

Ce manège dura et dura. Tant et si bien, que je perdis toute notion de temps, de distance et de lieu. J'étais bien loin de mon home sweet home quand la nuit vint à tomber. Je localisai bientôt un terrain abandonné, protégé par un grillage. Je passai la tête par un des trous mais ayant mal jugé le diamètre du passage, je me coinçai dans le treillis. Après une lutte d'un quart d'heure, l'orifice se déforma et s'élargit légèrement. Je passai une patte, mais mon collier s'accrocha dans les mailles serrées. Je réussis à enfiler l'autre patte entre mon ras de cou et le treillage, puis le fil de fer se brisa et je fus libéré d'un seul coup.

Je ne dénichai point de nourriture, mais de toute façon ma mâchoire fracturée ne m'aurait pas permis de manger. Je m'installai sur un tas de foin laissé là exprès pour les chiens en mal de repos et fus réveillé le lendemain par mon estomac qui criait famine. Enfin, c'est ce que je crus, en fait une douleur aiguë me tirait les flancs; le collier antipuces, noué sous ma patte droite, me comprimait tellement l'aisselle qu'il était rentré dans les chairs et avait occasionné une plaie béante, suintante et sanguinolente.

Je restai tout le jour dans ma cachette et ne refis surface dans la rue qu'à la nuit tombante, comme tout animal traqué qu'il me semblait être. En dehors du cocon familial, tout s'avérait périlleux: les passants, les voitures, les chats, les bruits, les relents. Sous un porche, une gamelle de pain rassis à l'eau avait ses adeptes, deux chiens pouilleux du quartier, des habitués, qui ne me laissèrent pas approcher. C'est seulement une fois rassasiés et partis vers une autre adresse, connue d'eux seuls, que je pus avoir accès au saladier, dévoré aux trois quarts. Je salivais. Je happai un bout de pain mou dans ma gueule quand une douleur fulgurante m'assaillit. Je cherchai l'ennemi des yeux, personne! Je m'attaquai à un deuxième morceau, l'ennemi était encore présent; on m'empêchait de me sustenter. Je me contentai de laper l'eau en ouvrant la bouche le moins possible. Mon assaillant me laissa le champ libre.

Je me terrai deux semaines dans ce lieu. Au bout de quatre jours, je pus manger normalement, sans souffrir le martyr. Je me nourrissais de cette substance molle et insipide. J'allais au saladier de la rue Des Érables tous les soirs, comme les deux autres pique-assiette. Au bout de

dix jours, le collier s'était tellement imprégné dans la peau qu'il était devenu presque invisible. Une fièvre permanente et pernicieuse semblait s'être immiscée en moi. Je m'épuisais. À nouveau, je sentais la vie me quitter.

Plus tard, beaucoup plus tard, je me réveillai, complètement revigoré. Je me souvins alors des compagnons d'avant ma mort puisque curieusement, c'était les mêmes. Je me souvenais d'un appartement et d'un jardin. Je rebroussai chemin et arrivai à mon domicile un quart d'heure plus tard. Il faisait nuit, je me rendis sur ma galerie, et hurlai à la mort, imitant les loups que j'avais vus dans un documentaire animalier à la télévision. Le premier étage s'éclaira et j'entendis les pas caractéristiques de Jim dévalant deux à deux l'escalier.

-Youppi! Où étais-tu passé mon bébé? Ça fait trois semaines qu'on te cherche partout!

Je remontai chez moi sans toucher terre, comme à chacune de mes pitreries. J'aurais bien protesté, mais j'étais trop fourbu. Je croisai Monsieur qui profita de la brèche pour s'éclipser de mon logement, entre les pattes de l'homme. Je soupçonnai Diane de retirer précipitamment sa gamelle de mon coin repas. Il n'avait suffi que de vingt et un jours pour qu'un vulgaire chat de gouttière et en l'occurrence, mon ennemi juré, squatte ma place. J'étais au comble de la colère. Je ne branlai plus la queue, je ne léchai plus... mais tournai le dos à mes compagnons.

Mes malheurs ne devaient pas s'arrêter là. Diane me posa une gamelle sur mon set de table. Je léchai le sel saupoudré sur les croquettes, puis me désintéressai de cet aliment dur que ma mâchoire fêlée, encore douloureuse, ne me permettait pas de croquer. Puis Jim poussa un cri qui me fit sursauter. La vie sauvage m'avait rendu nerveux et méfiant, même vis-à-vis de mes anciens amis.

-Regarde son collier! Il a passé la patte dedans et il est rentré dans les chairs.

Tout en m'examinant, il poursuivit son inventaire.

-La peau s'est refermée dessus, c'est sûrement gangrené en-dessous.

Diane fermait les yeux en se bouchant les oreilles.

-Oh arrête! Je ne veux pas voir ça!

-OK, pardon! Calme-toi, ma chérie, je suis sûr que ce n'est pas si grave! affirma Jim sur un ton qui ne me semblait guère convaincant. Et puis il est trop tard pour aller chez le véto. De toute façon, ce n'est plus à quelques heures près. J'irai demain à la première heure.

Et le lendemain de finir par arriver. L'homme en blouse blanche qui nous reçut ne m'inspirait pas du tout confiance. J'essayai de le mordre dès qu'il fit mine d'approcher la main. Jim me maintint plus fermement sur la table recouverte de plastique, qui renâclait l'odeur de cent ennemis potentiels, tous quatre pattes confondus, et qui puait la maladie et le médicament. Je gémis quand il tira sur le collier de poitrail, qu'il avait sectionné d'un coup sec à l'aide d'une pince, me coupant quelques poils blancs au passage. Du sang perla aussitôt de la plaie à vif. Je vis Jim détourner ses yeux humides. Puis l'homme à la blouse blanche me badigeonna l'aisselle et la poitrine d'un produit piquant et volatil. Je me débattis, mais Jim tenait bon.

-Ce n'est pas trop profond, dit l'inconnu. Dans un mois, il n'y paraîtra plus. Je vais lui faire une piqûre d'antibiotique.

Une douleur fulgurante mais brève attaqua mon arrière-train, puis l'homme vint m'affronter de face.

-Voyons cette mâchoire!

Il ouvrit ma gueule avec précaution, puis la referma plusieurs fois sans laisser un seul doigt traîner sur la trajectoire. Dommage... j'en aurais bien sectionné un.

-C'est juste fêlé et c'est déjà en train de se ressouder. De toute façon il n'y a rien à faire, il faut attendre que ça se remette tout seul. On ne peut quand même pas lui plâtrer la gueule.

Il y alla d'un rire gras que ni Jim ni moi n'appréciâmes.

-Je lui ai administré un antibiotique à large spectre et un anti-inflammatoire. Ça va atténuer la douleur progressivement et il pourra remanger normalement d'ici une heure, le temps que ça fasse effet.

Il me palpait les flancs pendant qu'il conversait. Peut-être allait-il faire une fausse manœuvre et que j'allais pouvoir me venger? Mais il n'en fit rien, il semblait sûr de son affaire et restait concentré sur le moindre de ses gestes, comme un véritable professionnel. Je ne réussis jamais à le mordre.

-Par contre donnez-lui de la nourriture molle, d'abord en petites quantités, et augmentez au fur et à mesure pendant trois jours pour arriver à une alimentation normale.

Je fis pipi sur le plastique parfumé à la myrosine.

-Il n'a pas dû manger à sa faim depuis trois semaines, ajouta mon bourreau, il faut que son estomac se réhabitue doucement.

Il essuya la mare jaune avec un essuie tout, tandis que Jim m'enfermait à nouveau dans ma cage de transport. L'homme ne fit aucun commentaire sur mon manque de savoir-vivre.

-Je vous prescris une boîte d'antibiotiques. Vous lui en donnerez un par jour pendant huit jours. Il ne faut pas arrêter le traitement avant la fin, même si ça va mieux. Je vous mets aussi une boîte d'anti-inflammatoires pour trois jours et une pommade cicatrisante à appliquer sur la plaie. Ça fera cent cinquante dollars.

Sur le chemin du retour, je fis pipi dans la cage.

Chaque soir, je subissais l'humiliation des comprimés et du passage à la pommade pestilentielle. J'avais beau me terrer sous les meubles, m'enfuir dans les différentes pièces, disparaître sous le lit... chaque fois, mes compagnons avaient le dernier mot. Huit jours plus tard, ils me laissèrent enfin tranquille. Il fallut tout de même deux mois pour que mon pelage recouvre entièrement la hideuse balafre et que je retrouve ma beauté d'autrefois.

VACANCES

Dès le matin, une chaleur étouffante s'abattit sur ma toison laineuse. J'aurais voulu faire comme mes hôtes et m'habiller d'une simple étoffe de soie, mais malheureusement, en hiver comme en été, tout bon chien, dont moi, est condamné à garder son manteau de fourrure sur le dos. Mes compagnons avaient beau me faire raser dès les premiers signes de l'été, reste que j'avais tout de même chaud. Je laissais pendre le bout rose de ma langue, seule soupape de sécurité face à un trop plein de chaleur. Je bavais un peu au lieu de suer, faculté dont la nature a oublié de nous pourvoir.

Je m'étais allongé sur le carrelage frais, je me retournai sur moi-même, déployé comme une carpe pour faire profiter au maximum la surface de ma peau de cette manne tiède. Dès que les dalles du sol avaient emmagasiné ma chaleur, je me déplaçais pour profiter à nouveau de ce semblant de fraîcheur. De mon lit carrelé, j'observais les allers et retours de Diane et Jim. Les bras chargés de paquets et d'objets divers, ils descendaient l'escalier menant au rez-de-chaussée pour remonter les mains vides. Ils poursuivirent leur manège pendant une heure. Puis ils vinrent kidnapper toutes mes affaires. Je protestai mollement, pour la forme. Je détestais que l'on déplace les objets de ma vie courante. Puis Jim vint passer mon collier autour de mon cou. Il dut me soulever la tête d'une main pour glisser le ras de cou entre les carreaux de grès et mes poils tout collés.

-Allez viens Youppi, nous partons en vacances!

Mais que me voulait-il? Je me refusais à sortir par cette canicule. Il n'y avait que les humains pour mettre le nez dehors par ce temps-là et s'étaler en plein soleil, alors que l'ombre bienveillante est si bénéfique. Jim tira trois fois sur la laisse. Je glissai sur le carrelage, mais ne cédaï point. D'habitude, on me demande mon avis! Aujourd'hui, il n'était pas question que je sorte et que je n'entende personne répliquer que pourtant, les chiens aiment la chaleur. Jim me prit dans ses bras comme à chaque fois qu'il y avait divergence, entre lui et moi, quant à la direction à suivre. Je fis le poids mort, je soupirai, râlai... mais en vain. Je devais pourtant avoir doublé mes kilos, mais Jim me souleva quand même dans les airs, sans le moindre petit effort, et me descendit jusqu'à la voiture.

La banquette arrière avait laissé la place à un monceau de bagages. Ma mini-niche maison était collée derrière le siège du conducteur. Je m'installai dessus. Voilà qui me servirait de tour de guet pour mieux voir tout de qui se passait. Cela me plaçait à la même hauteur que le repose-tête. Alors que je grattais convulsivement le skaï beige, Diane se retourna vers moi, furieuse:

-Ne recommence jamais cela, sinon tu fais le trajet enfermé dans ta cage!

-Grrrrrrr...

-Tu sais bien que l'on n'a pas la place pour sa cage de transport, répliqua Jim comme pour prendre ma défense.

-Chut! J'ai dit cela pour lui faire peur. Regarde... tu vois que ça marche... il a arrêté de gratter.

Je devais recommencer une quinzaine de fois tout au long du trajet. Chaque fois, en fait, que j'étais contrarié par un arrêt intempestif. Je détestais ça quand la voiture s'arrêtait à un feu, quand j'étais déstabilisé à cause d'un rond-point ou quand j'étais secoué par un rail de chemin de fer placé sur la route par inadvertance.

J'étouffais. Mes compagnons de route ne laissaient échapper qu'un mince filet d'air par leurs vitres, refusant d'ouvrir en grand de peur que je saute... comme si j'avais des idées suicidaires et que j'allais me jeter d'un véhicule en marche! Je m'ennuyais; les paysages s'estompaient trop vite à mon goût et regarder le bas-côté défiler à toute allure me donnait la nausée.

J'explorai l'habitacle; je passai en revue chaque sac. Une mallette rigide et ronde lançait des effluves de dentifrice mentholé, de vétiver et de jasmin. Sa surface rugueuse et molletonnée ne résista pas à mes dents. Un sac baluchon sentait l'eau de javel et la lessive. Une boîte métallique indéformable ne se laissa pas percer. Mais pendant le séjour, je vis Diane réussir à l'ouvrir et en sortir un drôle d'engin surmonté d'un œil réfléchissant. Elle me poursuivait tout le temps partout avec. Il émettait un claquement sec quand elle appuyait sur le bouton chromé et m'éblouissait au crépuscule. Je me glissai sous une peau de laine à carreaux rouges et verts, une sorte de tartan écossais, sans les armoiries, et fouinai dans les boîtes de conserve et un sac de nourriture sèche. J'écrasai un paquet de chips dans un bruit de verre pilé et fus rappelé à l'ordre par Jim.

-Youppi! Tu arrêtes un peu de faire le clown? Ça fait vingt minutes qu'on est partis et tu ne t'es toujours pas posé quelque part! Chérie, remets le plaid sur les sacs et montre-lui où il doit se coucher.

Ce qu'elle fit.

-Allez, viens mon bébé, allonge-toi là!

Et elle tapota l'endroit en question du plat de la main. Je la regardai faire à distance, le cul posé sur le toit de ma mini niche, me dandinant d'une fesse à l'autre pour garder mon équilibre contrarié par les irrégularités de l'asphalte, puis je me désintéressai de la chose. Je passai le museau entre le montant de la portière, la ceinture de sécurité et l'appui-tête du chauffeur, et léchai le cou de Jim. Il sursauta.

-Diane! Fais quelque chose, il me chatouille!

Alors elle me prit dans ses bras, se contorsionnant comme elle pouvait dans l'étroit espace et me déposa sur ses genoux.

-Bon, tu te fais tout petit! Ce n'est pas autorisé d'avoir un enfant à l'avant, encore moins sur les genoux... si on rencontre un flic, on risque une amende, OK?

Je sautai à ses pieds et m'étendis sur le tapis de sol.

-Bon là c'est parfait. Tu ne bouges plus maintenant!

Mais dès que je la vis se concentrer sur la carte routière, je passai de l'autre côté du levier de vitesse et zigzaguai entre les drôles de champignons en métal brossé, admirant le jeu de pieds de Jim.

-Diane, retire le chien, ça devient dangereux!

Mais avant qu'elle ne s'exécute, j'étais déjà grimpé sur le giron du contestataire et assurais ma prise en insérant quelque peu mes griffes avants dans ses vêtements, car debout dans un véhicule en marche, sur des jambes en mouvement, exige une maîtrise d'équilibriste. Et Jim de bougonner encore! Diane me souleva d'autorité, mais je refusai de lâcher prise et faisais de mon mieux pour résister en serrant mes pattes autour de la cuisse de mon maître qui se mit à jurer. Finalement, j'abandonnai la partie et me roulai en boule sur les cuisses de Diane. Ballotté, secoué, malmené, hoché, je finis par m'endormir du sommeil du juste. Je n'eus pas le temps d'entamer le moindre rêve que la voiture s'immobilisait. Je me réveillai d'instinct, suite au changement de rythme et de bruit.

-Allez, pose déjeuné... tout le monde descend!

Je bâillai, puis m'étirai, et bâillai à nouveau.

-C'est dommage, il venait juste de s'assoupir!

Je n'ingérai qu'une bouchée. Si ces deux là croyaient que le voyage m'avait ouvert l'appétit, ils se trompaient royalement! Même que c'était tout le contraire. Je refusai de boire et m'abstins de faire mes besoins dans un endroit inconnu. Jim eut beau m'emmener marcher sur un chemin forestier, je n'y arrivais pas, dérangé que j'étais par les odeurs et l'environnement qui disons-le, me semblaient hostiles. Je me contentais de ramper, ventre contre terre, prêt à japper pour mieux effrayer les trop nombreux écureuils qui occupaient l'espace. Jim dut me porter pour revenir au véhicule. Je n'osais plus ni avancer, ni reculer. Je passai à l'arrière, mes boyaux se tordirent dès les premiers tours de roues et je déposai une matière fécale liquide et fétide sur le siège.

-C'est pas vrai! Tu ne pouvais pas faire tes besoins quand on était dehors? Ça empeste comme ce n'est pas permis!

Mes hôtes ouvrir les vitres en grand. J'investis les genoux de Diane; l'air frais soufflait sur mon poil échauffé et je m'endormis au ronronnement du diesel. Enfin nous étions de retour de notre promenade!

Dans mon demi-sommeil, sur les jambes de ma compagne, je sentis la voiture freiner puis s'immobiliser. Je tendis une patte après l'autre, bâillai bruyamment comme un chien mal élevé et envisageai d'ouvrir les paupières. L'odeur de résine de pin ne m'étant absolument pas familière, je me redressai et observai un cottage au beau milieu d'une forêt sablonneuse. Mais où étions-nous donc? Comment Jim avait fait pour se perdre avec tous les moyens modernes à sa disposition? Cartes routières, ordinateur de bord, GPS, téléphone portable, radio satellite, balise Argos et j'en passe.

Il ouvrit sa portière et descendit de voiture dans cet endroit inconnu, comme si de rien n'était, pour se diriger vers la petite maison. Curieusement, il en possédait la clé. Diane essaya de me guider vers le logement qui devait devenir le nôtre pour les quinze prochains jours, mais je

m'y opposai de toute la force de mes muscles. Il n'était pas question que je pénètre dans une demeure qui renâclait des milliers de fragrances d'individus à deux et quatre pattes. Je grognai, mais comme à chaque fois que je refusais d'obtempérer, ma maîtresse me porta dans ses bras, bravant la peur que devait lui valoir cette bête (euh... moi) qui avait doublé de volume et qui, si elle avait été de l'espèce féline, aurait sorti les griffes; et je fus déposé manu militari sur un lit, puis enfermé à double tour.

Que m'arrivait-il? Pourquoi se montrait-on si méchant avec moi? Je n'avais pas fait plus de pitreries que d'habitude? Si j'avais été une petite fille, j'aurais fondu en larmes dans les bras de mon nounours. Mais appartenant à de la noble race des canins, je me contentai de me mettre en observation devant la baie vitrée mise à ma disposition.

Mes deux maîtres vidèrent entièrement le coffre de la voiture. Des sacs de sport précédaient une niche de chien et suivait un bac en plastique. Le manège des va-et-vient dura une demi-heure puis Jim repartit au volant de la voiture, en m'abandonnant. J'entendis la porte d'entrée se fermer et Diane me libéra.

-Voilà ton nouveau domaine Youppi! Vas-y! Tu peux tout explorer, maintenant. Moi je vais déballer ce dont nous avons besoin pour ce soir. On rangera le reste demain. OK?

-Non, pas OK du tout!

Moi, je voulais rentrer dans MA maison, sur MON territoire. J'étais même prêt à faire la sieste avec Monsieur s'il le fallait! Tout, sauf rester là, dans cet univers hostile, puant les inconnus, sans aucun repère. Ce soir-là, je ne mangeai pas, mon estomac s'y refusant. Je ne dormis pas non plus, trop occupé à surveiller les alentours grâce aux dix baies vitrées que comportait ce cottage de Saint-Sauveur.

Ce n'est que le lendemain midi que mon estomac manifesta son désaccord contre cette grève de la faim et ce jeûne forcé, alors que ce n'est qu'en fin de journée que mes paupières se mirent à papillonner malgré moi, pour ensuite s'autoriser à se fermer. Je plongeai dans un sommeil agité, à même la moquette rugueuse, planqué sous l'angle de la banquette du séjour. Je vis bien Jim ramper à même le sol pour me localiser, mais je ne me manifestai pas. En fait, je boudais et voilà tout.

-Laisse-le, ça ira mieux demain quand il aura retrouvé ses marques!

Même eux ne me comprenaient plus. Comment retrouver des marques qui n'avaient jamais existé? Après tout, je n'avais jamais mis les pattes en ce lieu étranger, moi!

J'entamai ma deuxième journée de vacances avec plus d'enthousiasme que je ne l'espérais. J'avalai tout rond ma pâtée de luxe en boîte carrée, surmontée d'un chien aussi blanc que moi, que Diane avait ouvert exceptionnellement pour se faire pardonner des petits tracas qu'ils m'avaient occasionnés. Je demandai à sortir.

-Diane, je vais promener Youppi, il accepte enfin de sortir pour faire sa promenade!

Mon premier arrêt fut pour le pas-de-porte. Des messages olfactifs se télescopaient par centaines, je ne savais plus où donner du museau. Mes oreilles captaient les bruits environnants comme autant d'ondes radio se mêlant en un brouhaha indéchiffrable et mes

yeux se noyaient dans tout ce qu'il y avait à découvrir. Ma première sortie, si riche en informations, ne me permit pas de m'éloigner à plus de cinquante mètres. À chaque promenade, j'allongeais l'investigation du périmètre. Au bout de quinze jours, j'avais conquis un territoire de vingt-cinq cottages.

Mais dans ce parc boisé de conifères, les bungalows n'étaient pas les seules curiosités. Il y avait des petits étangs peuplés de nénuphars et de canards, que mon chaperon ne me permit pas d'effrayer. Je parvins tout de même à en déranger plus d'un lorsque profitant de l'inattention de Jim, je me jetai à l'eau pour ensuite nager dans leur direction. Fallait les voir patauger à toutes palmes pour fuir l'ennemi. Tout juste si en se sauvant de moi, ces p'tits cons n'étaient pas parvenus à battre le record du cent mètres « patauge »!!! Mais mon escapade dans le lac ne dura qu'un temps, Jim ayant vite fait de m'en sortir. Après m'être séché à la bonne vieille manière canine, non sans faire éclabousser mon surplus d'eau sur les pantalons de mon ami, j'entrepris d'élargir mon territoire. Que d'arbres à asperger! Qu'importe, j'avais suffisamment de réserve pour chacun d'eux. Ce faisant, j'aperçus des prisons canines. Il s'agissait d'enclos grillagés, fermés par une porte de saloon, où les chiens moins futés que moi se laissaient séquestrer sans protester. Ces lieux d'aisance empestaient les déjections des Canis lupus.

Jim ne manquait jamais de ramasser une pomme de pin et de la jeter au loin. La première fois, j'allai la chercher pour la rapporter mais puisque cet acte généreux de ma part ne m'avait valu aucune récompense, je m'abstins, malgré mon envie, de poursuivre le jeu. Au bout de quatre jours, j'avais adopté mon nouveau domaine et ma foi, je m'y sentais plutôt à l'aise. Ces vacances, que je croyais définitives, m'apportèrent aussi leurs lots d'émotions.

La première se métamorphosa un matin par un cri d'effroi à la porte de mon cottage. L'oiseau, tout juste sorti d'un ouvrage sur les animaux préhistoriques, essayait d'attirer l'attention, me fixant de ses yeux bleus verts, qui se multipliaient sur sa queue en panache. Il toqua au carreau. Malgré sa stature imposante, cinq fois mon poids, je m'explosai la face sur la surface translucide, non sans me mettre à japper de toutes mes forces. Il recula et poussa à nouveau son chant guttural à vous glacer le sang. Diane se leva en trombe.

-Mais qu'est-ce qui se passe?

Elle découvrit comme moi le dinosaure de l'autre côté de la porte-fenêtre.

-Oh! Viens voir Jim! Un paon qui fait la roue!

Diane lui lança des morceaux de pain et dès lors, ce con vint nous rendre visite tous les matins. Cet oiseau de malheur étant beaucoup trop gros pour que je puisse espérer établir mon autorité sur lui, je décidai de le tolérer. Pas le choix... non seulement je ne l'impressionnais pas mais de plus, il me faisait affreusement peur. Un monstre, je vous dis! Deux soirs plus tard, d'autres visiteurs vinrent réclamer leur pitance et là, je n'étais plus du tout d'accord, même si ce n'était que des croûtons de pain rassis, que personnellement, je n'accepterais pas comme nourriture. Ce genre de substituts de repas, très peu pour moi. Donc, ces autres visiteurs du soir n'avaient pas été gâtés, eux non plus, par mère nature. Imaginez des oiseaux noirs, dépourvus d'ailes, au goitre proéminent et rouge, à la tête granuleuse rose bonbon, aux yeux globuleux et aux pattes de chair de poule.

Vous allez m'accuser d'avoir sorti ces monstres de mon imagination débridée, eh bien non! Ils existent bel et bien, et Jim leur a même donné un nom scientifique: « dindon ». Ce jour-là, j'ai remercié maman de m'avoir offert ce corps harmonieux, bien proportionné, aux doux reflets blanchâtres et aux magnifiques yeux bleus que toute l'arche de Noé m'envie encore. Diane leur lança des bouts de pain rassis. Décidément, il n'y a que moi pour refuser pareil mangeaille! Ces idiots, eux, semblaient en raffoler. Puis Jim se mit à siffler et comme par magie, ils se mirent tous les quatre à cancaner comme de vieilles dindes, ce que d'ailleurs ils étaient, et à se trémousser le popotin. J'étais si abasourdi que j'en oubliai de faire mon devoir de maître des lieux et de les chasser. J'étais tombé dans un parc jurassique.

J'avais de nouveau instauré une certaine routine dans cette nouvelle vie. Le matin, visite de « paon belle queue », puis promenade matinale; petit déjeuner et départ de mes hôtes. Resté seul, je me transformais en observateur attentif des quatre points cardinaux, car j'avais même été assez persuasif pour me faire ouvrir une chambre inoccupée qui donnait au nord. Le midi, mes compagnons déjeunaient avec moi. L'après-midi entière était consacrée à une sieste réparatrice. En fin de journée, une deuxième promenade s'effectuait à l'opposé de celle du matin, vers le lac aux canards; puis chasse à l'épouvante de bestioles dont je revenais systématiquement bredouille à cause de Jim. Au crépuscule, visite des grosses poules noires; dîner en famille; télévision sur des genoux masculins, lesquels étaient cagneux, moins confortables que les féminins et tremblants, toujours à s'agiter. Ensuite, léger souper pour moi seul, après quoi je m'octroyais une courte nuit dans les draps de mes amis qui n'avaient pas, cette fois, réussi à me faire admettre que dormir sur le canapé était une meilleure idée.

Je me levais à 5h30 du matin, m'ingéniais à faire lever mes compagnons, me faisais systématiquement rabrouer et rejoignais mon poste d'observation du côté de la baie vitrée sud où le paon, invariablement, se pointait une demi-heure plus tard. À nous deux, avec le bruit que nous faisons, moi grattant la vitre en jappant et lui toquant au carreau et poussant son cri d'écorché vif, nous réussissions quand même à faire lever la minorité féminine, et à nous faire servir le petit déjeuner avant l'heure prévue par le contrat « vacances-farniente ».

Mais un beau matin, toute cette routine, que j'avais mis tant de temps à apprivoiser, fut de nouveau bousculée. J'avais bien perçu une certaine agitation, la veille au soir, mais puisque les humains s'agitent trop souvent pour rien, j'avais donc ignoré les armoires vidées, les sacs empilés dans l'entrée et le passage de l'aspirateur entre mes coussinets. Ce matin là, donc, Diane me promena plus tôt qu'à l'habitude en plus d'écourter mon parcours habituel. Je protestai, mais rien n'y fit. Je fus enfermé avec mes amis dans le véhicule qui nous avait amenés là et nous reprîmes la route.

À notre retour en ville, Monsieur était allongé sur le paillason de notre porte d'entrée. Il dévala quatre à quatre l'escalier, quand il vit une énorme valise rouge pompier foncer sur lui, tenue à bout de bras par un Jim à bout de souffle.

Je tournai en rond pendant une heure dans mon ancien appartement. J'avais l'impression de l'avoir quitté depuis des siècles alors qu'en fait, nous ne l'avions abandonné que durant quinze jours. Mon odeur se résumait à une vague fragrance musquée. Je dus passer une couche de parfum neuf sur tous les meubles, les bas de porte, les angles des murs, le canapé, les coussins, le couvre-lit et le réfrigérateur. Je n'avais pas envisagé de regagner le même lieu d'habitation, bien que la chose me faisait énormément plaisir. Est-ce que mes compagnons de vie s'étaient seulement rendu compte qu'ils étaient revenus au point de départ? Je ne pense pas! Mais c'est quoi l'idée d'aller s'installer ailleurs pour réintégrer le même endroit quelques

jours plus tard? Autant y demeurer. À quoi cela rime-t-il? À quoi donc pensent les humains?
Je mis moins de temps que prévu pour retrouver mes marques et ma vie reprit son cours là où
elle s'était arrêtée.

LE GRENIER

Klonck, bing, chlak, zigg! De drôles d'onomatopées en provenance du grenier dérangèrent ma sieste. Que se passait-il sur mon chantier de fouilles? Je ne pris pas le temps de m'étirer, ni de bâiller, je descendis en bas de mon canapé à toute vitesse, au risque d'un claquage, et montai une à une les marches de l'escalier menant au second.

Un nuage de poussière accueillit mon entrée. Ma concession de fouilles était sans dessus dessous. Le sol, jonché de gravats, d'outils et de seaux, était méconnaissable. Jim me tournait le dos, accroupi sous le rampant sud. Je voyais ses muscles d'épaule rouler sous son T-shirt, il ahanait sous l'effort, la palicinésie s'était emparée de lui. Il déclouait les lattes en un geste répétitif, arrachant le plancher grossier lame à lame. Une dragline n'aurait pas été plus efficace. Je m'approchai, méfiant. Jim sursauta quand mon museau vint lui caresser le cou.

-Oh, c'est toi? Tu m'as fait peur.

-Waf...waf...!

-Comme tu vois, je me suis enfin décidé à attaquer les travaux dans les combles.

Il s'arc-bouta pour extirper un clou de charpentier récalcitrant.

-C'est pas possible, les clous qu'ils utilisaient à l'époque! Regarde-moi celui-là! Ça ne risquait pas de s'envoler!

Il essuya son front ruisselant de sueur d'un revers de la main, une peinture de guerre grise et noire ourla son visage.

-Bouh! Quelle chaleur! Je vais me chercher une canette, tu en veux une?

-Waf... waf...!

-Je plaisantais!

L'ouverture, pratiquée dans le sol, s'étendait d'un mur à l'autre, sur un mètre de large. Je posai une patte blanche dans la saignée et celle-ci s'enfonça dans une matière blanchâtre, épaisse de trois centimètres. Je la ressortis précipitamment pour constater que mon pelage avait viré au gris souris. Puis je vis une souris sortir d'un trou et longer le mur. Mon instinct de chasseur (ou « d'effrayeur » de bestioles en tous genres) me dicta la conduite à suivre. Je m'élançai vers elle tout en lui bloquant le passage à l'aide de mes mille et une positions d'attaque. Ce faisant, la poussière pulvérulente, comme de la farine complète, se transforma en un brouillard opaque qui me dissimula aux yeux de mon compagnon qui au même moment, remontait de l'étage du dessous.

-Youppi! Qu'est-ce que tu fais?

Bien sûr, l'idiot de souris profita de ce moment pour s'esquiver! Aussi, eus-je l'air de m'être énervé complètement pour rien! Valait mieux fermer ma gueule et quitter ma position de

guerrier. Or, le nuage se dissipa mais s'éleva de nouveau dans les airs dès que je sortis de la fosse.

-Youppi, tu es tout poussiéreux, maintenant! Y faut pas traîner là-dedans, c'est tout sale! Ça fait cinquante ans que le ménage n'a pas été fait, ici, tu imagines?

Là, je pleurai un peu, histoire de m'attirer un peu de compassion.

-Diane, apporte-moi la brosse du chien! cria-t-il suffisamment fort pour être entendu d'en bas. Ce p'tit con s'est roulé dans la saleté!

Et Diane de s'acquitter de la tâche. J'appréciais les séances de toilettage. Je soupirais quand la brosse me lissait l'échine et le cou. Mais je tentais de m'esquiver dès que la soie frôlait mes coussins de pattes ou ma queue. Mon pelage s'était à ce point électrisé au contact des poils soyeux que j'avais presque doublé de volume après le lustrage. Je ressemblais à une tête de loup!

Dès que ma maîtresse eut tourné les talons, je rejoignis Jim, maintenant accroupit sous le rampant. La saignée dans le sol s'étant élargie de cinquante centimètres, je plongeai de nouveau dans la poudre grise, me saupoudrant comme un biscuit rose et maculant le visage de Jim par la même occasion. Ce dernier se mit à me quereller comme jamais. Un concert d'insultes, que je ne peux décemment pas répéter ici, accueillit cette nouvelle bêtise. Je m'éclipsai dans un coin sombre et observai de loin mon compagnon qui s'acharnait à défigurer mon terrain de jeux pour le rendre à usage exclusivement humain.

Tout le mois de juillet fut entièrement consacré à l'arrachage, le dépoussiérage, le raclage, le rebouchage, le débardage, le clouage et la mise en place d'un sol flambant neuf. Je venais aux nouvelles régulièrement. J'avais bien profité, de temps à autre, de ce monumental chantier. Jim avait dérangé une cohorte de souris et une autre de fourmis installées là depuis la huitième génération, des bestioles que je me plaisais à pourchasser au fur et à mesure de leur cavale. Des lépidoptères, importunés dans leur sommeil, s'envolaient devant mes grognements et j'eus même l'occasion de jouer avec un mulot mort depuis plusieurs heures. Mais le résultat final de tous ces travaux était une catastrophe pour le seul représentant de la gent canine à monter à l'étage: moi! Mon chantier de fouilles, que j'investiguais une heure par jour, se trouvait modifié, inaccessible, insondable, rebouché. Les lattes de parquet, impeccablement jointives, ne laissaient plus voir aucun jour. Impossible de passer une patte ou même un bout de museau pour y extraire les objets les plus incongrus. J'étais déçu.

En désespoir de cause, je me vengeais sur la charpente. Pendant que Jim sassait, touillait, étalait, lissait son plâtre sur les murs, je tentais de grimper et mordillais le bas de la charpente qui soutenait les poutres en chêne. J'oubliai vite mon ancienne activité et me grisai de ces nouveaux exercices. Un matin, des hommes en bleu vinrent faire trois trous dans la toiture. Comme nous étions au grenier et que le toit de celui-ci n'était pas très haut, je parvins, grâce à un amas de planches empilées que j'escaladai aussi facilement qu'un escalier, à me faufiler par l'ouverture pratiquée. Là, il m'était permis de passer toutes mes matinées sur le faite du toit. L'horizon s'en trouvait complètement modifié en comparaison du plateau des vaches. Jim avait bien essayé de me faire redescendre, de peur que je ne me casse une patte, mais rien à faire... j'étais trop bien. Je me sentais comme le roi lion en train de contempler son royaume du haut de sa montagne. J'étais si élevé, sur mon beau toit, que même Monsieur n'arrivait pas à venir m'y rejoindre.

Quel bonheur de vivre la tête dans le ciel! Jim fulminait de me savoir ainsi sans surveillance, mais je ne cédaï pas à ses imprécations et restai sur le faîtage à observer l'environnement. Je remarquai des squelettes métalliques qui se balançaient au gré du vent, encerclant de leurs bras de fer des cheminées de briques rouges, figés, comme pétrifiés dans une peur vertigineuse. Certains avaient un compagnon d'infortune à grosse tête blanche, en forme de poêle à frire.

Un idiot de pigeon m'ébouriffa les poils du crâne. Comme il était arrivé par l'arrière, je fus trop surpris pour avoir le temps d'esquiver ses coups de patte. « Pour sûr, me dis-je alors, que le prochain qui se réessaie, je le chope en plein vol! ». Ma vue plongeante me permit de visiter les appartements voisins. Les fenêtres béantes, par ces chaudes journées d'été, laissaient entrevoir l'intimité des pièces et de leurs occupants. Un enfant studieux, penché sur son bureau, se concentrait sur un livre de cours quand soudain, la porte s'entrebâilla. Je le vis glisser son bouquin aux carreaux multicolores sur ses genoux et se pencher davantage sur son sous-main. Je compris que la première lecture n'était pas autorisée. La mère ne remarqua pas la bande dessinée sur les jambes de son rejeton et s'en retourna, rassurée, à ses occupations. Une autre femme s'affairait dans sa cuisine, remuant des casseroles, tournant des cuillères et lavant la vaisselle. Deux fenêtres plus haut, un homme enfoncé dans un fauteuil en cuir bordeaux, les charentaises sur une table basse, cachait son visage derrière un grand journal imprimé en noir et blanc.

Une camionnette au pot d'échappement troué passa bruyamment dans la rue, mais j'étais trop haut pour l'apercevoir. C'est pourquoi je me contentai de la suivre à l'oreille. Une femme secoua un édredon par la fenêtre. Du coup, une neige de flocons blancs plana jusqu'au sol. Un ange me survola en craillant un bavardage incompréhensif, les ailes de Dieu et de Diable virèrent sur l'angle avant que je ne puisse articuler le moindre aboiement. Le prochain paiera pour les autres. Une tourterelle roucouillante, rouille et blanche, se posa à cinq tuiles de la mienne. Je me figeai, respiration bloquée, les crocs bien en vue, yeux fixes, en parfaite représentation du roi de l'attaque. J'avançai une patte, puis l'autre, puis l'autre, comme dans un film au ralenti. La colombe picorait des graines, que d'autres oiseaux de mauvais augure avaient laissé choir en survolant mon toit. Elle me tournait le dos, vouée qu'elle était à son activité de poule de ferme. D'un bond leste, je me plantai devant elle tout en parvenant à poser une patte sur son aile gauche, la maintenant ainsi prisonnière. La conne ne pouvant plus s'envoler, je la saisi entre mes crocs, mais sans trop y mettre de force. J'avais pas envie d'avoir tout son sang dans ma gueule. En fait, j'avais une idée bien précise de ce que j'allais en faire.

Je me dirigeai d'un pas assuré vers le trou béant dans la toiture et descendit les planches une à une pour regagner le plancher tout neuf. Je me faufilai discrètement jusqu'au mur nord, là où les tuiles rejoignaient le sol brut et où mon compagnon n'avait pas changé le revêtement pour cause de pose ultérieure d'un carrelage étanche.

Jim m'avait expliqué que là où je me trouvais, ce serait le labo-photo et là où le trou dans la charpente béait, il y aurait un bureau-chambre-débarras-buanderie. Un peu de terre battue s'étalait sur le sol, dans le coin le plus sombre, si bas que mes hôtes devaient se mettre à plat ventre pour l'atteindre. Je creusai un peu de mes pattes avant et déposai ma victime dans ce nid improvisé. La tourterelle, raidie par la peur, se laissa manipuler sans protester. Cette conne rejoignait maintenant mon trou au trésor, un autre où j'enfouissais des os et des biscuits en trop en vue d'un usage futur. Je retournai sur mon faîtage par mon itinéraire habituel et repris l'observation du monde qui m'entourait.

Une chienne blanche aux oreilles de nacre rose se posta devant la fenêtre du deuxième étage de sa maison. Celle-ci faisait face à la nôtre et de là où ma congénère se trouvait, elle pouvait parfaitement me voir. Même qu'elle ne me quittait plus du regard. Moi non plus, d'ailleurs. Nous restâmes ainsi une heure durant, jusqu'à la nuit tombée. J'avais horreur de le dire, Jim commençait à donner des signes d'inquiétude; il m'avait hélé des dizaines de fois sans obtenir de réponse. Au trente-deuxième appel, je refluai vers la porte des étoiles.

-Ah quand même, te voilà enfin! Ça fait deux heures que je t'appelle. J'ai crié ton nom au moins cinquante fois!

-Non... trente-deux! Waf... waf...!

-Tu as entendu Jim? demanda Diane.

-Non, quoi?

-Chut! Écoute!

-J'entends rien, j'te dis!

-Si écoute! Un grattement dans les combles!

-Oh, ça doit être Youppi!

Je les observais, de sous la table de la cuisine.

-Oui, sûrement!

Et Diane se retourna. Quand elle me vit, son regard changea complètement d'expression.

-Jim! Youppi est dans la cuisine, c'est donc autre chose!

-Des souris peut-être?

-Oh mon Dieu!

-Ou un mulot! Mais ça ne m'étonnerait pas avec tout le remue-ménage qu'on fait présentement en haut. Sûr que tout le monde a dû déménager... hi, hi, hi!

-Je t'en prie... va voir.

Dès que Jim ouvrit la porte menant à l'étage du dessus, je lui filai entre les jambes et arrivai bon premier au grenier. Je me postai non loin de mon trou. L'homme jeta un vague coup d'œil dans l'espace et redescendit.

-Je n'ai rien vu!

-Tu n'as pas bien regardé!

-Mais si! Il n'y a rien du tout!

D'un coup, il se figea. Le grattement avait repris. Il remonta les marches deux à deux, Diane sur les talons, et se mit à scruter la charpente et les murs. Dès que l'un d'eux menait ses pas vers ma cache secrète, je le suivais de près, et dès qu'il s'éloignait, je restais à distance respectable. C'est Diane, plus petite, qui s'approcha le plus près de ma victime. Je commis l'erreur de grogner à son encontre, alors elle se mit à ramper sous les combles avant de localiser ma prise.

-Jim, viens voir! J'ai trouvé! C'est pas croyable! Youppi a caché un oiseau dans le grenier.

Elle laissa la place à son compagnon que je vis ressortir quelques secondes plus tard, une touffe de plumes blanches et cuivrées dans les mains.

-Pffuuh! fit-il.

Sans me concerter, il examina mon trophée à la lumière d'un toit ciel.

-C'est une tourterelle! Son cœur bat à tout rompre.

Il déplia les ailes et palpa ses pattes pendant que je jappais m'en fendre l'âme.

-Woof! Woof! Woof! Grrrrrrrr... Woof...!

-Le chien, tu arrêtes tout de suite! Tu veux bien me dire comment t'as fait pour attraper cet oiseau? Je sais que t'as un peu l'instinct de chasse, et tout, et tout... mais je ne veux pas de ça ici. Et regarde-moi ce trou... rempli de vieux os et de biscuits poussiéreux! Tu es nourri plus que nécessaire, alors tu n'as pas besoin de chasser ou d'empiler les provisions.

-Ne l'engueule pas quand même, de le réprimander Diane. Il ne comprend pas, c'est dans sa nature d'ancien chien de ruelles de débusquer des proies. Il n'y peut rien, tu sais... et puis il ne l'a pas blessé. Hein mon Youppi?

-Waf... waf...!

-Bon, tu te calmes maintenant! répliqua Jim. Garde un œil sur lui pendant que je vais déposer l'oiseau dans le jardin.

Je lui emboîtai le pas, bien décidé à récupérer mon bien. Diane tenta bien de me retenir, mais je lui échappai pour vite me précipiter à la fenêtre de l'escalier. De là, je vis Jim déposer le frêle petit corps sur la pelouse, à l'ombre du mur d'enceinte. Bien que j'exigeai de sortir, ce n'est qu'au bout d'une heure qu'ils cédèrent à mon désir.

Monsieur se matérialisa, comme il en avait l'habitude, au centre de ma galerie. Sans déborder de son territoire, il arpenta trois fois son domaine. C'est alors qu'il localisa l'oiseau dans les hautes herbes jamais tondues, car trop près du mur. Il donna un premier coup de pattes, puis un deuxième. La tourterelle morte d'un arrêt du cœur refusa de réagir. Son petit corps émit un craquement sec quand il se broya sous les crocs du voleur de butin un peu trop cannibale à mon goût. Chasser, c'est bien, mais de là à bouffer sa proie... beurk! Vive mes petits plats Cesar!

Les fenêtres de toit étaient scellées et closes et l'amas de planches avait disparu. Du coup, je ne pouvais plus accéder à ma tour de guet. Des cloisons, dressées en travers de mon chemin, m'empêchaient de courir d'un bout à l'autre de mon terrain de jeux. Ma concession de fouilles était comblée. Mon univers canin était définitivement défiguré, transformé, humanisé. J'abandonnai l'étage supérieur pour passer de plus en plus de temps au rez-de-jardin, dans mon univers de verdure, à peu près préservé de la main de l'homme.

SÉANCES PHOTOS

Un parapluie blanc était déployé dans le séjour, comme si la pluie allait se manifester d'un moment à l'autre. La voûte extérieure était pourtant bleue et je n'avais pas encore vu de gouttes tomber à l'intérieur. Diane le suspendit à un bras télescopique et il se transforma en ombrelle, plus en phase avec la réalité du temps. Elle déplia un squelette en aluminium noir et vissa un œil réfléchissant sur sa tête. Je reniflai prudemment cette grosse mouche noire à trois pattes. Elle était morte depuis longtemps. Ensuite, ma maîtresse fixa un dais de velours noir sur le mur et installa un tabouret en velours grenat. Une tige blanche pendait de la boîte chromée. Placé tout près, je donnai un coup de patte sur ladite tige qui du coup, se balançait de gauche à droite comme un métronome. Je répétais plus fort mon geste, et elle fit un tour complet. Je donnai une troisième impulsion avant de me prendre une remontée de patte.

-Ne touche pas à ça! C'est du matériel haut de gamme, ne va pas l'esquinter!

Diane se courba et colla son visage à celui de la bête. Je craignis un moment qu'elle ne se fasse mordre, mais encore une fois, le diptère resta de marbre.

-Allez viens Youppi, je vais te tirer le portrait!

Elle tapota du plat de la main le tabouret. J'étais grimpé sur le sofa du séjour et l'observais à distance. Elle me prit dans ses bras, je lui chatouillai le cou avec ma langue.

-Coquin! Tu vas poser pour ta maîtresse.

Le tissu était doux sous mes coussinets. J'enfonçai mes pattes au milieu, là où c'était le plus mou, et malaxai le velours comme je le faisais contre le ventre de ma mère. Diane se dissimula derrière la bête.

-Youppi! Youppi! Regarde-moi mon bébé ! Le petit oiseau va sortir.

Je redressai la tête, bêtement. Une lumière aveuglante imprima mes rétines. Je ne vis aucun oiseau sortir de la boîte, trop ébloui pour l'apercevoir. Je quittai mon piédestal et retournai sur le sofa. Diane insista pour que je remonte sur le tabouret de velours grenat. Je le grattais comme pour limer mes griffes et me jetai en bas quand un deuxième éclair fusa vers moi. Je m'allongeai de tout mon long sur le sofa, poussant par terre les coussins qui s'y trouvaient.

-Bon tu préfères poser là? OK!

Elle rapatria tout son matériel photo autour du sofa et quand l'éclair survint, j'avais déjà roulé sur moi-même et m'apprêtais à descendre de mon trône. Alors elle me poursuivit dans toute la pièce. Pourquoi s'acharnait-elle sur moi, pauvre petit Shih Tzu chinois, alors que tant de races canines nobles avaient colonisé la terre, sauvé des vies, chassé pour leurs maîtres, tenu des rôles importants dans toutes sortes de films et appris mille et un trucs pour permettre à leurs maîtres de participer à des émissions comme « Bête et surdoué » ou « Du talent à revendre »?

Prenez le Saint-bernard ou le Dalmatien... ne sont-ils pas photogéniques avec un tonnelet de rhum autour du cou dans le cas du premier et un tas de taches noir sur tout le corps dans le cas

du second? Et le bulldog anglais, avec sa gueule toute pendante, ne ferait-il pas bonne figure devant l'objectif?

Mais en fin de compte, Diane avait peut-être bien raison de me mitrailler de ses éclairs bleutés. Nous les Shih Tzu, pure race ou non, ne sommes-nous pas les plus beaux, les plus naturels et les plus sympathiques? Que nous ayons les yeux bruns ou bleus, que nous provenions de la Chine, du Japon ou de la rue, aucun appareil photo ne fera sourciller le prince des canins.

L'odeur que dégageaient les petits carrés gris et noirs m'attirait. J'en reniflai un, où une queue de chien apparaissait dans un angle. Un deuxième laissait voir le bout d'une patte blanche. Sur le troisième cliché, un chien dormait les quatre pattes en l'air, sans rien cacher de son anatomie de mâle.

-Youppi! Ma planche contact!

Je la paraphai de mes crocs avant de lui rendre.

-P'tit con, regarde l'état dans lequel tu l'as mise!

-Chérie, intervint alors Jim, je te ferai remarquer que ce n'est pas une grosse perte! Entre les bouts de queue et de pattes, une oreille et un magnifique portrait de dos, il n'y a rien à en tirer! Sans jeu de mots bien sûr!

-N'exagère pas... regarde celle-là... on le voit bien.

-On voit surtout que c'est un mâle coupé en pleine séance de farniente!

-Et celle-ci... tu en penses quoi?

-Franchement?

-Oui, franchement!

-On dirait une poule qui vient de trouver un couteau de parachutiste!

Elle tira la langue à son ami.

-Tu en penses quoi, toi, Youppi?

Je léchai l'endroit où elle avait posé le doigt.

-Je crois qu'il l'aime bien, lui. Je vais la tirer!

-Grrrrrrrrrrrrrrrrrr!

LA VIE DE MONSIEUR

Ses yeux émeraude scrutaient la rue. Perché sur le muret du jardin, il s'apprêtait à partir pour sa virée nocturne. Je le vis bientôt sauter du mur et se fondre dans la nuit. Monsieur pouvait se vanter d'avoir une vraie vie de chat de gouttière. Libre de son existence et de ses amours, il était toujours par monts et par vaux. Où pouvait-il disparaître pendant toutes ces heures? Que faisait-il de ses loisirs? Des fois, il s'absentait une semaine entière. A quel trafic se livrait-il? Le mieux, pour répondre à toutes ces interrogations, est encore de lui céder la parole:

-Ma vision de nyctalope, bien qu'inutile dans une vie urbaine, me permit de voir du haut de la murette du jardin qu'il n'y avait pas un chat dans la rue. Je sautai à bas de mon perchoir et me coulai sous un véhicule à quatre roues et au moteur refroidi. Je m'étais suffisamment fait roussir les poils des oreilles pour me méfier maintenant des moulins surchauffés. Je me faufilai d'un caniveau à un bas de caisse, d'un châssis à un porche sombre, jusqu'au bout de l'avenue, en une déambulation incognito.

Un jardin en friche m'attira comme un aimant. Je me glissai sous la porte en pin, aux bords effrangés, et disparus dans cette nature authentique, paradis des félins. Je m'imaginai dans la savane, rampant dans les hautes herbes, à l'affût d'une proie. Je débusquai une saturnie, que je croquai comme une friandise, puis je quittai les lieux par le chemin que j'avais emprunté pour y pénétrer; je ne partis pas les mains vides, ou du moins les pattes vides: des dizaines de graminées aux poils accrocheurs s'étaient agrippées à mon pelage, comme sur un « velcro ». Je ressemblais à une bête atteinte de pustules infectieuses. J'essayai de les éliminer avec la langue, c'était très désagréable, j'en ôtai trois puis acceptai ces voyageurs clandestins, les semant toute la nuit, au cours de mes pérégrinations, en longeant un mur ou en passant sous un véhicule en stationnement.

Je laissai deux rues sur la gauche et pris un chemin à droite. La première maison possédait des caves en enfilade que je connaissais bien; la dernière débouchait sur une cour puis sur une impasse à l'arrière. J'urinai à l'entrée du soupirail et m'introduisai dans les lieux sans autorisation. Je repérai l'ennemi à l'angle sud du mur d'enceinte. J'observai ses yeux qui s'éclairaient par intermittence, comme deux phares dans la nuit, suivant l'orientation de sa tête. Lui aussi épiait mes prunelles lumineuses. Le tapetum, cette surface réfléchissante derrière la rétine, commun à tous les félins, trahissait ma présence près du soubassement. Nous restâmes un quart d'heure immobile, comme la terrible lionne Sekhmet sur son socle de marbre, évaluant les chances de chacun de déloger l'autre.

C'était un congénère mâle entier roux, beaucoup gros que moi, et au poil angora. Côté poids, il n'était pas sans me rappeler ce chien castré qui squattait mon domaine de jour et avec qui je m'étais déjà battu. Il paraissait jeune et sans expérience, moi j'étais plus âgé, plus expérimenté; je m'avançai à vue, dans un rai de réverbère. Il n'osa pas bouger. Je progressai et arrivai sans encombre dans la partie ombragée. Il se déplaça sur le côté. C'était le sceau de la peur, ce fut comme un signal, je feulai pour qu'il dégage. Comme tétanisé il se figea, ne tenant aucun compte de mon avertissement et de la chance de survie que je lui laissais. Je le rudoyai toutes griffes dehors. Nous hurlâmes de concert et roulâmes dans la poussière. Je le plaquai au sol, le pinçant au niveau du cou et le ceinturant de mes membres antérieurs. La gueule occupée, je ne pouvais plus crier, mon ennemi s'en chargea pour deux, au risque de réveiller tout le quartier.

Je le dominais, du moins je le crus. Son apparente faiblesse me bluffa. Il fit un demi-tour sur lui-même sans que je m’y attende. Je me retrouvai dans la position qu’il occupait cinq minutes plus tôt, la position du dominé. Je m’étais fourvoyé, il était bien plus fort que moi, comme le laissait penser son ossature. Je criai sous les étoiles avant qu’il ne me blesse. Il me mordit quand même la joue. Les poils épais de mes bajoues de mâle entier empêchèrent ses crocs de me transpercer. Nous nous séparâmes, non sans avoir lancé nos pattes griffues à la tête de l’adversaire. Je l’atteignis au milieu du nez, qui vira du rose au rouge sang, il m’entailla le dessus de l’œil. Je m’échappai par le mur d’enceinte, il resta dans sa cour.

Du sang perlait sur ma paupière droite, m’empêchant d’y voir clair. Je me cachai à l’ombre bienveillante d’une porte cochère et entrepris d’aseptiser la profonde entaille. Nettoyée, purifiée, désinfectée, je me remis en marche. Une baudruche en plastique émettait des phéromones de poulet rôti. Le sac était posé sur le dessus d’un conteneur, pour une fois, au couvercle cassé. Je grimpai dans la benne et forlançai la bête. Je me délectai de la viande encore attachée aux os. Ce n’est pas si courant de trouver de la nourriture urbaine, ça mérite d’être signalé. Depuis que les grosses boîtes grises à roulettes ont été implantées, la chasse est ardue. Notre seule chance de nous sustenter est de tomber sur une poubelle mécanisée, abîmée comme ici, sur un réceptacle plein à raz bord et mal fermé ou sur des urbains négligents qui n’ont même pas pris la peine de soulever le couvercle peu ragoûtant pour y déposer leurs ordures.

Je quittai le réceptacle aux odeurs pestilentielles et commençai un nettoyage à sec en profondeur, pour éliminer le parfum tenace, ne convenant pas à mon rang et à ma personnalité, et pour supprimer les souillures que l’on ne manque jamais de ramasser dans ce genre d’endroit malfamé pour affamés.

En fait, j’étais un chat suffisamment nourrit pour éviter de me commettre dans ce style de lieu, mais les fumets alléchants m’attiraient toujours. Une autre catégorie de senteurs me faisait parcourir des centaines de lieues; une substance naturelle, subtile, irrésistible pour tous mâles entiers en besoin d’affection.

Je humai l’effluve, promesse de vie, à quelques mètres sur la droite. Nez au vent, je suivis le chemin olfactif, jusqu’à une cave où les fragrances de moisissures se mêlaient à un philtre d’amour. La femelle siamoise s’accouplait déjà à un congénère au pelage ocellé. Une échauffourée par nuit me suffisait, je n’étais pas agressif de nature, j’attendis mon tour à l’abri des regards. Trois minutes plus tard, la place était libre. Je fis ma cour dix secondes à la coquette, elle était consentante, je la ceinturai de mes pattes avant et l’immobilisai d’un garrot à la nuque. Mon affaire rondement menée, j’esquivai son coup de patte vengeur, visant mes yeux. Je savais d’expérience que ces demoiselles sont toujours de mauvaise humeur après un rapport sexuel. Je savais aussi que ces belles ont la mémoire courte et malgré la douleur infligée quand le galant se retire, elles ne sont jamais repues d’amour et en réclament toujours plus. Celle-ci ne mit pas longtemps à lancer sa longue plainte à la lune rousse. Je revins la satisfaire trois fois de suite, sans oublier de feinter pour éviter les armes meurtrières de ma comparse.

Je repris mes pérégrinations à travers les ruelles de la ville. Les étoiles pâlissaient au firmament, l’aube se manifestait, j’étais loin de mon port d’attache, je me trouvai un refuge diurne au fond d’un garage, sous une caravane privée de vacances. Je vivais en vrai sauvageon, je n’aimais pas promener mes vibrisses en plein jour. Je restai dans ma cache jusqu’à l’ascension de l’astre de la nuit.

Un flash me surprit sur le rebord du trottoir, je me cachai sous un diesel puant. Un deuxième éclair essaya de me localiser et ne me trouva pas. On donna des coups sur le toit du véhicule, mais je ne répondis pas et restai à couvert. Un ru se forma sous les pneus, il se transforma en cours d'eau, en affluent puis en fleuve et en cataracte. Je me sauvai à toutes pattes. Un rideau d'eau brouillait le paysage et m'empêchait d'y voir clair. Un éclair me rattrapa, j'avais de l'eau boueuse jusqu'au poitrail. Mes poils collés et pendouillant me tombaient sur les yeux et les flancs. Je n'étais plus un chat de gouttière, j'étais la gouttière elle-même.

Je me réfugiai dans une cave, comme à mon habitude, heureusement qu'il en existe des milliers à disposition. Mes membres, enduits de poussière agglutinée à l'eau de pluie, devinrent lourds, comme emmaillotés. Mon pelage s'épanchait sur le sol, formant une mare glauque. Je me blottis sur un tas de chiffons, piteux, vexé, souillé. Pendant une heure, je m'appliquai à essayer de débarrasser mes poils de cette fange envahissante et poisseuse. Je me délestai des bottes de boue. À la fin du brushing, j'étais ébouriffé et électrisé, mais propre.

Les toitures dégouttaient, un ruisseau dévalait la rue, le ciel avait séché ses larmes. Je tentai une sortie. Je longeai les façades des maisons. Un étang stagnait au carrefour en bas; une douche par nuit me suffisait largement, un bain ne me disait rien, je bifurquai à pattes sèches, exceptés les coussinets, sur ma droite. J'étais le seul à me promener sous la fureur des éléments. Je ne vis pas âme qui vive, pas l'ombre d'un ennemi. J'en profitai pour explorer d'autres territoires.

Mes pas m'éloignaient de plus en plus de mon domicile régulier. Je découvris un rectangle de verdure, immense, surveillé par deux sentinelles, structure de tubes blancs habillée d'un filet. Un ballon rond trônait au milieu des but; le terrain, spongieux, me dévoila deux lapereaux à la faible clarté du soleil pâlisant à l'horizon. Je n'avais pas eu la chance de rencontrer un container ouvert pendant mes pérégrinations nocturnes, mon estomac réclamait son dû, à défaut de scampis, il se contenterait de lagomorphe.

Je me mis en affût discret, avant de me faire repérer. Je rampai sur la pelouse détrempée. L'un des mulots marcha vers l'avant, dévoilant son croupion gris. Je m'aplatis, invisible, enfin presque, dans l'herbe grasse et surtout humide. En fait, ils avaient dû dénicher de la nourriture, ils semblaient très occupés. Je progressais lentement, à gestes mesurés, jusqu'à la distance de sécurité. Je bondis sans prévenir sur ma proie. Une touffe grise s'éclipsa dans un trou sous la clôture; une boule poilue s'agitait entre mes pattes avant. Je lui brisai la nuque. J'avais trop faim pour avoir envie de jouer avec ma victime. Je lui retirai son pyjama et me délectai de sa chair savoureuse.

L'astre du jour effleurait les toits, il était grand temps que je me mette à couvert. Des bâtiments couraient le long de l'aire de foot. Je pénétrai dans la première bâtisse en me glissant sous la porte. Le lieu sentait la vache et la résine de pin. Je localisai, dans un coin, un tapis de gymnastique éventré. Je me lovai au milieu de la bourre. Je me sentais comme sur le ventre de ma mère. Je digérai dans un sommeil bienveillant.

J'avais quitté mon quartier favori depuis quatre jours et les maigres pitances que je dénichais ne calmaient pas ma faim. Je revins sur mes empreintes. Je mis deux jours à rejoindre ma demi-proprété, fourbu, affamé, lessivé. J'avalai trois gamelles à la suite et dormis au milieu des rosiers six heures d'affilée, ouvrant un œil sur deux tous les quarts d'heure pour surveiller ce chien à la noix, rival de toujours, attaché à sa laisse et qui squattait l'autre moitié de mon territoire.

Je me promenais dans le périmètre interdit uniquement quand le blanchot était absent, ce qui se produisait surtout le soir, car le p'tit toutou à ses maîtres n'avait pas la permission de minuit. Et puis d'ailleurs, il n'allait jamais bien loin, même durant la journée, du fait qu'il avait constamment un collier rattaché à une laisse autour du cou. Parfois, l'été, il veillait jusqu'à vingt deux heures, mais c'était un record. Quand j'avais le champ libre, j'investiguais son domaine réservé. Je marquais à tout va son tas de bois, l'angle du cabanon, sa tondeuse à gazon, son lilas, sa menthe poivrée et surtout, son dessous de galerie qu'il utilisait comme son abri, comme lit et comme lieu de cachette pour ses petits trésors. Je le voyais d'ailleurs toujours renifler l'endroit et froncer le museau en reconnaissant mon musc ambré. Petite vengeance personnelle, pacifique, car je pourrais tout aussi bien profiter de son entrave et de son faible rayon d'action pour l'attaquer, mais comme je l'ai déjà précisé, je ne suis pas teigneux et je ne recherche jamais l'affrontement direct, surtout sans raison valable comme par exemple, pour une femelle ou une gamelle. Je me contentais donc de le provoquer en me couchant à la limite de sa laisse. Je m'appliquais à recouvrir ses messages olfactifs de mes propres fragrances au parfum beaucoup plus soutenu et enivrant que celles d'un canin castré.

J'engloutis encore deux assiettes à l'heure où la lune monte en maître dans les cieux, esquivant les marques d'affection de mes pourvoyeurs en nourriture, et m'éclipsai par la cave pour me retrouver dans l'autre rue. J'étais satisfait de ce fief temporaire, à part le stupide chien-chien aux yeux bleus, cela va de soi. En fait, je n'y voyais que des avantages: une cave pour s'abriter, une entrée principale, un dessous de galerie, une sortie de secours et des pitances à volonté ou presque.

Cette nuit-là, j'innovai par un trajet inédit, portant mes traces loin à la frontière de l'agglomération. Je poursuivis cette balade nocturne jusqu'à un champ, affolant un Pit-bull attaché et agitant une moufette malfamée. Réjoui de ma virée, je fis demi-tour. Trois chats de gouttière miteux, pouilleux, galeux, les oreilles effrangées, me barrèrent le passage. Je bifurquai; ils me suivirent, silencieux, posant leurs empreintes dans les miennes; j'accélérai, ils me rattrapèrent et me tombèrent à trois sur le poil. Des feulements, des hurlements et des gémissements s'ensuivirent.

Je m'échappai enfin, boitillant sur trois pattes, et me réfugiai entre deux meules de foin. Mon œil gauche restait fermé, une patte arrière en sang pendait lamentablement, refusant de me porter. Il me manquait aussi un bout d'oreille. J'avais soif mais rien à laper. Je m'endormis, persuadé d'aller mieux à mon réveil.

Mon sang bouillonnait dans mes veines et affluait à mes oreilles. Seule la pupille droite me renvoyait la vision des lieux; je me mis en route sur trois coussinets; mon état empirait. Je me traînais au bord de la voie asphaltée, à découvert, tremblant à chaque passage de voitures, sursautant à chaque dépression provoquée par les camions. Je couchais dans des canalisations creuses, recouvertes de sédiments; j'étais maculé de boue séchée, de gravillons incrustés et d'épines enfoncées. Chaque soir, je poursuivais ma progression vers mon havre de paix, avec de moins en moins d'entrain.

Le quatrième jour, je ne me levai pas. J'étais allongé dans un profond fossé, à l'abri des regards. Je laissai passer la moitié de la nuit, mon œil intact n'obtempérait plus. Un nuage craqua au-dessus de mon crâne. S'ensuivit une pluie froide qui me réveilla tout en me revigorant momentanément. Je me redressai donc, mais péniblement. Je me trouvais, sans le savoir, à un quart d'heure de mon refuge.

Je m'éroulai sur une pelouse détrempée. Après plusieurs heures à grelotter, je me sentis soulevé de terre, comme sur un nuage. De douces mains me caressèrent, des paumes rugueuses me palpèrent. Une douleur vive me transperça les flancs. Je m'évanouis.

La prison n'était pas dorée. La cage était en fin grillage argenté. Je pouvais me tenir debout. Un bol d'eau et un autre de croquettes étaient placés dans un angle, un bac à litière propre dans un autre. Je me servis des trois. Une de mes pattes étant prisonnière d'un bandage, je la secouai pour tenter de le faire tomber, mais en vain. Je ne voyais plus d'un œil, la deuxième paupière le recouvrait entièrement, mais outre ça, je me sentais en pleine forme. Mais pourquoi étais-je ainsi séquestré?

Je hurlai ma désapprobation et grattai le treillage. Moi, le chat « ensauvagé », libre comme l'air, je ne pouvais supporter d'être encagé. D'autres locataires s'agitèrent autour de moi. Bientôt, ce fut un concert de cris, de feulements et de gémissements. Une femme en blouse blanche fit irruption.

-Oh là, on se calme! Qui a commencé?

Comme par miracle, les six autres cages s'étaient tues, sauf la mienne.

-Alors, c'est toi le fautif?

Elle ouvrit la grille et me prit dans ses bras. Je lui crachai à la face.

-Tu n'es pas commode toi!

Elle me reposa près de la litière et consulta la fiche accrochée sur le côté du quadrilatère.

-Tu as de la chance, ta sortie est programmée dans deux heures. Allez, un peu de patience!

Et moi, de hurler à la mort les cent vingt minutes suivantes.

L'homme qui me pourvoyait habituellement en gamelles me libéra de ma prison pour me confiner dans une autre beaucoup moins spacieuse. Le plastique était imprégné de l'odeur du chien blanchot. Je protestai. Quand allait-on me rendre à ma vie? Il m'emporta à bout de bras et posa ma caisse de transport sur le siège avant de sa voiture. Pas habitué au convoyage sur roulettes, pris de panique, j'urinai sous moi puis le tangage aidant, je me vomis dessus. La fenêtre latérale s'abaissa. Une odeur pestilentielle nous accompagna tout le long du trajet.

Je fus déposé dans mon jardin, mais malgré mes protestations, on refusa de m'ouvrir la caisse de transport. J'étais pris au piège, en plein milieu de mon propre domaine. Je passai une patte à travers la claire-voie, essayant d'atteindre le loquet, sans succès. Le blanchot aux yeux bleus passa à cinquante centimètres de ma cage-prison. Il s'étrangla avec son collier sans réussir à atteindre ma hauteur. De toute façon, j'étais protégé par mon caparaçon plastifié. L'homme l'attacha à sa laisse et m'emmena dans les étages.

Je devais amèrement regretter de rentrer chez ces gens. Je fus d'abord enfermé avec eux dans un cagibi carrelé. Je dégouttais d'urine et de vomissures. Une pluie drue s'abattit sur mon dos. Je tentai de me mettre à l'abri sous un meuble, mais la fille me tenait fermement. Le jeune homme me frictionna le ventre et la queue. Je feulais, mécontent que l'on touche à ces zones

sensibles. Une mousse abondante et odoriférante enveloppait mon corps. De l'eau tiède tomba à nouveau du ciel, puis je fus transformé en momie égyptienne, entouré comme j'étais d'une serviette éponge. Allais-je être enterré vivant avec ces quasi-inconnus, comme aux temps anciens des peuples du Nil? Non, nous n'étions pas assez intimes.

Bien qu'affamé, je refusai de manger l'assiette appétissante qu'on me servit dans une pièce qui renâclait trop fort cet importun de chien qui squattait la moitié de mon jardin. Je miaulai à fendre l'âme devant une huisserie fermée, que je supposais être la sortie de secours. L'homme en ouvrit une autre et je me précipitai en claudiquant dans l'escalier. Il me suivit, une gamelle à la main, et la déposa dehors sur la terrasse bétonnée, à la place habituelle. J'engloutis tout sans respirer, hormis une petite bille bleue, et réclamai du rabiote. Je laissai de nouveau la bille bleue dans un coin. Cela ne semblait pas faire plaisir à l'homme. Il revint avec une crevette solitaire que j'avalai tout rond.

Je restai exceptionnellement deux jours et deux nuits sur place. Je n'avais qu'une envie: dormir! Ma patte arrière, entravée, m'empêchait de me mouvoir normalement. A la troisième levée de l'astre du jour, la fille me libéra de mon carcan. Mon membre fonctionnait malgré une certaine faiblesse. Je décidai de le muscler en cours de route. J'ingurgitai la pâtée et la crevette, délaissant une nouvelle bille bleue trouvée au cœur du fruit de mer, et repris ma vie errante cinq jours par semaine et sédentaire les quarante-huit heures restantes. Mes forces revenaient progressivement; de nuit en nuit, je m'éloignais de plus en plus de mon semi-domaine.

Elle était brune avec de jolis yeux verts. Une tâche blanche tranchait sur son poitrail, comme un cœur à prendre. Elle m'appelait de toute son âme. Je passai la tête par le soupirail.

LE VAUDEVILLE

Ses yeux verts, comme deux phares dans la nuit d'encre, m'observaient de derrière la poubelle. Un petit cœur blanc, en pendentif, rehaussait sa robe de velours chocolat, ses oreilles frangées lui donnaient un air coquin. Elle roula dans l'herbe et offrit à mon regard son intimité. Je rampai vers l'effrontée qui m'arrêta net. Elle sentait vraiment bizarre. Elle fit un bond de cabri pour parer à mon avancée et me gratifia d'un nouveau roulé-boulé. Ça avait l'air d'une invitation, mais il apparaissait clair que ce n'était pas pour moi. Un son plaintif se mua dans sa gorge en une mélodie gutturale; elle redressa sa queue en étendard, exhibant sa croupe aux quatre vents. J'avais beau être un chien castré, j'étais tout de même pas sot au point de ne pas comprendre le message. « Mais voilà, petite conne, avais-je envie de lui signifier, j'suis peut-être pas plus gros qu'un chat... reste que je n'en suis pas un! »

Pendant une heure, une boule de poils bistre faucha l'herbe haute à la manière du « bowling green », pratiqué par les vieilles anglaises habillées en infirmières du dimanche. Cette stupide chatte en chaleur poursuivit ses vocalises tout en se promenant bannière au vent. Et elle s'étonnait de me voir japper devant son cinéma! Elle miaulait comme une timbrée tout en me dévisageant de ses lacs émeraude. Comment pouvais-je réagir, moi, pour la chasser de mes terres? C'est que comme à l'habitude, j'étais enchaîné! Je décidai de passer outre mon entrave et commençai à ramper vers cette intruse en rut pour tenter de lui faire peur.

En bout de corde, j'avais beau m'agripper à l'herbe grasse avec mes griffes pas trop affûtées, y'avait rien à faire. Je m'épuisais, je tétanisais et j'anhélais. La friponne ne comprenait rien à cette situation, trop abstruse pour son cerveau étriqué. Je fus projeté en arrière, comme sous le coup d'un uppercut drôlement bien placé. Je m'affolai des quatre pattes, comme dans un sable mouvant, et rétablis mon équilibre en roulant sur moi-même pour ensuite revenir sur mes pattes. Pour sauver la face, je montrai les crocs et grognai dangereusement.

Elle comprit enfin qu'elle seule pouvait m'approcher. Elle redressa tête et queue et avança vers moi, une patte après l'autre, avec délicatesse, ne posant que l'extrémité des phalanges. Dès qu'elle se matérialisa dans mon périmètre, je lui sautai dessus ou tout du moins, je le pensai, jusqu'au moment où je m'aperçus que j'embrassais la pelouse. Elle s'était éclipsée par un nouveau saut de chevette, en dehors de ma périphérie.

Elle rappliqua sur ses coussinets d'air, précautionneusement, lentement, et feinta avant que je ne l'attrape. Ce jeu du chien et de la chatte s'éternisa une heure durant. Ma furie était à son comble. Puis mon intelligence pris enfin le dessus... au lieu de l'attendre en bout de corde, je me reculai d'un mètre et quand elle s'avança jusqu'à ce qu'elle se crût à la limite de mon champ d'action, son bond de côté ne suffit pas à la mettre hors de ma portée; grâce à ma ruse, je bénéficiais d'une allonge supplémentaire. Du coup, je plongeai sur ma victime et l'immobilisai sans autre forme de procès.

Elle hurla de surprise, mais cette fois je tenais bon, elle ne fut pas en mesure de m'échapper. J'allais lui croquer la jugulaire quand Monsieur apparut dans le décor. Surpris de le voir là, je relâchai quelque peu mon emprise sur l'autre. S'en étant vite aperçut, l'idiote me fila d'entre les pattes avant de faire volte-face et de me cracher au museau. Elle s'éloigna d'un air dédaigneux à l'opposé de ma laisse, s'assit à bonne distance et lança son appel de chatte dépravée à l'intention de Monsieur.

Cet ignare ne mit que très peu de temps à saisir le message, même qu'il l'approuva à l'aide d'une vocifération bien appuyée. Leurs chants contre-chants s'affrontèrent pendant une demi-heure. Je m'attendais à voir mon maître intervenir pour faire cesser ce raffut, mais Jim lui-même en rajoutait avec sa perceuse à percussion nucléaire.

Un bond en avant, un bond en arrière, un saut à gauche, un saut à droite, Monsieur et la brunette interprétaient une chorégraphie connue d'eux seuls. Elle lui resservit son numéro des roulades dans l'herbe, comme à moi. Elle ne faisait pas preuve de beaucoup d'imagination pour une chatte de ruelles. Pour sûr qu'elle devait user du même stratagème pour attirer l'un ou l'autre de ses semblables. Monsieur finit par la couvrir alors qu'elle achevait une roulade horizontale avec passage sur le ventre. Elle n'apprécia pas du tout et lui feula à la face. Il insista et reçut un direct du droit griffu sur la paupière gauche. Ha! Ha! Ce que c'était rigolo en fin de compte! Le con relâcha son étreinte en gémissant.

Je m'étais accroupi sous ma galerie pour ne rien manquer du vaudeville qui se jouait. La petite conne revint vers Monsieur et lui rasa les vibrisses de sa queue empanachée, en toute obscénité, oubliant l'épisode précédent et son geste déplacé. Pas rancunier, le galant la suivit et grimpa sur son dos, avec pour résultat de se faire à nouveau fustiger d'un grognement venant du tréfonds de sa gorge de dévergondée. Cette fois, il esquiva le direct du gauche avant qu'il n'atteigne son œil droit et commença à jouer les Dracula, serrant le cou de la belle entre ses crocs acérés. Curieusement, elle ne se débattait plus, telle une victime consentante. On ne voyait pas perler de sang. Humm... peut-être que Monsieur s'en abreuvait? Elle redressa sa croupe et il la saillit de manière efficace. La pétasse se mit alors à hurler. Était-ce de plaisir de douleur? Allez donc savoir! Puis mû par l'instinct de survie, Monsieur la libéra et courut se mettre à l'abri dans la cave, avant que sa conquise ne laisse libre cours à sa colère.

Son coup de patte meurtrier froissa l'air et elle chercha son partenaire du regard. Elle n'eut pas besoin d'aller le pêcher bien loin, une tête tigrée s'encadra, comme par magie, au centre du soupirail. Elle reprit sa danse du ventre à l'intention de son admirateur, après l'avoir étrillé de verte manière. Décidément, elle ne savait pas ce qu'elle voulait. Elle roucoula, se roula dans les trèfles à trois feuilles et se trémoussa sous nos nez. Monsieur la rejoignit queue et tête hautes. Une longue plainte sortit de sa gorge, elle y fit écho une tonique au-dessus. Ils m'offrirent ensuite un cha-cha-cha!!! Flanc contre flanc; ils se mirent à tourner, lui essayant de renifler sa croupe, elle s'esquivant sous l'impolitesse. Emportés par une folle ronde, ils stoppèrent soudain, la chipie avec un temps de retard, ce qui eut pour conséquence de les mettre tête contre tête et à ses risques et périls, notre Roméo en profita pour monter sa Juliette... Ha! Ha! Laissez-moi vous dire que des risques et périls, il en eut son compte! En se contorsionnant, elle réussit à lui mordre la truffe. Vous auriez dû entendre Monsieur pousser un cri de chaton maltraité et rendre à son idiotie la monnaie de sa pièce en la chopant à la nuque! Je jubilais! La chatte se mit alors à brailler et à lui feuler à la face. Elle progressait ventre à terre pour se débarrasser de cet encombrant amant d'un jour mais puisque ce dernier refusait d'abandonner sa prise, ils exécutèrent une danse des canards à deux, elle rampant au sol et lui, la collant au train, pattes écartées, dans une position ridicule, pour ne pas se laisser distancer, ce qui aurait été très douloureux.

Quand il consentit à libérer sa soumise, la belle lui balança un autre direct du droit qui cette fois, l'atteint à l'oreille gauche, lui découpant du coup la moitié du pavillon. L'imbécile se retira en gémissant, éclaboussant le cœur de la pimbêche de son sang, transformant son pendentif de nacre en rubis écarlate. Pas contrarié pour deux ronds, la garce reprit sa parade érotique, mais Monsieur, échaudé, se mit à la craindre. Alors il resta sourd à ses avances,

préférant tenir la distance. C'est le moment que choisit Jim pour apparaître en travers du chambranle de la porte du couloir. Deux flèches sombres se volatilisèrent dans la nature, chacun en un point cardinal différent. Et je restai seul.

-C'est toi qui fais tout ce raffut?

-Grrrrrrrrrrrrrrrrrr

-À hurler comme ça, la S.P.C.A. va nous tomber dessus!

Comment lui expliquer que j'étais étranger à ce remue-ménage? Les preuves s'étaient envolées! Je ne fis rien pour démentir et suivis mon compagnon à travers les différents étages de la maison. J'en profitai pour me restaurer à chaque changement de paliers. Que je remonte du jardin ou que je redescende du grenier, j'exige un remplissage de gamelle en bonne et due forme. Mon corps d'athlète commence d'ailleurs à afficher des kilos superflus.

Je me léchais encore les babines devant ma fenêtre de guet, dans l'escalier, quand mon regard plongeant côté verdure localisa une touffe de poils bruns sous les rosiers, faisant tâche sur le rose tendre. Fantômette était de retour! Je jappai à travers la vitre et fis entendre une grognement menaçant. J'étais très fâché de loger une squatteuse sur mon territoire. Mais que faisait Monsieur? Il ne reparut point. Jim n'apprécia pas du tout ces nouvelles marques d'agressivité de ma part.

-Que se passe-t-il encore?

Il scruta mon domaine en ma compagnie.

-Il n'y a rien du tout!

Comme d'habitude, il n'y voyait rien. Pourtant, deux jades brillaient au mitan du parterre fleuri.

-Tu te fais encore du cinéma! alla-t-il jusqu'à m'accuser.

Et il me planta là avec ma vive imagination. Comment lui dessiller les yeux? La harpie sortit à découvert sitôt Jim retourné à ses occupations et entreprit l'exploration de ma propriété. Elle écrasa trois pâquerettes, piétina les salades de Diane, inonda mon tas de bois, recouvrant ma bûche préférée de son encre sympathique, scarifia mon lilas rose, arracha deux branches de framboisiers en fleurs et viola mon home. Je ne voyais pas ce qu'elle faisait sous ma galerie, mais je l'imaginai en train de déterrer mes biscuits que j'avais mis là pour les savourer plus tard. Je l'imaginai fourrant son nez dans mes affaires, je la voyais accroupie, urinant sur ma terre, mes murs et même, sur la tondeuse à gazon de Jim, celle-là même qu'il rangeait tout près de ma galerie et qu'il se plaisait à promener dans le jardin tous les quinze jours pour le plus grand malheur de mes oreilles. Quand mon maître l'autorisait à sortir, la bête à roulette massacrait mon terrain de prédilection, sectionnant les touffes que j'aplatissais de mes roulades, rasant l'herbe haute dans laquelle j'aimais tant me dissimuler. Mais qu'avaient dans la cervelle, les deux pattes, pour ainsi défigurer notre nature à nous, les chiens?

L'intruse ressortit au coin de l'appentis, tête haute, queue hérissée, oreilles dressées, humant l'air de ses narines retroussées, cherchant une présence mâle. Monsieur s'était bel et bien

envolé. Puis je la vis disparaître à son tour dans la cave. Au bout d'une heure d'affût, aucun ennemi ne réapparut sur mon territoire.

La nuit tombée, enfermé dans ma chambre-cuisine, je plongeai dans un sommeil convulsif. Soudain, un cri déchira la voûte céleste. Je me réveillai en sursaut, et sans prendre le temps de débourdir mes membres, je quittai ma niche-maison pour rejoindre ma tour d'observation sur l'appui de fenêtre. Je scrutai les profondeurs de la nuit. Ayant de la difficulté à percer la noirceur, je dus patienter quelques secondes avant que mes yeux puissent s'y adapter. Puis je finis par voir presque clair, en partie grâce au lampadaire que Jim gardait ouvert la nuit et qui arrosait de son large pinceau mon jardin assombri par les cieux.

Là, je localisai deux ombres étirées, appartenant à une race nettement inférieure... soit la féline, évidemment! L'une se tenait près du lilas, l'autre sur les rondins de bois. L'ombre sous l'arbre rampa jusqu'au tas de bois, l'autre glissa de son perchoir. Les silhouettes se croisèrent, l'une se coula à droite, l'autre à gauche. Un cri aigu raisonna à nouveau, puis les formes se fondirent ensemble, formant un unique contour sous les étoiles. Un râle déchira l'air immobile, un grognement lui répondit. Les ombres rampèrent sur le sol jusqu'à faire un tour complet du propriétaire. Elles se séparèrent dans un feulement rageur et une gifle mal ajustée.

Le félin à la robe blanche tachetée de gris s'évapora dans la nuit. La femelle, presque invisible, signalant sa présence par un simple cœur immaculé sur le poitrail qui luisait comme une balise de détresse dans la pénombre, se lécha consciencieusement la partie souillée.

Je nettoyai ma gamelle, bien que vide depuis le début de la soirée, quand des vocalises réveillèrent à nouveau les cieux endormis. Je remontai précipitamment sur mon perchoir. Voilà que Fantômette se prenait pour la diva de la nuit! Je m'attendais à tout moment à voir débarquer Jim, Diane ou les voisins, mais aucune lumière n'éclairait les fenêtres environnantes. Étais-je le seul à ouïr ce concert? Finalement non, un minois roux, face aplatie, s'immobilisa à travers le trou en forme de chatière pratiqué dans le grillage, que Jim avait découpé à l'intention de la gent féline; comme s'il avait besoin de faciliter la visite de tous ces cons indésirables sur mon propre territoire. Les deux pattes laissent-ils leur porte ouverte quand ils partent travailler le matin? S'il en existe, je n'en connais point. Alors pourquoi laisser libre accès à mon jardin à tous les inconnus, les ennemis et les pouilleux du quartier? Pas la moindre idée! La question reste en suspens.

Le rouquin renifla la belle, qui stoppa net son tour de chant et entama sa gymnastique, sans agrès, effectuant quand même roulades avant, arrière, côté, saut transversal et toupie. Séduit par ces exercices, le Casanova numéro deux se mit à califourchon sur la dévergondée, non sans s'agripper de toutes ses forces, et la prit sans plus attendre. Elle confondit à nouveau la famille Canis Lupus avec celle des Cattus et se mit à hurler à la lune gibbeuse, qui pâlisait d'ailleurs au firmament. Une flamme rousse se coula à travers l'ouverture pratiquée dans les cannisses et là, je vis Fantômette se transformer en boule sombre puis, rattrapé par Morphée, je m'écroulai sur mon observatoire-appui de fenêtre.

Je sombrai dans un sommeil peuplé de cauchemars. Des dizaines de chats envahissaient mon lopin de terre. Ils urinaient sur mes angles préférés, scarifiaient mes bûchettes, se vautraient dans mon herbe et enduisaient mes murs de leur musc. L'un de ces imbéciles était blanc et son bout de queue noire, comme l'hermine hivernale, faisait tâche d'encre sur son pelage immaculé; un autre faisait le pendant, en étant noir avec les pattes blanches. Des roux, des bleus, des tigrés, des écailles de tortues défilèrent devant mes prunelles bleues.

Une queue angora noire frôla l'arrière de ma tête. Ce contact me réveilla en sursaut, comme s'il était réel. Les yeux de Diane me souriaient, je connectai aussitôt mon cerveau sur le présent et étirai mes membres endoloris par la surface dure et la mauvaise position que j'avais adoptée pendant mon sommeil. J'étais couché sur l'appui de fenêtre de la cuisine, le menton sur le joint de la vitre.

-Eh bien gros fainéant! Tu sais l'heure qu'il est?

-Waf...Waf...

-Il est neuf heures! C'est bien la première fois que je te réveille!

Bien sûr, c'est facile de critiquer, mais moi, en attendant, je ne m'étais endormi qu'à cinq heures du matin; si je soustrayais ces quatre heures de repos des dix-huit heures nécessaires à mon métabolisme, il m'en manquait encore quatorze.

Je mangeai rapidement ma pâtée de veau et disparus sous la couette de mes maîtres jusqu'à ce que des effluves de lapin chasseur me sortent de ma léthargie et me réveillent les papilles. J'exigeai de goûter le produit de la chasse avant tout le monde. La chair était encore rose, il manquait encore un quart d'heure de cuisson.

-Ce n'est pas tout à fait cuit!

Je dédaignai les émincés en sauce pour chiens pas difficiles garnissant ma gamelle. Aussi, je revins dans la cuisine quinze minutes plus tard.

-Wof! Wof!

-Tu sais ce qui est bon toi! Faut croire que tu es né fine gueule!

J'insistai.

-Wof! Wof!

-Bon d'accord, mais je te préviens... c'est chaud!

Je me brûlai la langue, mais quel délice! Après ce somptueux repas, je demandai à sortir sur le champ. Il fallait que je fasse mes besoins, bien sûr, mais aussi, que je chasse tous les intrus de ma propriété. Je scrutai mon domaine, fouinai dans les recoins, fouillai de fond en comble mon dessous de galerie, mon cabanon... mais dus me rendre à l'évidence: il n'y avait personne! Pas l'ombre d'une vibrisse! Pas plus de chatte dévergondée que de mâles vicieux. Avais-je rêvé tous ces fantômes? Les roux, les tigrés, les noirs, les blancs? Même Monsieur se faisait désirer.

Les jours suivants, bien que je descendis tôt et remontai tard, aucun ennemi ne devait montrer le bout de ses moustaches. La chatte bistre au cœur volage me manquait déjà. C'est qu'après mûre réflexion, le vaudeville qu'elle m'avait servi fut des plus rigolos. À se tordre de rire. Mais qui sait? Peut-être reviendrait-elle... à ses prochaines chaleurs!

GARDIENNAGE

Elle relaya des phéromones d'eau de Cologne d'un célèbre mont de Bretagne sur mes poils, en passant sa main sur ma toison. Elle était petite et voûtée, donnant l'impression de toujours s'intéresser à moi. Je me glissai sous sa jupe noire en lin grossier et mordis des bas vieux rose si épais, que je ne pus goûter la saveur de ses chevilles. Elle me récupéra de sous ses jupons et me serra contre son opulente poitrine. Des effluves d'eau de javel, provenant de son chemisier blanc immaculé, imprégnèrent ma robe. Je jouai avec les rubans satinés, qui fermaient son col rehaussé de dentelle de Calais. Son chignon, gris souris, se défit à moitié quand j'y enfonçai une patte. Elle ne s'en formalisa pas et m'administra un baiser baveux entre les deux oreilles.

-Mémé, je te présente Youppi, le roi des bêtises!

-Bonjour mon beau petit chien aux yeux bleus, je suis ta grand-mère Sissi. Tu vas passer quinze jours de vacances chez moi, pendant que tes maîtres vont se faire dorer sous le soleil du Mexique!

Je me contorsionnai pour échapper à son étreinte convulsive.

-Tu ne veux pas faire un câlin à ta grand-maman?

Je sautai de ses bras et atterris sur un divan du salon, recouvert d'une peau d'ours transformée en couverture. Peau d'ours? Wouach! Quelle horreur! Une couverture moelleuse, tissée et composée de la peau d'un quatre pattes vivant! Peut-être une couverture en peau de chien, aussi, pour lui tenir compagnie? Combien de pauvres animaux avaient ainsi subi des mauvais traitements pour la fabrication de ces mètres carrés de couverture? Combien avaient péri scalpé, le pyjama ôté? Je m'éloignai, dégoûté, par cette couverture à l'odeur de sang. Je devais apprendre plus tard que la peau en question était fausse et qu'elle ne pouvait se vanter de posséder un seul poil animal. Elle n'était faite que de faux poils blancs, de coton et de laine. J'acceptai dès lors de l'adopter et d'y passer mes soirées télévisuelles.

Je laissai Diane et sa mère à leur conversation et entrepris la visite de mon nouvel appartement, en commençant par la pièce la plus importante pour un chien sédentaire: la cuisine. Des remugles de poireaux et d'oignons assaillirent mon museau, ce qui fit que j'hésitai à entrer. Je me pinçai les narines mentalement tout en commençant mon exploration.

Un grand parallélépipède rectangle laqué blanc se tenait debout dans un angle, identique à celui de mon ancienne chambre. Plus loin, un cube à vitre fumé réfléchissante émettait des phéromones de poulet rôti. Je léchai la paroi avec délectation. Je grimpai sur une chaise empaillée, je me frottai après le dossier et prélevai de l'assise quelques brins jaune paille. De là, je grimpai sur la table. Bizarrement, elle était recouverte de carrelage, ce qui refroidissait les coussinets. Tout près, se trouvait un comptoir contenant un bac en inox où l'eau stagnante humecta le dessous de mes pattes. J'entrepris de parcourir le plan de travail beige clair sur toute sa longueur. Je tamponnai d'une empreinte de coussinets chacun de mes pas; une à droite, une à gauche, quinze centimètres plus avant; puis de nouveau une à droite, une à gauche. On me suivait à la trace. Je passai devant divers objets, tous attachés au mur par une dragonne, comme moi lors de mes sorties dans le jardin familial. Quand je redescendis à terre, en refaisant à l'envers le chemin qui m'avait conduit là, ma réserve d'eau sale sous les

coussinets était épuisée. Ne pouvant donc signer le sol de mon sceau, le linoléum demeura beige immaculé.

Je me téléguidai vers l'entrée. Je reconnus la porte par laquelle j'avais pénétré dans l'antre de grand-maman Sissi. Un parapluie noir, accroché à une patère, attira mon attention. J'attaquai l'ennemi sur son flanc, faisant bouger ma queue de gauche à droite et montrant les crocs pour impressionner l'adversaire. Aussi, je m'efforçai de rester au ras du sol pour me soustraire à sa vue, ce qui peut sembler un peu contradictoire, je l'admets. Comment peut-on passer inaperçu avec une queue incapable de s'arrêter de bouger?

La patère répliqua au premier coup de patte à la vitesse de la lumière, ne manquant pas de m'administrer une gifle en retour. Je répondis à l'offense par un uppercut du droit, qui la transforma en métronome à vitesse décroissante. Je m'étais écarté avant qu'elle ne m'atteigne de son corps rigide et filiforme. Quand j'estimai que son mouvement de balancier s'était trop ralenti, je le corrigeai à nouveau. Je gagnais bataille après bataille. Quand Diane me souleva de terre, j'avais remporté la guerre.

-Mon petit Youppi, tu dis au revoir à ta maman chérie?

Je léchai la fossette qu'elle avait à la base du cou, rehaussé d'une chaîne en mailles italiennes d'un bel or gris.

-Moi aussi tu vas me manquer beaucoup!

Je ne l'écoutais plus, je venais de repérer un oiseau du paradis, perché sur une pivoine, elle-même piquée dans un chapeau de paille, lui-même suspendu à un portemanteau mural. Je m'agrippai sur l'épaule de ma maîtresse et allongeai la patte droite pour attraper l'intrus. Ma première charge lui fut fatale, il tomba raide mort sur la moquette du vestibule. Je descendis de ma monture et quittai les bras de Diane pour immobiliser ma proie en m'étendant de tout mon long sur elle. Je l'empêchais de respirer et refusai à l'aide de gros grognements de rendre mon trophée à sa propriétaire légitime. Diane me souleva du sol sans tenir compte de mes imprécations et rendit l'oiseau de bois, recouvert d'une profonde laque rouge et verte, à grand-mère Sissi.

-Excuse-le mémé, c'est un vrai chenapan. J'espère qu'il ne te fera pas trop tourner en bourrique!

-Ne t'inquiète pas Diane, nous allons bien nous entendre tous les deux! affirma grand-maman tout en repiquant le colibri intact au milieu de la soie naturelle de la fleur artificielle.

Dans le miroir de l'entrée, j'admirais l'harmonie de nos chevelures entremêlées, aux tons chatoyants; le blanc immaculé de mes poils s'équilibrait magnifiquement avec le noir des cheveux de ma maîtresse. Après une dernière caresse, une perle brillant au coin de l'œil, celle-ci s'éclipsa, refermant doucement la porte derrière elle.

Je continuai mon exploration sans me poser de questions. Je poussai une porte mal fermée qui s'ouvrit sur des water-closets qui renâclaient la rose de synthèse. Je m'abstins d'y faire une incursion. Je tournai à droite dans le couloir et explorai la première chambre. Un grand placard tapissait le mur du fond. D'un coup de patte expert, j'entrebâillai le panneau coulissant et surnageai entre les jupes plissées bleue marine et les robes à fleurs factices.

-Pitou, Pinou! Sors de là, tu vas mettre des poils partout!

Je poursuivis mon investigation sans répondre. Je survolai des bottines noires molletonnées, des charentaises à carreaux bruns et verts, des chaussures basses et vernies, ornées de boucles en or, dont l'éclat m'attirait. Je m'excitai dessus comme l'aurait fait une pie voleuse mais ne pus réussir à les subtiliser. C'est que Sissi avait entrouvert le panneau opposé. Du coup, je m'extirpai des frusques par l'autre côté, sautai sur le lit et m'enroulai dans l'édredon posé au-dessus des draps. Mon corps disparut complètement de la vue de mémé, emmitouflé dans la masse ouatée et épaisse. J'enfonçais mes crocs convulsivement dans la matière moelleuse et malléable, si douce au toucher. De petits anges blancs s'envolèrent vers les cieux, sous mes coups de mâchoire. Là, je fixai le plafond, interceptant les flocons qui retombaient mollement sur l'édredon et projetant en l'air une nouvelle tempête de neige du plus bel effet, comme le gamin qui déclenche une giboulée sur la tour Eiffel enfermée dans sa prison de verre, et cela, même en pleine canicule.

Je m'éclipsai du champ de bataille et passai à la pièce suivante; une salle d'eau avec une douche cachée par un rideau, où des flamants roses s'ébattaient en toute liberté. Je me faufilai derrière les oiseaux et bondis sur l'un d'eux, les crocs bien sortis. J'en éventrai un dès la première morsure. Le con se déchira au beau milieu de la poitrine sans même se défendre. Le rideau béait sur un mètre. J'abandonnai la bataille, dégoûté par le manque de réaction de mes proies, toujours figées sur leur support plastifié. Grand-maman arriva sur ces entrefaites, au moment même où je quittais les lieux.

-Qu'est-ce que tu as fait? Regarde l'état de mon rideau de douche!

Sa voix était faible et chevrotante. Sûrement qu'elle me félicitait pour avoir achevé les bestioles qui squattaient sa salle de bains depuis toujours. Je m'attaquai au séjour pour voir si je pouvais encore lui rendre service. Comme j'avais déjà fait connaissance avec la fausse peau d'ours, je décidai de faire connaissance avec une plante sise dans un grand pot en grès rose. Je levai la patte et arrosai copieusement le pied de la potiche avec ma propre semence. Cette fois, grand-maman protesta en agitant une canne au-dessus de ma tête. Je m'enfuis sans demander mon reste pour me cacher sous un meuble de la cuisine tout en jappant à m'en fendre l'âme.

-Chut! Tu vas réveiller les voisins! C'est une résidence de personnes âgées ici!

Je bâillai, indifférent à son babillage.

-Je vais te donner à manger. Je t'ai acheté une petite gâterie pour ta visite.

Elle ouvrit l'armoire de cuisine et en sortit un sac de saucissons pour chien à l'odeur alléchante. Je quittai mon abri, sans que l'on m'y invite, et aidai de mes crocs à déballer le paquet aux effluves à rendre fou un régiment de canins rassasiés. J'engloutis quelques petits saucissons sans prendre le temps d'en apprécier la saveur, trop affolé par ce que me transmettaient mes narines.

Le lendemain, je fus servi en bœuf. J'étais en empyrée. Mes journées se déroulaient sans fantaisie, avec ma nouvelle compagne, pour ma plus grande satisfaction. Sa vie coulait comme la mienne, dans la chaleur, le confort et les habitudes. Elle se couchait tôt, avant l'heure fatidique de vingt-deux heures, et se levait à sept heures. Moi, j'étais réveillé depuis

une demi-heure, mais j'avais appris à l'attendre patiemment, en léchant une dixième fois ma gamelle déjà dûment récurée pendant ma nuitée solitaire. Le matin, je l'aidais à faire son lit, soit en me roulant sur le couvre-lit, à jouer à la cachette sous le sommier ou à colin-maillard avec les draps.

Puis elle époussetait ses nombreux bibelots avec un pompon rouge, que je déplumais un peu plus chaque jour. La fin de matinée se passait dans la cuisine. Je me proposais toujours pour prélever un morceau de viande qui dépassait ou soustraire les yeux des décapodes. Nous déjeunions de conserve; j'étais le plus rapide, alors je faisais le beau devant la table pour quémander un bout de fromage que je mastiquais longuement pour le décoller de mes crocs. Je finissais mon repas en léchant l'assiette de grand-mère.

Comme la vieille femme me déposait près d'elle sur le comptoir attenant au bac en acier pour mieux m'avoir à l'œil, je mettais la patte à la vaisselle, l'éclaboussant, mettant en déroute des bulles multicolores, rejetant dans le bac des couverts dûment lavés. Nous passions ensuite dans le séjour. Sissi allumait la télé et s'installait dans un fauteuil, toujours le même, adapté à sa morphologie, les pantoufles sur un repose-pied. Je me lovais sur son ventre et l'écoutais soliloquer. Je percevais le générique du début de son feuilleton préféré, elle me grattouillait le menton, puis je m'endormais jusqu'au jingle annonçant les publicités, dont le son saturé détonnait avec le reste des programmes, et me réveillais en sursaut. Je descendais alors des genoux de ma gardienne et me roulais en boule sur un coussin ou la fausse peau d'ours. Je rêvais jusqu'à la page de pub suivante.

Quand le soleil baissait à l'horizon, dardant ses rayons jaune pâle dans le salon, nous dirigions de nouveau nos pas vers la cuisine pour nous alimenter. Je mangeais ma portion de pâtée et mémé se préparait une tasse de thé pour accompagner ses cookies fait maison; puis nous retournions dans la salle à manger où l'on ne mangeait jamais et là, Sissi allumait l'hologène sous prétexte d'y voir assez clair pour tricoter.

Elle attrapait son sac baluchon, extrait d'un tiroir, et déplaçait avec un soin minutieux quatre pelotes de laine encordées à un dos de pull, au trois-quarts fini. C'était le moment de la journée que je préférais. Je la regardais agiter de fins bâtons rehaussés d'une perle de couleur et dévider les boules multicolores, qui essayaient de fuir. Dès qu'une pelote faisait mine de se débiter, je la ramenais dans le périmètre autorisé, comme un bon chien de berger rassemblant ses moutons; cela durait vingt minutes, puis lassé de ce jeu, je me consacrais à une activité plus ludique... je bondissais sur ma proie et la dépeçais. C'est à ce moment précis que Sissi me donnait invariablement un coup de baguette anodisée sur la carcasse. Au bout d'une dizaine de tapes sur les oreilles ou le nez, j'abandonnais la lutte inégale. Je ne pouvais quand même pas mordre une personne âgée sous prétexte qu'elle m'empêchait de m'amuser.

Je me postais alors à distance, accroupis sous la table basse et observais le tableau. La mémé tricotant des aiguilles, le métier s'allongeant à vue d'œil, et les boules rouge, verte, jaune et brune sautillant en cadence l'une après l'autre au-dessus du sol. Je restais là, fasciné, attendant que la femme remette son ouvrage au lendemain. Nous retournions alors dans la cuisine et mangions de nouveau nos conserves. A vingt heures, nous assistions ensemble à la grande messe de la télévision, puis je ronflais devant le film du soir. À 21h50, Sissi éteignait l'écran avant d'avoir la conclusion de l'intrigue, accompagnant son geste d'une même phrase:

-Je suis fatiguée, je vais me coucher. Je regarderai la fin une autre fois!

Ici, il n'y avait ni concurrence, ni visite, ni imprévu, ni enfant. Le bonheur parfait peut-être? On pouvait dire que mon adaptation était réussie. Parfois, j'avais des remontrances, mais c'était comme une caresse, même quand elle m'administrait une tape sur l'arrière-train, et sa voix restait douce même sous l'effet de la colère. Je dois avouer que ses réprimandes suivaient toujours une de mes bêtises. Ou j'avais entaillé de mes crocs le dos d'un fauteuil en cuir, ou j'effectuais des fouilles archéologiques dans un pot de fleurs, ou bien j'utilisais l'encre sympathique pour dissimuler un message. Elle ne supportait pas mes marquages invisibles sur le bas des meubles.

Un jour, un homme bleu vint troubler notre quiétude. Il s'invita dans notre salle de bains, avec sa valise métallique bleue comme lui, et s'agenouilla devant le lavabo. Je m'installai à côté dans le but de lui donner un coup de patte sur le haut du crâne, qu'il avait dégarni et à ma portée. Il me regarda surpris, je restai sur la défensive, ne sachant qu'elle réaction il allait manifester. Il brandit un gros tournevis à manche orange, je m'aplatis sur le sol. Il fit courir son arme de poing de droite à gauche, à toute vitesse, à l'intérieur des armoires situées sous la cuvette. Je compris qu'il me sollicitait. Enfin! me dis-je. Cela faisait treize jours que je n'avais pas joué à des jeux d'hommes. Voilà qui me rappelait quelque chose de flou... un jeune homme avec qui je m'amusais dans le temps... peut-être bien que c'était en rêve ou dans une autre vie. Je me souvenais d'une odeur forte de mâle, je me concentrai sur la tige de métal et la crochetai habilement.

-OK, tu as gagné!

Je mordillai ma proie, désagréable en bouche.

-Bon, tu me le rends maintenant? J'en ai besoin pour travailler.

Je lâchai prise et regardai tourner mon jouet sur la vis du meuble. Je me relevai sur mes pattes et plongeai dans la boîte à outils pour en extraire un joint de robinet. Telle une puce savante, il sauta en l'air sous mon impulsion. Je le rattrapai au vol et le relançai plus haut. Il atterrit en un roulis aléatoire sur le sol, je le plaquai sous mon ventre, il s'arrêta net. Je le récupérai de sous mon estomac et donnai une nouvelle impulsion à la rondelle caoutchoutée, mais elle refusa de s'envoler. Elle se contenta de faire un bond de vingt centimètres. Je stabilisai des deux pattes, elle m'échappa et cette fois, s'envola avant de disparaître. Je furetai de gauche et de droite sans résultat. Où était-elle passée? L'homme bleu m'observait, un sourire aimable sur les lèvres. Il tendit sa main droite vers moi. Méfiant, je reculai. Puis il l'ouvrit, dévoilant le joint couleur rouille. J'avais trouvé mon maître, il était plus rapide que son ombre. En fait, le soir même je devais retrouver ma rondelle sous le tapis de bain. Je m'étais fait blouser, le plombier m'avait présenté, dans la paume de sa main, le frère jumeau de ma proie. L'homme referma sa boîte à outils, y emprisonnant mon jouet. Il approcha le bras pour me flatter, je feintai pour me soustraire au contact. Je l'aimais bien, il me rappelait quelqu'un prénommé Jim, mais mon instinct de canin m'obligeait à esquiver les gestes déplacés. Je le regardai franchir la porte d'entrée de loin et retournai à mes activités avec ma moitié féminine.

Cet intermède nous avait fait rater notre premier feuilleton de l'après-midi. Mais grand-mère Sissi avait contourné le problème par je ne sais quel miracle, car aussitôt la deuxième série terminée, elle déposa un disque argenté dans une boîte noire et le premier feuilleton dont je reconnus le générique se déroula sur le petit écran. Je m'endormis dans le creux du canapé avant le début des dialogues. Je me réveillai cinquante deux minutes plus tard que d'habitude.

Ce jour-là, toutes nos activités s'en trouvèrent décalées. Nous ne devions rattraper notre retard que le soir venu.

Le coup de sonnette nous surprit en pleine sieste digestive. Deux compagnons de vie, que j'avais presque oubliés, firent leur entrée. Ils m'accueillirent avec fortes embrassades et caresses. Cela faisait dix-huit jours que je n'avais pas aéré mes pattes. Mes coussins me démangeaient, tout d'un coup, et c'est seulement maintenant que je me rendais compte du manque de liberté. Finalement, je décidai de repartir avec eux. Je rêvais de savourer un os caché sous ma galerie ou d'y croquer un délicieux biscuit. Je jappais devant la porte de sortie, impatient de retrouver mon ancienne vie, faite de jeux avec Jim, de câlins avec Diane, d'investigations sur le terrain et d'affrontements avec Monsieur.

Je m'énervais après la porte close, grattant le bas avec vigueur et vocalisant vers le plafond. Ils finirent par répondre favorablement à mes imprécations, au bout d'une heure. Je ne me retournai même pas pour jeter un dernier regard vers mémé Sissi. Nous sommes faits comme ça, nous, les chiens: nous n'avons qu'une seule famille de maîtres. Pas de place pour aucun autre. J'avançai droit devant et entrai en bon premier dans l'ascenseur qui allait me reconduire vers mon existence passée.

EXPO CANINE

Je hurlais à la mort, enfermé dans une cage dorée, entouré d'autres chiens, tous plus beaux les uns que les autres, séquestrés tout comme moi. La journée avait mal débuté. Je ne pensais pas qu'un jour, je connaîtrais de nouveau le pénitencier, comme je l'avais subi cinq années auparavant. Quelle faute grave avais-je donc commise cette fois-ci?

La première fois, c'était au début de mon existence; jeune, inexpérimenté, j'ignorais que se promener seul dans la rue était considéré comme un crime de lèse-majesté et qu'il était passible d'emprisonnement allant d'un jour à la perpétuité, suivant la gueule du fautif et la bonne volonté des visiteurs du refuge à vous adopter.

Mais aujourd'hui, je m'étais levé comme d'habitude, de bonne heure, je finissais à peine de manger ma pitance, que Diane refusa de m'emmener dehors, préférant me « pouponner ». Au début, j'appréciai; le coupage des poils superflus, le brossage, l'égalisation des vibrisses et le limage de mes griffes. Je détestai quand elle me badigeonna de poudre parfumée; et je m'enfuis quand je la vis s'approcher avec un ruban bleu. C'en était trop!

-Bon, tu as raison, laissons tomber le nœud de fantaisie. Tu es bien plus charmeur au naturel!

J'essayai de me lécher dans un coin discret, pour me refaire une beauté plus personnelle mais Diane se fâcha.

-Ah non! Fais pas ça, tu vas te décoiffer!

Je stoppai aussitôt, pas à cause de ses paroles, mais parce que sa poudre odoriférante était une abomination pour mes papilles. Je demandai à sortir. Elle s'y opposa fermement. Elle me cloîtra dans une cage spacieuse aux barreaux d'acier, le sol recouvert d'un coussin vieil or que je ne connaissais pas.

-Tu vas prendre l'air, mais pas dans le jardin. Tu vas voir, tu vas adorer!

J'abhorrai l'endroit tout de suite. Je hurlai à la mort au milieu des autres cages, toutes dorées à l'or de pacotille.

-Youppi, râla Diane, mais calme-toi! On ne t'emmène pas à l'abattoir, tout de même!

-Tu es sûre, risqua Jim pour ma défense, que c'était une bonne idée de le faire concourir?

Et cette conne en était sûre.

-Mais oui! Pour une fois qu'ils instaurent une catégorie « chiens de ruelles » dans une exposition canine!

-Tu crois vraiment qu'il a des chances? Regarde celui qui est tout beige, là-bas, et le noir aux yeux pers, ils sont plus beaux, non?

-Non! Youppi est le plus original, décréta-t-elle avec autorité. Tu en vois beaucoup des Shih Tzu tout blanc avec d'aussi magnifiques yeux bleus?

-Euh! échappa Jim en balançant un regard circulaire. Non, je n'en vois pas!

-Alors, tu vois, c'est évident qu'il aura la médaille d'or!

Je restai prostré sur le coussin pailleté, attendant mon heure. Je n'avais pas le droit de manger pour ne pas salir mon menton, je n'avais pas l'autorisation de boire pour ne pas mouiller mes moustaches, il fallait que j'évite de faire mes besoins, surtout pas de numéro deux, pour ne pas souiller ma queue. Je ne bronchai même pas quand un homme accrocha un calicot orange vif sur le devant de ma cage, obstruant ainsi la vue que j'avais sur les stands voisins, lesquels exhalaient un parfum entêtant d'ennemis potentiels.

« Les n°1 à 5 dans la catégorie Dalmatien sont attendus stand 26. »

« Les n°15 à 20 dans la catégorie Saint-bernard sont attendus stand 27. »

« Les n°50 à 55 dans la catégorie Berger allemand sont attendus stand vert. »

-Quel numéro il a déjà?

-70

-Ils font un appel tous les quarts d'heure, alors il va passer dans quarante-cinq minutes.

-Bien calculé!

Diane me prit dans ses bras et me déposa sur une table recouverte de soie verte synthétique et molletonnée. Mes pattes me démangeaient depuis un bon moment. Fallait que je bouge. Pour ce faire, rien de mieux que de massacrer la décoration! Je m'amusais ferme, jusqu'à ce qu'un homme en costume sombre se mette à me foudroyer du regard.

-Je savais bien que l'on aurait des ennuis à ouvrir le concours à des chiens de ruelles! Il a beau être un Shih Tzu, reste qu'il n'a pas la classe d'un grand chien de race. De toute façon, avec de tels yeux bleus, ça ne peut être qu'un bâtard.

Diane éructa.

-Dites donc vous! Même si ce sont des chiens de ruelles, ils ne valent pas moins que tous ces pomponnés du ruban!

Elle avait oublié l'épisode du ruban bleu.

-Excusez-moi, Madame, se reprit-il, nous sommes un peu sur les nerfs depuis ce matin; entre un qui nous a uriné sur les mains, un autre qui a mordu ma collègue et une troisième qui s'est lâchée sur la table, il y a de quoi être énervé!

-D'accord, j'accepte vos excuses!

C'est comment son petit nom? s'enquit l'examineur pour détendre l'atmosphère.

-Youppi!

-C'est un petit fanfaron, alors?

-Oui, on peut le dire!

On me toucha les oreilles, on me palpa les côtes, on me fit tourner sur moi-même, on m'ouvrit la gueule en grand, on examina ma queue et on me regarda dans les yeux. Puis on me remit dans ma geôle et j'eus l'autorisation de m'alimenter. Je me jetai sur la nourriture, comme un chien qui ne s'est pas restauré depuis deux heures. Je me barbouillai les moustaches de veau aux petits légumes et humectai mon nez d'eau minérale.

Des dizaines de cubes grillagés passèrent devant mes pupilles. Les occupants, par groupe de cinq, étaient tous identiques. J'avais l'impression d'assister à un défilé de quintuplés. Des Yorkshires, des Golden Retriever, des Caniches, des Chihuahua, des Labradors, des poils longs, des poils courts, des à poil et des Chinois, qui eux avaient l'intelligence de ne pas se ressembler, se succédaient sans interruption.

L'après-midi fut pire. J'étais comme un lion en cage. Si j'avais pu japper ma rage, je l'aurais fait. La parade avait changé de visage. Ce n'était plus les boîtes métalliques qui s'adonnaient à la lévitation, mais les gens qui flânaient devant nos geôles en nous dévisageant. J'étais acculé au fond de mon parallélépipède, évitant les doigts de femmes transperçant le grillage, pour toucher le soyeux du pelage, me déroband aux rictus baveux des enfants, fuyant les regards insistants des hommes. Je me lovai dans un coin, ne laissant rien dépasser, et clôturai mes paupières. Je ne les rouvris qu'à l'appel de mon nom, des heures plus tard.

-Youppi! Youppi!

J'écarquillai les prunelles.

-Youppi! On te réclame sur le podium!

Je refermai la première membrane de mes yeux; Diane essaya de me déloger de ma cellule; je m'y refusai. Toujours roulé en boule, je ne laissai aucune prise pour m'attraper. Elle me tirait vers elle, je me faisais plus lourd que le plomb. Elle se fâcha.

-Eh le chien! Tu ne vas pas nous faire honte, quand même! Tu as gagné un prix, le jury t'a reconnu comme étant le plus beau chien de ruelles du monde, c'est quelque chose non?

-Waf! Waf!

-Écoute, nous allons chercher ta récompense et nous rentrons à la maison! D'accord?

-Waf! Waf!

Sûr que j'étais d'accord! Je me levai et sautai dans ses bras, bien qu'elle ne tint pas sa promesse. Tout compte fait, j'étais content de me dégourdir les pattes.

-C'est bizarre, s'étonna Diane en me voyant changer d'attitude, des fois j'ai l'impression qu'il comprend ce que je dis!

-C'est une coïncidence! C'est parce que tu lui as parlé. Je crois qu'il s'ennuie ferme!

Diane me déposa sur la nappe blanche du comité de remise des prix. Je m'allongeai dessus et entrepris de lécher mes pattes.

-Euh! Il faudrait mieux qu'il se tienne debout.

-Je pense qu'il va refuser, affirma à juste titre ma maîtresse.

Je continuai à lécher mes pattes. Un homme essaya de me passer une médaille autour du cou, elle était couleur argentée, elle ne m'allait pas au teint, une dorée à l'or fin aurait rehaussé le bleu de mes yeux. Je m'obstinais à baisser la tête pour l'empêcher de m'orner de sa quincaillerie. Finalement, il déclara forfait et déposa la distinction dans la paume de main de Diane.

-Vous accrochez la médaille aux barreaux puis vous installez la cage sur la table dorée, au centre du hangar!

-Avec le chien dedans?

-Ben oui, Madame! répliqua-t-il dans un soupir excédé, il faut bien exposer les lauréats. Les visiteurs doivent pouvoir les admirer jusqu'à la fermeture... ils ont payé pour ça!

-C'est à quelle heure la fermeture? se renseigna Diane d'une voix empreinte d'inquiétude.

-Vingt-deux heures!

-Mais il n'est que seize heures! Je ne peux pas laisser mon chien en cage pendant encore six heures, il va devenir fou!

-Woof! Woof! approuvai-je.

-Écoutez Madame, se fâcha le membre du comité international des concours canins, il ne fallait pas concourir et il ne fallait pas gagner! Cette clause se trouve dans le règlement, chapitre III, alinéa 5, que vous avez signé voilà quinze jours! Veuillez-vous dépêcher d'exposer votre poulain!

-Grrrrrrrrrrrrrrrrrr!

Je protestai. Je n'avais pas beaucoup de points communs avec la famille des équidés, à part la queue et les oreilles. Diane m'emporta, penaude, jusqu'à ma prison dorée.

-Je suis désolée Youppi, c'est la dernière fois que je t'embarque dans une galère pareille.

Jim nous attendait, enthousiaste.

-Alors c'est vrai? Il a gagné le deuxième prix des chiens de ruelles?

-Oui, malheureusement!

-Comment ça malheureusement? Tu n'es pas contente, ce n'est pas ce que tu voulais?

-C'est surtout Youppi qui ne va pas être content; les heureux gagnants doivent être exposés aux yeux des visiteurs jusqu'à la fermeture!

-Et c'est à quelle heure la fermeture?

-C'est bien là tout le problème; c'est à vingt-deux heures.

-Hou là là!

-Comme tu dis!

Jim souleva mon parallépipède dans les airs. J'allais enfin rentrer chez moi. Il le déposa quelques mètres plus loin, au centre de la salle, sur une table en or. C'était une bien mauvaise plaisanterie. Je hurlai à la mort, fâché, stressé, énervé, fatigué, je voulais retrouver ma maison.

J'observai l'occupant de la geôle joutant la mienne. Son pelage beige reluisait, sa queue, longue et souple, lui donnait un air snob, ses yeux bleus comme les miens éclairaient sa face de fouine. Je lui grognai au visage, il m'ignora. À gauche, une femelle s'était fait organisée comme si elle s'en allait faire le trottoir. Fallait voir tous ses rubans et bandeaux. Fallait aussi sentir son parfum! Ouf! J'avais envie de vomir! Une vraie chienne, non pas de ruelles, mais de trottoir!

Les portes vomirent les voyeurs. Une foule compacte défila devant nos cages. Des petits, des grands, des costauds, des maigres, des roses, des jaunes, des noirs. Certains se penchaient pour nous fixer au fond de nos iris, d'autres, promenant leur index sur les barreaux, les faisaient vibrer comme les cordes d'une harpe, des doigts s'immisçaient par les ouvertures. Deux hommes stoppèrent devant ma cellule et papotèrent bruyamment pendant un quart d'heure. Une petite main potelée me tira la queue et des langues baveuses léchèrent les tiges métalliques de ma prison, comme elles auraient sucé des sucres d'orge. Des enfants m'enfonçaient des bâtons de crème glacée, heureusement terminée, dans les côtes, ils m'agitaient des serviettes en papier devant les yeux pour me faire réagir. Je reçus même en offrande des pop-corn enrobés de caramel collant, que je regardais s'amonceler sur mon coussin, quand je me mis à terrasser.

L'incident de la journée, qui devait décider de mon sort, se produisit après une heure trente de parade humaine ininterrompue. Une jeune femme, un nourrisson sur le ventre, attaché comme le candidat à un saut tandem en parachute, se présenta devant ma cellule. C'était la cent cinquantième à me dévisager avec insistance, sans tenir compte des règles de bienséance canines qui consistent à ne jamais fixer un chien dans les yeux sans d'abord s'être fait connaître. Pour ce faire, il suffit de présenter ses doigts à renifler pour que celui-ci s'imprègne de vos émanations et qu'il accepte tant le regard direct que le contact physique.

Le bébé gigotait des petons, infligeant des secousses à ma cage. L'un de ses pieds, minuscules, transperça ma ligne de défense grillagée et s'agita sous mon nez. Je lui happai la socquette. Il retira son pied dénudé et se mit à glousser. La mère nous en fit tout un scandale. Elle hurla sur la place publique que sa fille avait été dévorée par un monstre sanguinaire. Je laissai tomber la chaussette dans ma litière. Diane entra sa main dans l'antre du gros loup, à ses risques et périls, pour récupérer l'objet du délit.

-Tenez, le voilà votre chausson! Il n'a même pas un accroc. Et arrêtez de brailler comme ça, il n'a rien votre bébé, alors, allez voir plus loin!

Ma maîtresse était rouge de colère. Elle décrocha la pièce argentée suspendue par un ruban de soie rouge, que je mordillais de temps à autre pour m'amuser. Puis je la vis se diriger à grands pas nerveux vers le comité de l'exposition canine.

-Bon, le cirque a assez duré! Je vous rends votre médaille et je reprends mon chien. Il en a marre de faire le singe!

Et c'est comme ça que je fus libéré de ma geôle quatre heures avant mes pairs.

Trois mois plus tard, un soir où je fus livré à moi-même dans l'appartement, je réussis à infiltrer mon museau dans un tiroir du secrétaire de Jim. Ce dernier avait oublié de le refermer. J'en fis un inventaire minutieux: une loupe, un carnet à spirale, un cutter, des ciseaux, me laissèrent indifférent. Je plongeai le museau plus avant, et buta contre un corps mou. J'y enfonçai les dents et tirai. Un ruban de soie rouge, rehaussé d'une médaille en argent s'écrasa dans un bruit métallique sur le parquet ciré.

PUB

Un chien blanc et noir souriait dans le poste de télévision, tout en avalant sa pâtée. Il se léchait les babines d'un air satisfait tout en nous adressant un signe de patte avant de disparaître pour laisser la place à un baril de lessive. Comment était-il arrivé à faire ça? Ça relevait de la magie dessinée.

-C'est nul comme pub! lança Diane. Pourquoi ils n'utilisent pas de vrais chiens pour vendre leurs produits? Ce serait un peu plus réaliste que ce toutou débile qui sourit bêtement devant l'objectif!

-Tiens, regarde, ils t'ont écoutée! fit Jim.

Un Boxer poil beige et un Lasapso étaient en pleine conversation près d'une poubelle.

-Ma maîtresse m'a acheté la dernière boîte à la mode.

-Laquelle?

-Cesar!

-Et c'est bon?

-Tu parles, c'est super génial! Tu veux goûter?

-Tu parles!!!

-Suis-moi, c'est moi qui régale! Tu m'en donneras des nouvelles!

Après une marche de quelques coins de rue, sur fond de ciel bleu, ils se faufilèrent tous les deux sur une galerie où ils trouvèrent une gamelle identifiée au nom du sponsor, comme la mienne, encore fumante de pâtée. Le Boxer et le Lasapso s'en délectèrent.

-Hum! Délicieux!

-Je vais demander à ma maîtresse d'en acheter.

-Moi aussi!

-Surtout que c'est une boîte bien moins chère que les autres!

-Aïe, aïe, aïe! Si c'est bon marché, ma maîtresse ne voudra jamais en acheter! Je suis un chien de luxe avec pedigree en poche, moi!

-Moi, c'est pareil, j'ai toujours droit au plus onéreux!

-Eh bien tu viendras manger chez moi! Bon... si on allait embêter quelques chats?

Et ils quittèrent la galerie, à la recherche de quelques bons vieux chats.

-Bon, c'est clair, les publicitaires ne font pas mieux avec des vrais chiens! Depuis qu'ils savent se servir d'un ordinateur, ils nous font tout et n'importe quoi! Tu as déjà entendu Monsieur ou Youppi parler, toi? A part brouh-hou... woof! woof! et miaou, ils n'ont pas beaucoup de conversation en général!

-Je vais leur écrire ce que j'en pense, moi, de leurs publicités à la noix!

-Grrrrrrrrrrrrrr!

Quelques semaines plus tard, Diane tenait dans sa main une lettre qui semblait lui brûler les doigts. Elle l'agitait en l'air comme pour éteindre un feu.

-Jim... lis-moi ça!

-Wow! Incroyable!

Il aurait mieux valu la laisser flamber!

Le studio ne mesurait pas plus de six mètres sur huit. Le sol était jonché de câbles électriques, de rails de chemins de fer pour trains lilliputiens et de bouts de scotch colorés. Des supports de spots, de réflecteurs et de caméras transformaient le lieu en parcours du combattant. Je furetai à droite et à gauche, sans omettre un mètre carré, me glissant sous des dais de velours noirs, rampant sous des fils d'alimentation, grim pant sur un sofa.

-Il est énergique votre chien!

Un homme observait, à distance, mes facéties.

-Je pense que l'on va pouvoir en tirer quelque chose! Ce qui est bien, avec les chiens, c'est que contrairement aux chats, on peut les dresser, et les amener à obéir à un ordre précis. Tant qu'on ne les bouscule pas, évidemment.

-C'est vrai qu'on en voit souvent dans les cirques.

Mais pour être franc avec vous, j dois toutefois vous avouer que je préfère largement travailler avec les gros chiens. Ils sont plus faciles à guider. Mais utiliser des gros chiens pour une pâtée destinée aux petites races, ça ne risque pas de fonctionner... hi! hi! hi!

-Oui, c'est sûr, s'esclaffa Jim.

-Bien que...

Pendant quelques minutes, l'homme sembla méditer sérieusement sa plaisanterie. En fait, tout le temps qu'avait duré la conversation, le publicitaire avait jaugé mes dons, analysé mes possibilités, épié mes moindres gestes.

-Je vais réaliser un synopsis et vous l'adresserai pour approbation dans une quinzaine.

-D'accord! Vous avez déjà des idées?

-Peut-être bien, répondit-il le producteur d'un air mystérieux.

-Youppi, tu viens?

Comme je me sentais bien dans ce domaine, fait de bric et de broc, je ne me manifestai pas. J'avais dégotté des pinceaux de maquillage à gruger. Depuis mon enfance, tous les objets grugeables m'attiraient irrésistiblement. J'en avais extrait un au manche tout noir et à la tête hirsute et soyeuse, que je mâchonnais gaiment. Je recrachai les bouts de bois au fur et à mesure, dans la boîte d'origine. C'est l'inconnu qui me localisa.

-Regardez-le... il est en train de massacrer mes pinceaux de maquillage!

-Oh, excusez-le! Vous déduirez les dégâts de son cachet!

-Au contraire, il vient de me donner une idée. S'il aime les pinceaux, on va lui en fournir!

Jim me prit dans ses bras et l'homme nous raccompagna jusqu'à la porte de sortie.

-Bon... comme promis, je vous recontacte dans deux semaines!

Depuis deux mois, mes maîtres ouvraient leur courrier avec fébrilité.

-Toujours rien! Il s'est moqué de nous, celui-là!

-Tu sais Diane, c'est peut-être mieux ainsi. Rappelle-toi l'exposition canine. C'était plutôt « la cata »!

Elle se fâcha.

-Mais il n'y a pas de comparaison possible. Là, c'est pour rire. On va lui faire jouer un rôle et puis on va lui donner à manger toute la journée. Ce sera génial pour lui!

-Euh... tu en es sûre?

Elle roulait des yeux furieux.

-Si, si... tu as raison, ma chérie, finit par l'approuver Jim. Il va sûrement beaucoup s'amuser! Enfin... s'ils ne nous ont pas oubliés!

Et il me fit une confidence à l'oreille, que je ne peux répéter ici, au risque de vexer ma maîtresse.

Le lendemain, Jim rentra au moment où le téléphone sonnait. Il déposa des missives sur la table basse et engagea une demi-heure de monologue, sans prendre la peine de remplir mon écuelle. J'attendis un quart d'heure puis je triai le courrier. Sous la pile, je dénichai une enveloppe en papier kraft; j'affectionnais particulièrement les matières rugueuses: le papier journal, le crépon, le carton, le liège, le bois brut et le kraft. Je m'excitai sur la lettre. La pièce fut bientôt couverte de confettis bruns et blancs. Diane resta bouche bée devant le désastre.

-Jim! Jim!

-Oui, oui, j'arrive!

-Viens tout de suite!

-Oh, quel carnage!

-C'était important cette lettre? interrogea Diane.

-Ben... euh... c'est-à-dire que...

-Eh bien réponds!

-Je n'avais pas encore ouvert le courrier.

-Qu'est-ce que tu dis?

Je fus confiné dans un cagibi pour le restant de l'après-midi. J'eus beau appeler, pleurer, geindre, me plaindre, hurler, taper, gratter, m'énerver... ils ne cédèrent pas. Quand finalement la porte de ma prison s'entrouvrit, je n'osais plus sortir.

-Allez, viens, le mal est réparé.

Mes amis avaient passé une bonne partie de la soirée à reconstituer le puzzle. Minutieusement, morceau par morceau, ils avaient collé les confettis sur une feuille vierge. Il y avait des dizaines de petits bouts, tous différents par leur forme et leur dimension. Quand on m'a libéré, Diane finissait de lire la missive:

-Post-scriptum; ne pas le nourrir de la matinée!

Le lendemain, cela faisait une heure que je réclamais une gamelle. On se moquait de moi!

-Ce matin, tu vas vanter les mérites d'une pâtée pour chien. C'est pour ça que tu n'as rien. Il faut que tu gardes ton appétit pour le tournage.

Là, j'avais carrément envie de pleurer.

J'entrepris le voyage en voiture, le ventre vide. J'étais puni, mais j'en ignorais la raison. Je me blottis sur la banquette arrière, prostré, ne comprenant pas ce qui me valait cette punition. Je n'avais pas uriné sur un pot de fleurs depuis un mois, ni fais mes dents après le canapé depuis deux jours; je n'avais pas cassé d'affreux bibelots, ni volé le repas de mes maîtres; je ne m'étais pas lâché sur le tapis, ni massacré les rideaux de grand-maman depuis l'été. Alors, pourquoi cette sanction à mon encontre?

Je me réveillai quand la voiture stoppa devant le bâtiment que nous avions visité trois mois plus tôt. Le ménage n'avait pas été fait depuis la dernière fois. Il fallait toujours enjamber des câbles, éviter des trépieds et trier les brosses. J'oubliai instantanément la faim qui me tirait les entrailles et me passionnai pour un pinceau rond, surmonté d'un manche en bois.

-Voici ce que nous allons filmer! s'exclama fièrement le producteur.

Mes maîtres se penchèrent sur un papier quadrillé de carrés colorés.

-Donnez-vous votre accord pour tourner ces scènes?

-Oui, super! s'enthousiasmèrent en chœur Diane et Jim.

-De toute façon, je ne lui demande pas de se mettre à poil! plaisanta le cinéaste.

-Il est quand même mineur! répliqua Jim pour ne pas être en reste.

-Bon, vous pouvez signer là?

Une jeune femme me brossa, après avoir enduit mon poil d'une poudre odoriférante. Je me frottai le museau contre le blaireau. L'assistante me déposa au sol, sur une grande feuille de papier Canson blanc, uniquement décorée de quatre empreintes canines de couleurs différentes. Stoïque, je restai là où elle m'avait placé.

-Moteur!

Je fixais l'œil réfléchissant qui se mouvait à peu de distance de votre serviteur.

-Parfait, c'est dans la boîte!

Je n'avais pas bronché. La maquilleuse me reprit dans ses bras. Une feuille blanche remplaça la première; les pattes de chien s'étaient multipliées par deux. Elle m'installa au centre des traces. Ils renouvelèrent l'opération une dizaine de fois; la feuille se couvrait des mêmes marques canines aux couleurs multiples. Je déambulais de l'une à l'autre, poursuivis par l'œil sombre. Puis de grandes traînées bleues agrémentèrent le tout. Entre deux séances, la jeune fille m'époussetait. Le jeu se modifia pour la dernière prise, un pinceau au manche azur fut posé sur la feuille. Intrigué, je m'approchai et reniflai l'objet insolite. Je le poussai du bout d'une patte. Le voyant rouge de la boîte chromée s'alluma.

-Parfait, il est parfait!

Je pris le pinceau dans la gueule et fixai l'objectif.

-Super-génial!

On me transporta dans une sorte de cuisine au sol carrelé, ouverte à tous vents. Seul le mur du fond était recouvert d'éléments en bois sombre. Une assiette astiquée, emplie de bouchées décorées d'un brin de persil, trônait sur un carreau de faïence, bien centrée. Je me débattis des bras de l'adjointe pour rejoindre la gamelle promise.

-Moteur!

Elle me lâcha le dos au buffet et s'éclipsa rapidement.

-Youppi!

Je relevai la tête à l'appel de mon nom. L'assistante m'avait peint le bout des oreilles en bleu, mais je n'en avais cure, je poussai le persil frisé sur un bord et avalai goulûment ma récompense bien méritée. À ma demande, ils me resservirent copieusement, pendant que mes maîtres signaient un registre, acceptaient un bout de papier en guise de paiement pour mes bons et loyaux services et un carton de boîtes Cesar.

Depuis quinze jours, mes colocataires avaient modifié leurs habitudes. Au lieu de zapper pendant les publicités, ils se précipitaient devant le petit écran dès qu'ils entendaient le jingle annonçant les réclames. Ils regardaient assidûment les niaiseries, puis soupiraient, visiblement déçus.

-Ils n'avaient pas dit cette semaine?

-C'est ce que j'avais compris!

-Alors, ils ont peut-être eu un problème au montage. Ils ont dû prendre du retard.

Des étoiles blanches flottaient dans l'air vif, j'essayais de les attraper à travers la vitre. Le sapin, déguisé en lampe sur pied, éclairait le séjour par intermittence, de ses flashes colorés. Un cri me parvint de la chambre.

-Viens voir chérie... c'est le spot de Youppi!

-Oh, comme il joue bien!

-Euh! N'exagérons pas!

-J'enregistrerai la prochaine page de pub. Ils vont sûrement la repasser.

Ce soir-là, mes maîtres regardèrent un programme léger sur une chaîne populaire pour ne pas rater la coupure pub. Eux qui m'avaient habitué aux opéras, aux films classiques en version originale et aux pièces de théâtre, disons que pour moi, c'était le monde à l'envers.

-Vite, ce sont les réclames, lance!

-Super!

-Ça y est, c'est dans la boîte!

-On se la remet?

-Oui, vas-y!

Ils visionnèrent en boucle, une bonne dizaine de fois, le nouveau spot de la pâtée « Cesar »: un beau chien blanc aux magnifiques yeux bleus exécutait une toile art déco sur une grande feuille de Canson blanche. Il y apposait, au gré de ses humeurs, ses coussinets préalablement trempés dans des peintures de différentes teintes, recouvrant ainsi le support de signatures canines aux couleurs multiples. Il donna une touche finale bleue des mers du sud, à l'aide d'un pinceau à bouche.

Son œuvre achevé, on voyait le chien attablé devant une assiette, dans sa cuisine carrelée, en train d'avaler goulûment d'appétissantes bouchées luisantes de gelée. Suivait un slogan sorti tout droit d'un esprit brillant: « Les artistes ne se nourrissent pas uniquement de la couleur du temps. Les pâtées Cesar, digne des plus grands artistes. »

Pendant encore quelques semaines, des cris enthousiastes me parvinrent de la chambre, durant les publicités, alors que je dégustais avidement, du fond de ma cuisine, des pâtées luisantes de gelée. La frénésie se calma d'elle-même avec le temps et la lassitude des choses répétées.

Je passais la plupart de mes soirées sur le ventre de Diane, la tête posée entre ses seins. Mais quand le chien blanc déambulait dans le petit écran, je l'observais, fasciné.

CONCURRENCE

Aujourd'hui elle était gaie. Hier elle pleurait, et puis quoi demain? Sa joie se serait-elle envolée? Diane était d'humeur changeante ces derniers temps. Des fois elle était tendre, trop tendre même. Elle m'étouffait sur ses seins, enduisait ma tête de ses baisers baveux tout en m'aplatissant les oreilles. D'autres fois, je l'agaçais et elle me reprochait d'être toujours dans ses jambes, de me prélasser inlassablement et de trop m'empiffrer. Les remontrances me tombaient dessus comme le ressac, une enflée toutes les sept vagues. Aujourd'hui, elle roucoulait dans sa cuisine. Moi aussi, d'ailleurs. Trois bouts de saucisse avaient chu, comme par miracle, dans ma gamelle. Elle chantonnait encore quand Jim fit son apparition, un minuscule panier de fraises en équilibre dans la paume de sa main gauche. Nous étions en plein hiver, comment avait-il réussi cet exploit?

-Regarde, j'en ai trouvé chez le fruitier, sur l'avenue Mont-Royal.

Elle porta la plus grosse et la plus juteuse à ses lèvres aussi écarlates que le fruit convoité.

-Hummm... délicieux!

Jim ôta la barquette de sous le nez de sa compagne, qui avançait déjà une main envieuse.

-Non, ce sera pour le dessert, déclara-t-il d'un ton solennel qui n'admettait aucune réplique.

-OK! se soumit-elle en soupirant.

Je passais mes soirées, comme toujours, sur le ventre de ma maîtresse. Ma tête posée entre ses seins m'envoyait l'écho de deux cœurs battants à des rythmes désynchronisés. Mon imagination me jouait des tours. Tout le monde sait que chaque être vivant n'en possède qu'un.

-Bouloum! Bouloum! Bouloum!

Je m'endormis, bercé par les battements de la vie.

Un soir, je me rendis compte que mes pattes, sur l'estomac de Diane, étaient surélevées par rapport à ma tête posée sur sa poitrine. Je changeai de sens. Son ventre rebondi me faisait comme un oreiller; je n'aurais laissé ma place à personne. Jim essaya de me déloger.

-Descends Youppi, tu vas l'écraser!

Je m'agrippai au châle qui recouvrait mon petit nid de douceur. Pour mon plus grand bonheur, Diane s'emmitouflait presque toujours dans des gilets et des lainages car elle avait toujours froid.

-Laisse-le! répliqua-t-elle à ma place. Ton fils ne craint rien, rassure-toi.

-Tu es sûre?

-Mais oui! Et puis par rapport à tes soixante-dix kilos, les douze livres du pitou c'est rien!

Et elle me secoua comme un prunier, de son rire de petite fille joyeuse. Je descendis de ma bouée laineuse et m'installai à ses pieds.

-Regarde, il est vexé maintenant!

Et elle éclata en sanglots.

-Ça va aller ma puce!

Il me vola ma place, posant sa lourde tête sur son estomac ballonné. Jaloux, je le chassai à mon tour et me lovai à nouveau, les pattes au milieu du cratère de sa poitrine, les oreilles sur son ventre conique. Elle sécha ses larmes d'un revers de la main. Jim nous administra un baiser à chacun.

-Brouh! fit-elle entendre.

-Tu vois, il est revenu. Je vais mettre un DVD de chez Pixar, ça te détendra. Ça va ma biche?

Tout le bestiaire allait y passer.

-Oui, ça va!

Ici, le ton de sa voix restait toutefois mélancolique.

La butte se boursoufflait de semaine en semaine. Du sommet du ballon, mon équilibre devenait instable. Je passais maintenant mes soirées, enlacé par les quatre jambes de mes maîtres. Diane avait changé de parfum, elle sentait à présent le lait vanillé. Elle ne m'accompagnait plus jamais au jardin, c'était toujours Jim qui me descendait ou me remontait. Elle passait beaucoup plus de temps avec moi. Elle restait des journées entières à la maison. Soit elle regardait la télévision, soit elle s'étendait sur le canapé avec un livre. J'avais mon amie pour moi seul. Je n'étais plus abandonné comme avant. J'étais heureux de cette nouvelle vie, espérant juste que Diane ne soit pas malade, car je la sentais s'affaiblir de jour en jour et puis ce ballon à la place du ventre semblait la faire énormément souffrir. Pourquoi porter cette baudruche toute la journée? Quand allait-elle enfin se dégonfler?

Un beau soir, un cri déchira l'air alors que nous étions tous couchés depuis à peine deux heures. J'entendis du bruit du côté de la chambre de mes maîtres. La porte de ma cuisine-chambre s'ouvrit en grand. Jim m'évita de justesse et remplit un verre d'eau.

-Bois ça ma chérie, lança-t-il tout énervé, pendant que je sors la voiture.

Il se chargea d'une petite valise en cuir rouge et me laissa en plan, sans un regard, sans une caresse, sans même une gamelle. J'allai me plaindre auprès de Diane.

-Whoou... whoou!

-Oh! mon pauvre chien, on t'avait oublié!

Elle se leva dans un gémissement et m'accompagna à la cuisine. Elle remplit à ras bord ma gamelle de pâtée et disparut dans la nuit avec Jim, oubliant de m'enfermer dans ma chambre.

J'avais rarement eu l'occasion de me promener dans l'appartement en pleine obscurité. Je profitai donc de leur négligence pour inventorier les lieux. Deux yeux sombres m'observaient derrière une touffe de poils frangés; c'était le « Nounours », assis comme à son habitude à l'ombre du ficus. Il ne cilla même pas en me voyant pénétrer son domaine en pleine nuit. Il ne réagissait pas plus à ma présence nocturne que diurne. Il était comme boulonné au sol, pétrifié comme un bronze. Ne se dégoûdissait-il donc jamais les pattes? Comment était-ce possible? Moi, j'avais toujours les coussinets qui me démangeaient. Je profitai de son immobilisme pour m'attaquer à plus fort que moi. Mon coup de patte le fit tomber sur le côté mais plutôt que de se relever, ce con restait là sans bouger. On aurait dit qu'il se figeait devant l'incroyable peur que je devais lui faire. Quel bon à rien. Franchement! Je l'abandonnai là, statufié, pour ne pas dire momifié. Un tel trouillard ne présentait pour moi aucun intérêt.

Je scrutai la rue, tentant de percer les ténèbres. Pas l'ombre d'un chat ne se fit prendre dans le pinceau du candélabre, pas d'ami chien, nul ennemi à l'horizon. Le temps s'était arrêté; pas un souffle d'air ne troublait l'espace. Je restai un quart d'heure en observation, jetant de temps à autre un œil vers « Nounours », craignant qu'il ne profite du fait que je lui tournais le dos pour m'attaquer par derrière; cet ignare semblait s'être assoupi, bien que ses yeux étaient restés ouverts.

Je passai à l'ouest. Le jardin était également désert. Je montai à l'étage, que je ne pouvais plus appeler grenier, car il était maintenant divisé en quatre pièces, distribuées par un palier. Je visitai la première salle à gauche, dénommée « salle d'eau ». Je fis le tour de la baignoire, me glissai sous une étagère, où un tas de bocaux en verre trônaient fièrement. J'en fis tomber un qui se brisa sur le carrelage, libérant des dizaines de boules multicolores. Comme elles semblaient molles, en plus de sentir le même parfum que Diane, j'essayai d'en transpercer une à l'aide d'une patte. Non mais... ce que je pouvais être fort. Même pas besoin de mes crocs. Un seul bon coup de patte bien placé sur la boule suffit à l'écraser. La pauvre en saignait. Drôle de couleur pour du sang... drôle de senteur aussi. Le liquide était beige clair, presque transparent, et sentait la vanille. J'en perçai quelques autres avant de me rendre compte que mes coussinets étaient entièrement imbibés de leur sang. De leur odeur, aussi. Je sentais la vraie poupone.

Je passai à la pièce suivante qui en fait, en comportait deux. La première ressemblait encore à mon grenier. Un véritable capharnaüm, avec des outils éparpillés sur le sol brut, des murs en plâtre et la charpente apparente. La deuxième, au fond, était aveugle. Sans fenêtre, elle était sombre mais je m'y déplaçai tout de même. Le lieu sentait le sel d'argent, l'acide acétique, le thiosulfate de sodium et l'hyposulfite d'ammonium; un papier brillant traînait sur une table basse. Je léchai un coin puis il devint mat.

Je repassai dans la pièce bric-à-brac, renversai une boîte de vis à Placoplâtre, jouai avec des chevilles d'un bel orange vif et montai sur un établi portable en franchissant une planche de bois d'environ un pied et demi de large placée en pente entre le plancher et l'établi. Arrivé à l'extrémité de l'établi, qui n'était en fait qu'une grande planche de madrier déposée sur une table dont le dessus était moins grand et moins large, elle bascula dans le vide, m'emportant avec elle comme la planche propulsant le surfeur sur la vague. Je le laissai finir seul sa course contre le mur d'en face. Je sautai en marche sur le plancher et quittai la pièce encore plus sans dessus dessous qu'avant.

La quatrième salle était propre, brillante, flambant neuve et vide. Je me servis du parquet ciré, comme d'une patinoire, pour glisser d'un mur à l'autre, bloquant ma course en me laissant

tomber sur mon derrière juste avant de percuter la cloison. Après cinq départs arrêtés du nord au sud et de l'ouest à l'est, je me lassai de ce jeu et profitai du plancher pour limer mes griffes. Comme on avait négligé de me les couper, dernièrement, les bouts de celles-ci commençaient à s'arrondir et ça gênait quelque peu mes déplacements. Le meilleur moyen de corriger ça, outre une bonne pédicure, consiste à se frotter les griffes une bonne dizaine de fois sur le sol, un peu comme si on cherchait à déterrer quelque chose. Ceci fait, j'abandonnai la pièce scarifiée de plusieurs stries. En fin de compte, j'aurais peut-être dû faire ça sur un tapis. C'aurait moins paru. Après un dernier regard vers le jardin désert, j'investiguai la chambre de mes maîtres, délaissée elle aussi, et me glissai sous la couette refroidie mais fleurant bon les parfums musqué de Jim et capiteux de Diane. Je m'endormis aussitôt, m'imaginant au milieu d'eux.

Le pêne tourna sur son axe alors que j'entamais mon premier songe. Des tonnes d'os tombaient du ciel comme une pluie. Il y en avait partout dans le jardin! Des biscuits, aussi. Et des saucissons! Je n'avais qu'à ouvrir la gueule pour les savourer. Pas de doute, je devais être au paradis des chiens.

Mais le beau rêve ne dura guère. Je fus bientôt cerné par deux paires de jambes et comprimé par un gros ballon. Je fis le mort, mais personne n'était d'humeur à me déloger; je mis ma turbine à pleurnichement sans arrêt et passai une deuxième partie de nuit des plus délicieuses, blotti contre mes amis de toujours. Pourquoi n'avais-je jamais le droit de dormir ainsi avec eux? Au réveil, j'étais étalé confortablement dans la largeur du lit. Je poussai Jim de mes pattes avant, je poussai Diane de mes pattes arrière... chacun de leur bord ne pouvait prétendre à plus de vingt-cinq centimètres de matelas. Moi, je m'octroyais le mètre cinquante restant.

Trois jours plus tard, en plein milieu d'un film, ils recommencèrent leur manège. Un verre d'eau pour Diane, un aller-retour au rez-de-chaussée pour Jim, lequel se chargeait encore de transporter une valise en cuir rouge, puis un départ précipité. Mais cette fois, ils m'abandonnèrent au duplex pour toute la nuit en omettant de remplir ma gamelle. Je hurlai à la mort. Je tournai en rond une partie de la soirée, le ventre vide, enfin à moitié plein, et je finis par me glisser dans le lit, profitant de tout l'espace disponible pour étendre mes membres du bord droit au bord gauche.

À six heures du matin, mon estomac criait famine. À six heures trente, je n'en pouvais plus d'attendre. Je me mis à fouiner dans tous les coins. L'endroit où ça sentait le plus la nourriture était incontestablement ma chambre-cuisine. Je furetai consciencieusement, j'entrebâillais des placards bas ne contenant que de la vaisselle, un tiroir à casseroles et des boîtes de conserves. J'ouvris d'un coup de patte expert la porte du meuble blanc, sur lequel se trouvait le four à micro-ondes et dont l'intérieur contenait tout un tas de trucs. Peut-être y trouverais-je de la nourriture, pensai-je. Pour ouvrir la porte, je n'ai eu qu'à faire comme Diane et pousser tout simplement dessus. Du coup, elle s'ouvrit. Debout sur mes deux pattes arrière, je m'appuyai avec celles de devant contre l'étagère du bas. De grands fouets verts et blancs m'irritèrent les muqueuses, des balles écarlates m'amusèrent cinq minutes, j'en éjectai trois sur le carrelage, elles roulaient mal et étaient immangeables. Une quille couleur aubergine roula jusqu'au vestibule. Il n'y avait rien de consistant à se mettre sous les crocs. Du moins, dans la première rangée d'objets.

Toujours debout sur mes pattes arrière, je fis tomber tout ce qui traînait devant pour examiner le contenu de la deuxième rangée. Humm... des balles ovales, couleur chair, étaient posées

sur un socle moulé à leur forme. Je réussis à en extraire une et à la faire choir sur le sol. Elle s'écrasa dans un bruit mat et une gerbe jaune. J'en fis tomber une autre qui explosa comme une mini grenade. J'allais voir de plus près ce feu d'artifice. La substance jaune et visqueuse étant goûteuse, je la lapai. Cela ne fit qu'attiser mon appétit.

J'essayai d'atteindre la troisième rangée, mais mes pattes étant plutôt courtes, ça devenait compliqué, pour moi, d'accéder aux objets. Comme l'étagère n'était pas très haute, je tentai de me glisser dessus, en prenant un bon élan avec mes pattes. J'échouai quatre fois de suite, retombant parmi les débris jonchant sur le sol. Exaspéré, je sautai de nouveau et cette fois fut la bonne. En m'agrippant bien avec mes pattes de devant, je parvins à m'immiscer sur l'étagère. Bien qu'elle était profonde, elle n'était pas très haute, quelque chose comme trois pieds et demi. Je devais donc travailler couché. Là, je repérai une odeur alléchante mais je n'arrivais pas à la localiser. Je poussai vers le sol des petits pots cartonnés multicolores et une grosse boîte ronde plastifiée. Eureka! Le fumet venait du fond! Plein de boîtes de Cesar!!! Mais un autre problème se posait à moi. Comment s'emparer des pâtés enrobés dans un plat en plastique blanc? J'essayais de le transpercer à l'aide de mes crocs mais ce faisant, je me cognai la tête contre le haut de l'étagère et comme j'avais le derrière sorti du meuble, je perdus l'équilibre et tombai sur le plancher des vaches. Mince alors! Toutes mes entreprises échouaient les unes après les autres. Je me laissai choir sur le sol, découragé, affamé, dépité.

Bon! Je devais me reprendre... À nouveau, je me faufilai sur l'étagère. Là, à l'aide de grands coups de patte, je fis tomber toutes les boîtes de Cesar par terre. Ceci fait, je descendis les rejoindre pour entamer le processus de destruction de leur emballage. Pas évident... il y avait un papier métallique, sur le dessus de chaque boîte, qu'il fallait retirer. J'étais à court d'idées. Puis je me rappelai que la patience et l'intelligence sont l'apanage de ma race. C'est en me remémorant ce fait qu'une idée lumineuse me traversa l'esprit. Je pris une boîte dans ma gueule et l'écrasai de toute la puissance de mes crocs. Et l'idée de fonctionner! Le jus de la pâtée se mis à envahir mes pupilles gustatives et le carrelage du plancher. La boîte transpercée, ne restait plus qu'à tirer sur les lamelles du papier métallique pour accéder à la viande. Le tout ne se fit pas sans dégâts, mais j'y parvins. C'est ainsi que je pus satisfaire mon appétit. Comme j'avais dépensé beaucoup d'énergie et qu'il me fallait aussi prévoir des réserves pour la journée, je vidai quatre boîtes. La gueule pleine, je piaffais de bonheur pendant que la porte de l'armoire tomba par terre.

J'étais fourbu après cette heure de lutte pour mériter ma nourriture et la digestion aidant, je m'endormis à même le sol.

Un tam-tam raisonna dans ma tête puis le verrou de la porte d'entrée émit son grincement habituel. Jim fixa le carnage de ses yeux hagards et sans expression. Je l'accueillis par un petit jappement ou deux. Je m'attendais à une fustigation en bonne et due forme, mais non... Il me prit dans ses bras, un sourire béat sur les lèvres.

-Je vois que tu ne t'es pas ennuyé durant notre absence, mon petit tannant!

Il me fit tourner dans les airs puis releva la porte de l'armoire avant de se diriger vers la chambre en me tenant toujours dans ses bras. Dès que nous y fûmes, il s'écroula sur son lit. Ses dernières paroles restèrent obscures pour moi:

-C'est un garçon!

Nous nous levâmes tard ce midi-là. Sous le soleil franc, le carrelage de ma cuisine imitait une toile de Kandinsky; un peu de jaune là, un peu de rouge ici, du beige ailleurs et encore du vert et du orange. Jim poussa un cri en pénétrant dans ma chambre.

-Merde! Quel chantier!

Et il me fixa de son œil vaseux, le deuxième refusant toujours de s'ouvrir.

-Dis donc, toi, tu t'es bien amusé pendant notre absence! La pâtée était bonne, au moins?

-Waf... waf...!

Il laissa tout tel quel en vrai amateur d'art abstrait et me servit mon repas. Il déjeuna avec moi, lui sur une chaise, moi sur le sol. Puis il entreprit de détruire mon chef-d'œuvre. Il s'éclipsa de nouveau, me laissant encore une fois livré à moi-même. Je cherchai Diane en désespoir de cause, mais elle nous avait abandonnés.

Elle ne revint finalement que trois semaines plus tard, les bras chargés d'une couverture qu'elle déposa délicatement sur le canapé du séjour. Je la trouvai amaigrie, son parfum sentait la pharmaceutique et je la sentais lasse. Après les salutations d'usage, caresses dans le cou, léchouilles sur le visage, bisous sur la tête, j'allais inspecter le paquet.

Le plaid bougeait, gazouillait et me regardait. Je reculai devant cette énigme, perturbé. Bravant mon appréhension, je m'approchai du ballot. La chose étant un peu plus petite que moi, j'arriverais bien à la maîtriser si jamais elle m'attaquait. Je posai les deux pattes sur le rebord du canapé et humai le paquet frétilant. Bizarrement, il refoulait la même odeur que ma maîtresse. Je lui administrai un coup de patte, il s'agita et se mit à glouglouter comme un dindon. Je descendis pour essayer d'en faire le tour et de le prendre à revers. Le colis se mit à brailler. Diane et Jim convergèrent dans un bel ensemble vers la couverture hurlante, mais celle-ci s'était tue. J'étais penché sur elle et un minuscule bras potelé essayait de m'attraper le museau. Jim souleva dans les airs le paquet remuant et lui fit faire l'hélicoptère au-dessus de sa tête, ce qui eut pour effet d'accentuer les gazouillis. Puis il démaillota la chose et m'exhiba un petit être tout en jambes et en bras agités qui me fixait de ses yeux outremer, à me percer l'âme.

-Sylvestre, je te présente ton frère Youppi!!!

Hein? Mais comment était-ce possible? Mon frère? Lui? Mais il n'avait rien, mais rien du tout d'un chien... ni museau, ni oreilles pendantes et ni queue. La seule chose commune était peut-être ses yeux.

Mes compagnons de vie me délaissaient. Ils s'intéressaient plus au chiot qu'à moi. Adeptes du solipsisme, j'étais malheureux. Le matin, le squatter était le premier servi. La journée, je gênais toujours, on s'empêtrait dans mes pattes, on me marchait sur la queue par inadvertance, on oubliait mon écuelle. Le soir, l'autre prenait ma place entre les seins de Diane. La nuit, on me réveillait trois fois pour manipuler des bouteilles et des boîtes dans ma chambre-cuisine et l'on me claquemurait sans autre forme de procès.

Je finis par me mettre en quête d'endroits solitaires, modifiant mes habitudes. Le matin, je me couchais sous le lit déserté, à l'abri des regards. L'après-midi, je me reposais derrière

l'immense télévision du séjour. Le soir, je dormais à l'étage contre le sèche-linge de la pièce aveugle. L'étranger avait sa chambre au même niveau. Du fin fond de mon abri, j'entendais mes maîtres monter l'importun. J'entendais l'eau qui coulait dans la pièce attenante et ensuite, des cris perçants qui déchiraient l'air. L'eau s'arrêtait et j'entendais gazouiller. Ils passaient tous les trois dans la chambre du nourrisson et des bribes d'onomatopées parvenaient jusqu'à ma cachette: « coucou », « abegadougueu », « guili-guili ». Une porte se fermait et quatre charentaises redescendaient à l'étage inférieur, sur la pointe des pieds.

Un soir, je sortis de ma cachette après que mes compagnons se furent éclipsés. Je m'approchai près de la pièce du gêneur et reniflai la porte. J'essayais de passer le museau dessous quand elle s'entrebâilla d'elle-même. Je pénétrai dans l'antre interdit. Sylvestre entamait un trille semblable à celui du pinson. Je le localisai dans une boîte bleue, emmitouflé dans de la dentelle blanche, dont il essayait en vain de se débarrasser. Je l'aidai. Arc-bouté à ses pieds, mordant et tirant le monceau de tissu, je finis par le dégager entièrement de son carcan. Il agita ses bras vers moi. Comme je pris cela pour une invitation, je grimpai dans le berceau. Le bébé me fixait de ses gros yeux bleus. Il émit un gloussement satisfait. Il saisit ma queue alors que je lui reniflais la couche et commençais à la mordiller. Je fis volte-face et le regardai de mes prunelles bleues. Il eut un froncement de nez et devint tout rouge. Je décidai de lui balayer le visage à grands coups de langue. Il se mit à rire, le drame avait été évité de justesse. Je m'installai à sa tête, poils blancs contre cheveux bruns, qu'il avait en abondance, puis nous sombrâmes dans le sommeil en même temps. Lui partit vers des songes de bambins ailés, moi vers des bagarres imaginaires avec Monsieur.

À travers la brume de mes rêves, je distinguai mon nom.

-Youppi! Youppi, où es-tu passé?

-Youppi, mon bébé, tu viens manger?

Je ne bronchai pas.

-Je crois qu'il boude. Depuis la naissance du petit, on ne s'occupe plus assez de lui.

-Tu penses qu'il est malheureux?

-Peut-être, il est très possessif, tu sais! On l'a complètement délaissé à cause de Sylvestre.

-Bon... dès demain, on va rectifier le tir. Quand l'un s'occupera du bébé, l'autre s'occupera du chien!

-OK! En attendant, je vais lui ouvrir une barquette pour la nuit... celle au bœuf... c'est sa préférée.

À l'heure où les étoiles brillent dans le firmament, sans autre concurrence, je quittai le nid douillet, discrètement, à pas feutrés, tirillé par la faim. La surprise était de taille en arrivant dans ma chambre. Une pâtée odoriférante m'attendait, celle-là même que j'aimais entre toutes, hormis la nourriture maison qui peut se prévaloir d'être dix fois meilleure. J'engloutis en un temps record ma pâtée au 2% de bœuf et m'assoupis sur mon coussin-lit. Au milieu de la nuit, Jim me rejoignit pour préparer un biberon et parut étonné de me trouver endormi à ma place habituelle.

-Ah, Youppi, on t'a cherché hier soir. Où étais-tu passé? Je t'aime beaucoup, tu sais.

Et il me flatta sur le crâne.

Il me resservit à manger puis m'autorisa à les rejoindre dans leur propre lit. Pourquoi toutes ces gâteries? La soirée suivante, je m'éclipsai à nouveau et rejoignis la tête du chiot. Puisqu'à nouveau, la porte était entrouverte, je n'eus aucune difficulté à entrer. Elle grinça en s'ouvrant mais la télévision bruyante empêcha mes maîtres de l'entendre. Le bébé m'observait de ses iris de la même couleur que les miens. Je me propulsai à ses pieds, qu'il agitait en permanence, et me couchai au-dessus de sa chevelure. Nous nous endormîmes, moi ronflant, lui babillant.

Au mitan de la nuit, je fus réveillé par des cris d'orfraie. Je me réfugiai sous la commode la plus proche.

-Tu es folle de hurler comme ça! chiala Jim. Regarde... tu as complètement affolé Youppi!

-Mais il m'a fait peur, il était en train d'étouffer Sylvestre.

Jim, allongé sur le sol, essayait de me persuader de sortir de ma cachette. Je déclinai fortement la proposition.

-Il dormait à la tête du lit, c'est tout! Tu exagères toujours les choses.

Diane, à bout de nerfs, se mit à sangloter, secouant le bébé de ses spasmes convulsifs. Il fit écho à sa mère et se mit à hurler son chagrin. Tout le monde devint inconsolable. Malgré le biberon et les câlins rassurants, le dernier de la famille se refusa à dormir pour le restant de la nuit. Moi, je m'éclipsai de sous mon abri dès le lever du jour et attendis mes compagnons près de ma gamelle. Au matin, la famille était enfin dulcifiée.

La soirée suivante, j'eus encore la surprise de trouver la porte de la nurserie entrouverte. Je m'y faufilai. Sylvestre m'attendait, les yeux grands ouverts, les bras tendus, les jambes agitées. Je m'installai contre son crâne et personne ne vint nous déranger.

Dès lors, notre cohabitation à quatre se passa sans incident. Petit chiot et moi étions devenus les meilleurs amis du monde.

POUR LA POSTÉRITÉ

Ce jour-là, je fêtais mes quatorze ans. J'avais des difficultés pour déchirer la chair des saucissons avec mes deux canines survivantes. J'avalais de gros bouts, tout rond, puis je retournais lentement, très lentement, me coucher sur mon coussin. Je devais reconnaître que mes pattes ne me traînaient plus comme avant. Sylvestre, du haut de ses dix ans, vint me déloger.

-Youppi, Youppi, tu viens jouer?

J'étais trop las pour bouger. Des bras me câlinaient.

-Tu ne veux pas jouer à la balle?

C'était mon jeu préféré, avant; aux aguets, j'attendais le lancement de la balle, puis je l'attrapais en plein vol ou encore, j'allais la chercher pour la ramener à mon frère. Là, on recommençait le manège, encore et encore, jusqu'à ce que l'un de nous se lasse. Mais ce jour-là, une grande lassitude envahissait ma tête et mes pattes.

-Maman! Youppi ne veut pas jouer avec moi!

Diane déplaça son gros ventre pour essayer de résoudre le conflit. Elle s'assit à côté de moi et m'installa sur ses cuisses. Je posai ma tête sur son ballon et m'apprêtai à m'assoupir.

-Et alors... il vient jouer? s'impatienta le garçon.

-Assieds-toi là, Sylvestre.

Le gamin s'exécuta.

-Youppi est très fatigué ces temps-ci. C'est un vieux chien, maintenant, il ne faut pas trop l'embêter. Il faut le laisser se reposer quand il en a besoin, tu comprends?

Il ne comprenait pas.

-Mais avec qui je vais jouer, moi?

-Ta petite sœur va arriver dans un peu moins d'un mois, tu t'amuseras avec elle!

-Tu parles! bougonna-t-il. Elle sera trop petite pour jouer à la guerre ou à la balle et puis c'est une fille! Et c'est bien connu... les filles, ça ne sait pas rattraper les balles. Au moins, avec Youppi, on peut jouer à des jeux de garçons.

Je me déplaçai et me lovai sur les jambes de mon frère. Diane lui susurra à l'oreille:

-Youppi a quatorze ans aujourd'hui, et il faut multiplier par sept pour trouver l'équivalence humaine.

-Tu veux dire qu'il a quatre-vingt-dix-huit ans?

Il avait toujours été doué pour le calcul mental.

-Oui! Alors tu imagines un arrière-grand-père en train de jouer à la balle avec son arrière-petit-fils?

-Euh! Non, bien sûr!

-Alors pour Youppi, c'est la même chose. Il faut lui laisser finir sa vie tranquillement.

-Il ne va pas mourir quand même?

-Puisque le véto l'a trouvé en pleine forme lors de sa dernière visite, j'espère bien qu'il sera centenaire, mais il faut quand même se préparer à cette éventualité et le ménager, notre chien-chien! OK fiston?

Sylvestre essuya une larme.

-Tu es grand maintenant, tu peux comprendre!

-Dans combien de temps, maman?

-S'il vit encore un an ou deux, on pourra dire qu'il aura vraiment eu une vie longue et heureuse. Quatorze ans, c'est déjà beaucoup pour un chien.

-On jouera encore ensemble alors! affirma Sylvestre. Et Monsieur, lui, il a quel âge?

-Il a six mois de plus, c'est aussi un honorable grand-père.

-Il a cent un ans et demi! compta-t-il.

-C'est exact. Mais normalement, les chats vivent plus longtemps que les chiens.

-Sûrement parce qu'ils ont neuf vies... peut-être qu'il pourrait en donner une ou deux à Youppi et comme ça, ils reviendront tous les deux vivre avec nous.

-Ne t'inquiète pas, mon garçon, on ne va pas se débarrasser comme ça de nos deux petits animaux! Ni de Monsieur, ni de notre petit Youppi.

En entendant mon nom, je sortis de ma torpeur. Je m'étirai, passai une patte devant mon œil gauche qui voyait de moins en moins bien et quittai les genoux de mon frère. Je m'installai sur le plancher, et attendis le premier projectile. Une petite balle de tennis verte qui s'irisa dans un rai de soleil m'arriva droit dessus. La frappant d'une patte, je la relançai tellement fort qu'elle atterrit dans l'évier de la cuisine. Sylvestre courut la chercher.

Depuis deux mois, nous avons perdu un animal; comme ce n'était pas moi...! Monsieur avait disparu. Mes compagnons déclarèrent qu'il était parti vers un autre monde. En compensation, notre famille s'était vue augmentée d'un nouveau membre, une petite minette, prénommée

Mariette; pas plus grande que Sylvestre quand il était entré dans ma vie. Je n'eus malheureusement pas le loisir de la voir grandir.

Mais revenons à Monsieur. Depuis vingt-quatre mois, il occupait son temps entre ses absences prolongées et ses séances chez le vétérinaire. Il revenait toujours blessé de ses escapades nocturnes. Il faisait infection sur infection. Il ne sortait plus sans bandage, pommade jaune safran ou minerve. Mes compagnons avaient parlé du sida des chats. Je n'avais plus le droit de l'approcher à moins de trois mètres. Il n'avait plus l'autorisation de finir ma gamelle, je n'avais plus le droit de goûter la sienne, et ce, même si les livres savants affirment que la maladie ne peut se contracter que par contact sanguin et non par la salive.

-On n'est jamais trop prudent! répliqua Jim. Monsieur a beau être un chat et Youppi un chien... on ne sait jamais.

Et puis, pendant toute une belle semaine de printemps, mes maîtres le guettèrent, en vain, pour lui administrer ses antibiotiques. Je ne me rappelle pas l'avoir revu depuis. À part dans mes rêves peut-être. C'est Sylvestre qui trouva l'explication.

-Il est parti pour le cimetière des minous!

Depuis qu'une grande lassitude m'avait rattrapé, je m'adonnais à une nouvelle activité reposante: la « micro-informatique ». Quand le rejeton s'attablait à son bureau, ce qui arrivait souvent, je grimpais sur ses genoux pour le regarder faire. Je l'aidais à tapoter, aussi; j'inscrivais surtout des « Y » et des « U », mes lettres préférées, en haut du clavier, ce qui n'arrangeait pas toujours Sylvestre.

J'étais le meilleur ami du garçon, tant que je m'abstenais de poser les pattes sur le clavier de l'ordinateur. Surtout quand il jouait à des jeux.

-Ah non! Ma voiture est partie dans le décor. Elle allait franchir la ligne d'arrivée!

Alors il s'activait pour sauver la partie et je recommençais cinq minutes plus tard avec des « T » et des « I ».

-Mais pourquoi elle va tout droit?

Il appuyait désespérément sur une touche pendant que j'en maintenais une autre enfoncée de toutes mes forces.

-Youppi! Tu as encore la patte sur la barre d'espacement!

Je la posai alors sur ce qu'il nommait « la souris ». Il fallait vraiment beaucoup d'imagination pour prendre cette petite boîte grise pour une souris. J'avais beau la titiller, elle ne bronchait jamais, elle ne dégageait pas d'odeur et était dépourvue d'yeux. Chaque fois je m'endormais, immobilisant ma victime d'une patte.

Un jour, je me mis à rêver à notre immortalité, à nous, la race des canins; à notre perpétuation au fil des générations, grâce aux expressions canines usitées à travers les siècles à nos célèbres congénères.

Citez-moi trois expressions de la langue française dérivant du mot « chien »! Ceci pourrait être le début d'un cours d'école primaire pour chiots. Moi, je peux répondre à la question. Prenons les expressions d'usage courant: avoir un mal de chien, avoir du chien, être couché en chien de fusil, entre chien et loup... et on en trouve plein comme celles-là. Il y a aussi des mots qui font penser à nous, comme par exemple... un chien chaud. Qu'y a-t-il de meilleur qu'un bon chien chaud, hein?

Tout au long de ma vie, j'ai remarqué que les hommes, qui ont toujours eu beaucoup d'imagination pour m'interpeller, m'ont affublé de différents sobriquets; je ne compte plus les: petit chien-chien, pitou, fido, cabot, toutou, etc.

Poursuivons maintenant avec les chiens célèbres: le premier à être cité ne peut être que Lassie, la noble, la sublime, la divine, notre mère à tous, notre déesse, notre vénérée. Viennent ensuite Rox, le chien de Rox et Rouky, Toby, qui a fait plusieurs films, Cujo, le chien vedette d'un roman de Stephan King, Touffu et Crockdur, qu'on retrouve dans Harry Potter... il y a aussi Husdent, le chien de Tristan et Iseut, Dagobert, qu'on peut voir dans la série des romans policiers Le club des cinq et il y a Milou, le chien de Tintin.

La liste est loin d'être complète, bien sûr, mais elle démontre l'osmose entre la race des humains et celle des canins; pas pour rien que le meilleur ami de l'homme soit le chien!

-Rayon de soleil! Rayon de soleil! Tu viens?

Ils étaient tous là, rassemblés autour de maman: Chanel, Ghizmo, Grizzly, Lily, Toby; ils me faisaient une haie d'honneur, m'invitant à passer avec eux sous l'arche du paradis. Je les suivis jusqu'à la lueur, là-bas, au fond du tunnel.

Le premier son que j'entendis fut « kirk, kirk, kirk! ». J'étais aveugle, je trouvai ce cri charmant, je l'imitai de mon mieux. Je fis « kirk, kirk, kirk! ». Quelque chose de râpeux et d'humide me passa sur le nez et le corps, je criai plus fort. Une sensation de vide au creux de l'estomac m'envahit. On me bouscula. Je donnai un coup de museau pour me défendre. J'ouvris la bouche et une chose pointue et chaude me remplit la gueule. Je suçai machinalement ce bonbon acidulé et un liquide mielleux et douceâtre me coula dans la gorge. Je n'avais jamais rien goûté d'aussi bon.